

~~18~~

COLLECTION
COMPLÈTE

D E S

Œ U V R E S

D E

MR. de *VOLTAIRE*.

DERNIÈRE ÉDITION,

TOME CINQUIÈME,

Troisième partie.



840

49154



F496.5 v. 3

CONTES

DE

GUILLAUME VADÉ.



M. DCC. LXX.

~~UNIVERSITÄT SINGAPORE~~
F496 VII
~~Medical~~

 P R E F A C E

D E

C A T H E R I N E V A D É .

JE pleure encor la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le fait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole : je le gardais, & je lui disais en pleurant, Ah ! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne vous être pas fait inoculer ! il en a coûté la vie à votre frère Antoine, qui était comme vous une des lumières du siècle. Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit Guillaume ; j'attendais la permission de la Sorbonne, & je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop scrupuleux.

L'état va faire une furieuse perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria Guillaume, Alé-

xandre & frère Bertier font morts ; Sémiramis & la Fillon , Sophocle & Danchet font en pouffière. — Oui, mon cher cousin , mais leurs grands noms demeurent à jamais ; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accordez-vous pas la permission de donner au public pour le consoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalez l'année passée ? ils faisaient les délices de notre famille ; & Jérôme Carré votre cousin issu de germain , faisait presque autant de cas de vos ouvrages que des siens : ils plairont sans doute à tout l'univers , c'est-à-dire , à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de si hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur , mais bien rare , Ah ! ma cousine , pensez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures

imprimées à Paris depuis dix ans , mes opuscules puissent trouver place , & que je puisse surnager sur le fleuve de l'oubli qui engloutit tous les jours tant de belles choses ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort , lui dis-je , ce ferait toujours beaucoup ; il y a très-peu de personnes qui jouissent de cet avantage. Le destin de la plûpart des hommes est de vivre ignorés , & ceux qui ont fait le plus de bruit font quelquefois oubliés le lendemain de leur mort ; vous ferez distingué de la foule , & peut-être même le nom de Guillaume Vadé ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux , pourra passer à la dernière postérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuscules* ? Ma cousine , me dit-il , je crois que le nom de *fadaises* est le plus convenable ; la plûpart des choses qu'on fait , qu'on dit ,

& qu'on imprime, méritent assez ce titre.
 J'admiraï la modestie de mon cousin,
 & j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit son testament, par lequel il me laissait maîtresse absolue de ses manuscrits. Jérôme & moi lui demandâmes où il voulait être enterré ; & voici la réponse de Guillaume, qui ne sortira jamais de ma mémoire.

» Je sens bien que n'ayant été élevé
 » dans ce monde à aucune des dignités
 » qui nourrissent les grands sentimens,
 » & qui élèvent l'homme au-dessus de
 » lui-même, n'ayant été ni conseiller du
 » roi, ni échevin, ni marguillier, on
 » me traitera après ma mort avec très-
 » peu de cérémonie. On me jettera dans
 » les charniers St. Innocent, & on ne met-
 » tra sur ma fosse qu'une croix de bois
 » qui aura déjà servi à d'autres ; mais j'ai
 » toujours aimé si tendrement ma pa-

» trie , que j'ai beaucoup de répugnance à être enterré dans un cimetiè-
 » re. Il est certain qu'étant mort de la maladie
 » qui m'attaque , je puerai horriblement.
 » Cette corruption de tant de corps qu'on
 » ensevelit à Paris dans les églises , ou
 » auprès des églises , infecte nécessaire-
 » ment l'air ; & comme dit très à pro-
 » pos le jeune Ptolomée , en délibérant
 » s'il recevra Pompée chez lui ,

.... Ces troncs pourris exhalent dans les vents
 De quoi faire la guerre au reste des vivans.

» Cette ridicule & odieuse coutume
 » de paver les églises de morts , cause
 » dans Paris tous les ans des maladies
 » épidémiques , & il n'y a point de dé-
 » funt qui ne contribue plus ou moins
 » à empester sa patrie. Les Grecs &
 » les Romains étaient bien plus sages
 » que nous : leur sépulture était hors
 » des villes ; & il y a même aujourd'hui
 » plusieurs pays en Europe où cette

» salutaire coutume est établie. Quel
 » plaisir ne ferait-ce pas pour un bon
 » citoyen d'aller engraisser , par exem-
 » ple , la stérile plaine des Sablons , &
 » de contribuer à faire naître des mois-
 » sons abondantes ! Les générations de-
 » viendraient utiles les unes aux autres
 » par ce prudent établissement ; les vil-
 » les seraient plus saines , les terres plus
 » fécondes. En vérité , je ne puis m'em-
 » pêcher de dire qu'on manque de poli-
 » ce pour les vivans & pour les morts.

Guillaume parla longtems sur ce ton.
 Il avait de grandes vuës pour le bien
 public , & il mourut en parlant , ce qui
 est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé , je résolus de lui
 faire des obsèques magnifiques , dignes
 du grand nom qu'il avait acquis dans
 le monde. Je courus chez les plus fa-
 meux libraires de Paris ; je leur propo-
 sai d'acheter les œuvres posthumes de mon

cousin Guillaume ; j'y joignis même quelques belles dissertations de son frère Antoine , & quelques morceaux de son cousin issu de germain Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant , somme que jamais Guillaume n'avait possédée dans aucun tems de sa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement ; je priai tous les beaux esprits de Paris d'honorer de leur présence le service que je commandai pour le repos de l'ame de Guillaume ; aucun ne vint. Je ne pus assister au convoi , & Guillaume fut inhumé sans que personne en fût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu ; car encor qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéras comiques qui firent l'admiration de tout Paris , on jouïssait des fruits de son génie , & on négligeait l'auteur ; c'est ainsi , (comme dit le divin Platon) qu'on suce l'orange , & qu'on jette l'écorce , qu'on cueille les fruits de l'arbre

& qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque tems après le décès de Guillaume Vadé , nous perdimes notre bon parent & ami Jérôme Carré , si connu en son tems par la comédie de l'Ecoffaise qu'il disait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête. Je crois qu'il est de mon devoir d'instruire le public de la détresse où se trouvait Jérôme dans les derniers jours de sa vie ; voici comme il s'en ouvrit en ma présence à frère Giroflée son confesseur.

Vous savez , dit-il , qu'à mon baptême on me donna pour patrons St. Jérôme , St. Thomas , & St. Raimond de Pennafort ; & que quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation , on ajouta à mes trois patrons St. Ignace de Loyola , St. François Xavier , St. François de Borgia , & St. Régis , tous jésuites ; de sorte que je m'appelle Jérôme-Tho-

mas - Raimond - Ignace - Xavier - François - Régis Carré. J'ai cru longtems qu'avec tant de patrons je ne pouvais manquer de rien sur la terre. Ah ! frère Giroflée, que je me suis trompé ! Il faut qu'il en soit des patrons comme des valets, plus on en a, plus on est mal servi. Mais voyez, s'il vous plait, quelle est ma *déconvenue*, (car ce mot est très bon, quoi qu'en dise un poliffon ; Montagne, Marot, & plusieurs auteurs très facétieux en font souvent usage, il est même dans le dictionnaire de l'académie.)
Voici donc mon aventure.

On chasse les reverends pères Jésuites, ou Jésuites, pource que leur institut est pernicieux, contraire à tous les droits des rois & de la société humaine &c. &c. Or Ignace de Loyola ayant créé cet institut appelé Régime, après s'être fait fesser au collège de Ste. Barbe, Xavier, François Borgia, Régis, ayant

vécu dans ce régime , il est clair qu'ils font tous également répréhensibles , & que voilà quatre saints qu'il faut nécessairement que je donne à tous les diables.

Cela m'a fait naître quelques scrupules sur St. Thomas , & St. Raimond de Pennafort. J'ai lû leurs ouvrages , & j'ai été confondu , quand j'ai vû dans Thomas & dans Raimond à peu près les mêmes paroles que dans Busenbaum. Je me suis défait aussi-tôt de ces deux patrons , & j'ai brulé leurs livres.

Je me suis vû ainsi réduit au seul nom de Jérôme ; mais ce Jérôme , le seul patron qui me restait , ne m'a pas été plus utile que les autres ; est-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit en paradis ? J'ai consulté sur cette affaire un très-favant homme ; il m'a dit que Jérôme était le plus colère de tous les hommes , qu'il avait dit de grosses injures au St. évêque de Jérusalem Jean , & au St. prêtre

Rufin ; que même il appella celui-ci *hidre & scorpion*, & qu'il l'insulta après sa mort : il m'a montré les passages. Je me vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, & de m'appeller Carré tout court, ce qui est bien désagréable.

C'est ainsi que Carré déposait sa douleur dans le sein de frère Giroflée, lequel lui répondit ; Vous ne manquerez pas de saints, mon cher enfant, prenez St. François d'Assise. Non, fit Carré, sa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, & ceci est une affaire sérieuse. Eh bien, prenez St. Dominique. Non, il est l'auteur de l'inquisition. — Voulez-vous de St. Bernard ? — Il a trop persécuté ce pauvre Abélard qui avait plus d'esprit que lui, & il se mêlait de trop d'affaires ; donnez-moi un patron qui ait été si humble que personne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon saint.

Frère Giroflée lui remontra l'impossibilité d'être canonisé & ignoré ; il lui donna la liste de plusieurs autres patrons que notre ami ne connaissait pas ; ce qui revenait au même ; mais à chaque saint qu'il proposait , il demandait quelque chose pour son couvent ; car il savait que Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte qui m'a paru curieux.

Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis de distribuer des aumônes considérables à tous les habitans d'auprès de Burgos qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais ; mais les huissiers ne voulurent les laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bon homme Cardéro se présenta le premier au monarque, se jeta à ses pieds, & lui dit, Grand roi, je supplie votre altesse royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaisante demande.

de, dit le roi ; pourquoi me faites-vous cette prière ? C'est , dit Cardéro , que vos gens veulent absolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup , & fit un présent considérable à Cardéro. De là vint le proverbe , *qu'il vaut mieux avoir à faire à Dieu qu'à ses saints.*

C'est avec ces sentimens que passa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré , dont je joins ici quelques opuscules à ceux de Guillaume ; & je me flatte que Messieurs les Parisiens pour qui Vadé & Carré ont toujours travaillé , me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

B



CE QUI PLAÎT
AUX DAMES.

O R maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,
Et que l'hiver allonge la soirée,
Après souper pour vous désennuyer,
Mes chers amis, écoutez une histoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom était Messire JEAN ROBERT,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la sainte,
Qui surpassait la Rome des Césars;
Il rapportait de son auguste enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles dispenses;
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de crise

Tout paladin fut très-mal partagé ;
 L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'église.
 Sire ROBERT possédait pour tout bien
 Sa vieille armure , un cheval & son chien ;
 Mais il avait reçu pour appanage
 Les dons brillans de la fleur du bel age ;
 Force d'Hercule , & grace d'Adonis ,
 Dons fortunés qu'on prise en tout pays.
 Comme il était assez près de Lutèce ,
 Au coin d'un bois qui borde Charenton ,
 Il aperçut la fringante Marton ,
 Dont un ruban nouait la blonde tresse :
 Sa taille est leste , & son petit jupon
 Laisse entrevoir sa jambe blanche & fine.
 ROBERT avance , il lui trouve une mine ,
 Qui tenterait les saints du paradis ;
 Un beau bouquet de roses & de lis
 Est au milieu de deux pommes d'albâtre ,
 Qu'on ne voit point sans en être idolâtre ;
 Et de son teint la fleur & l'incarnat ,
 De son bouquet auraient terni l'éclat.
 Pour dire tout , cette jeune merveille ,
 A son giron portait une corbeille ,
 Et s'en allait avec tous ses attraits
 Vendre au marché du beurre & des œufs frais.

Sire ROBERT, ému de convoitise ,
 Descend d'un faut , l'accolle avec franchise ;
 J'ai vingt écus , dit-il , dans ma valise ,
 C'est tout mon bien , prenez encor mon cœur ,
 Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur ,
 Lui dit Marton. ROBERT presse la belle ,
 La fait tomber , & tombe aussi-tôt qu'elle ,
 Et la renverse & casse tous ses œufs.
 Comme il cassait , son cheval ombrageux ,
 Eponvanté de la fière bataille ,
 Au loin s'écarte , & fuit dans la brouffaille :
 De saint Denis un moine survenant ,
 Monte dessus & trotte à son couvent.
 Enfin Marton rajustant sa coëffure ,
 Dit à ROBERT , Où sont mes vingt écus ?
 Le chevalier tout pantois & confus ,
 Cherchant en vain sa bourse & sa monture ,
 Veut s'excuser ; nulle excuse ne sert ,
 Marton ne peut digérer son injure ,
 Et va porter sa plainte à Dagobert :
 Un chevalier , dit-elle , m'a pillée ,
 Et violée , & sur-tout point payée.
 Le sage prince à Marton répondit ;
 C'est de viol que je vois qu'il s'agit :
 Allez plaider devant ma femme Berthe ,

En tels procès la reine est très experte ;
 Bénignement elle vous recevra ,
 Et fans délai justice se fera.

Marton s'incline & va droit à la reine.
 Berthe était douce , affable , accorte , humaine ,
 Mais elle avait de la sévérité
 Sur le grand point de la pudicité :
 Elle assambla son conseil de dévotes ;
 Le chevalier sans éperons , sans botes ,
 La tête nue , & le regard baissé ,
 Leur avoua ce qui s'était passé ;
 Que vers Charonne il fut tenté du diable ,
 Qu'il succomba , qu'il se sentait coupable ,
 Qu'il en avait un très-pieux remord ;
 Puis il reçut sa sentence de mort.

ROBERT était si beau , si plein de charmes ,
 Si bien tourné , si frais & si vermeil ,
 Qu'en le jugeant la reine & son conseil ,
 Lorgnaient ROBERT & répandaient des larmes.
 Marton de loin dans un coin soupira.
 Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
 Berthe au conseil alors remémora ,
 Qu'au chevalier on pouvait faire grace ,
 Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit ;
 Car vous savez que notre loi prescrit

De pardonner à qui pourra nous dire
 Ce que la femme en tous les tems desire ;
 Bien entendu qu'il explique le cas,
 Très-nettement , & ne nous fâche pas.

La chose étant au conseil exposée ,
 Fut à ROBERT aussi-tôt proposée.
 La bonne Berthe , afin de le sauver ,
 Lui concéda huit jours pour y rêver ;
 Il fit serment aux genoux de la reine ,
 De comparaître au bout de la huitaine ,
 Remercia du décret lénitif ,
 Prit congé d'elle & partit tout pensif.

Comment nommer , disait-il en lui-même ,
 Très-nettement ce que toute femme aime ,
 Sans la fâcher ? La reine & son sénat
 Ont aggravé mon trop piteux état.
 J'aimerais mieux puisqu'il faut que je meure ,
 Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.
 Dans son chemin , dès que ROBERT trouvait
 Ou femme , ou fille , il priait la passante ,
 De lui conter ce que plus elle aimait ;
 Toutes faisaient réponse différente ,
 Toutes mentaient ; nulle n'allait au fait :
 Sire ROBERT au diable se donnait.
 Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire ,

Avait doré les bords de l'hémisphère ,
 Quand sur un pré , sous des ombrages frais ,
 Il vit de loin vingt beautés ravissantes ,
 Dansant en rond ; leurs robes voltigeantes
 Étaient à peine un voile à leurs attraits.
 Le doux zéphire en se jouant auprès ,
 Laisait flotter leurs tresses ondoyantes ;
 Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas ,
 Râsant la terre & ne la touchant pas.
 ROBERT approche , & du moins il espère
 Les consulter sur sa maudite affaire.
 En un moment tout disparaît , tout fuit.

Le jour baissait , à peine il était nuit ;
 Il ne vit plus qu'une vieille édentée ,
 Au teint de suie , à la taille écourtée ,
 Pliée en deux , s'appuyant d'un bâton ;
 Son nez pointu touche à son court menton ;
 D'un rouge brun sa paupière est bordée ;
 Quelques crins blancs couvrent son noir chignon :
 Un vieux tapis qui lui sert de jupon ,
 Tombe à moitié sur sa cuisse ridée ;
 Elle fit peur au brave chevalier.
 Elle l'accoste , & d'un ton familier ,
 Lui dit , Mon fils , je vois à votre mine ,
 Que vous avez un chagrin qui vous mine :

Apprenez-moi vos tribulations ;
 Nous souffrons tous , mais parler nous soulage ;
 Il est encor des consolations.

J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.
 Aux malheureux quelquefois mes avis ,
 Ont fait du bien quand on les a suivis.

Le chevalier lui dit , Hélas ! ma bonne ,
 Je vais cherchant des conseils , mais en vain :
 Mon heure arrive , & je dois en personne ,
 Sans plus attendre , être pendu demain ,
 Si je ne dis à la reine , à ses femmes ,
 Sans les fâcher , ce qui plaît tant aux dames.

La vieille alors lui dit , Ne craignez rien ,
 Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie ,
 Croyez , mon fils , que c'est pour votre bien :
 Devers la cour cheminez avec joie ;
 Allons ensemble , & je vous apprendrai
 Ce grand secret de vous tant désiré ;
 Mais jurez-moi qu'en me devant la vie ,
 Vous ferez juste , & que de vous j'aurai
 Ce qui me plaît & qui fait mon envie ;
 L'ingratitude est un crime odieux.
 Faites serment , jurez par mes beaux yeux ,
 Que vous ferez tout ce que je désire.
 Le bon ROBERT le jura non sans rire.

Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
 Reprit la vieille; & les voilà tous deux,
 Qui côte-à-côte arrivent en présence
 De reine Berthe, & de la cour de France.
 Incontinent le conseil assemblé,
 La reine assise, & ROBERT appelé,
 Je fais, dit-il, votre secret, mes dames,
 Ce qui vous plait en tous lieux, en tous tems,
 N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans;
 Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
 Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
 La nuit, le jour veut être, à mon avis,
 Tant qu'elle peut la maîtresse au logis.
 Il faut toujours que la femme commande;
 C'est là son goût, si j'ai tort qu'on me pende.

Comme il parlait tout le conseil conclut
 Qu'il parlait juste & qu'il touchait au but.
 ROBERT absous baifait la main de Berthe,
 Quand de haillons & de fange couverte,
 Au pied du trône on vit notre sans-dent
 Criant justice, & la presse fendant;
 On lui fait place, & voici sa harangue.

O reine Berthe! ô beauté dont la langue
 Ne prononça jamais que vérité,
 Vous dont l'esprit connaît toute équité,

Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance ,
 Ce paladin ne doit qu'à ma science
 Votre secret , il ne vit que par moi.
 Il a juré mes beaux yeux & sa foi ,
 Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère ;
 Vous êtes juste , & j'attends mon salaire.

Il est très-vrai , dit ROBERT , & jamais
 On ne me vit oublier les bienfaits ;
 Mais vingt écus , mon cheval , mon bagage ,
 Et mon armure étaient tout mon partage ;
 Un moine noir a par dévotion
 Saïsi le tout quand j'affaillis Marton ;
 Je n'ai plus rien , & malgré ma justice ,
 Je ne saurais payer ma bienfaitrice.

La reine dit , tout vous fera rendu ;
 On punira votre voleur tondu.
 Votre fortune en trois parts divisée ,
 Fera trois lots justement compensés ;
 Les vingt écus à Marton la lésée
 Sont dûs de droit , & pour ses œufs cassés.
 La bonne vieille aura votre monture ;
 Et vous , ROBERT , vous aurez votre armure.

La vieille dit , Rien n'est plus généreux ,
 Mais ce n'est pas son cheval que je veux ;
 Rien de ROBERT ne me plait que lui-même ;

C'est sa valeur & ses graces que j'aime :
 Je veux régner sur son cœur amoureux :
 De ce trésor ma tendresse est jalouse :
 Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux ;
 Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.

A ce discours que l'on n'attendait pas ,
 ROBERT glacé laisse tomber ses bras.
 Puis fixement contemplant la figure
 Et les haillons de notre créature ,
 Dans son horreur il recula trois pas ,
 Signa son front ; & d'un ton lamentable ,
 Il s'écriait , Ai-je donc mérité
 Ce ridicule & cette indignité ?
 J'aimerais mieux que votre majesté
 Me fiançât à la mère du diable ;
 La vieille est folle , elle a perdu l'esprit.

Lors tendrement notre fans-dent reprit ,
 Vous le voyez , ô reine ! il me méprise ;
 Il est ingrat , les hommes le sont tous ;
 Mais je vaincrai ses injustes dégoûts ;
 De sa beauté j'ai l'ame trop éprise ,
 Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
 Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise
 Que je commence à perdre mes appas ;
 Mais j'en ferai plus tendre & plus fidelle :

On en vaut mieux , on orne son esprit ,
 On fait penser , & Salomon a dit ,
 Que femme sage est plus que femme belle.
 Je suis bien pauvre , est-ce un si grand malheur ?
 La pauvreté n'est point un deshonneur.
 N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?
 Et vous , madame , en ce palais de gloire ,
 Quand vous couchez côte-à-côte du roi ,
 Dormez-vous mieux , aimez-vous mieux que moi ?
 De Philémon vous connaissez l'histoire :
 Amant aimé dans le coin d'un taudis ,
 Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
 Les noirs chagrins , enfans de la vieillesse ,
 N'habitent point sous nos rustiques toits ;
 Le vice fuit où n'est point la mollesse ;
 Nous servons Dieu , nous égalons les rois ;
 Nous soutenons l'honneur de vos provinces ,
 Nous vous faisons de vigoureux soldats ;
 Et croyez-moi , pour peupler vos états ,
 Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
 Que si le ciel à mes chastes desirs
 N'accorde par le bonheur d'être mère ,
 Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire.
 On me verra jusqu'à mon dernier jour ,
 Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour ,

La décrépité en parlant de la forte ,
 Charma le cœur des dames du palais.
 On adjugea ROBERT à ses attraits ;
 De son ferment la sainteté l'emporte
 Sur son dégoût ; la dame encor voulut
 Etre à cheval , entre ses bras menée ,
 A sa chaumière , où ce noble himenée
 Doit s'achever dans la même journée ,
 Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le chevalier sur son cheval remonte ,
 Prend tristement sa femme entre ses bras ,
 Saisi d'horreur & rougissant de honte ,
 Tenté cent fois de la jeter à bas ,
 De la noyer ; mais il ne le fit pas ;
 Tant des devoirs de la chevalerie
 La loi sacrée était alors chérie.
 Sa tendre épouse en trottant avec lui ,
 Lui rapellait les exploits de sa race ,
 Lui racontait comment le grand Clovis
 Affaffina trois rois de ses amis ,
 Comment du ciel il mérita la grace.
 Elle avait vû le beau pigeon béni ,
 Du haut des cieux apportant à Rémi ,
 L'ampoule sainte & le céleste crème ,
 Dont ce grand roi fut oint dans son batême.

Elle mêlait à ses narrations ,
 Des sentimens & des réflexions ,
 Des traits d'esprit & de morale pure ;
 Qui , sans couper le fil de l'avanture ,
 Faisait penser l'auditeur attentif ,
 Et l'instruisait , mais sans l'air instructif.
 Le bon ROBERT à toutes ces merveilles ,
 Le cœur ému prêtait ses deux oreilles ,
 Tout délecté quand sa femme parlait ,
 Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière ,
 Que possédait l'affreuse avanturière ;
 Elle se trouffe , & de sa sale main ,
 De son époux arrange le festin ;
 Frugal repas fait pour ce premier âge ,
 Plus célébré qu'imité par le sage.
 Deux ais pourris sur trois pieds inégaux ,
 Formaient la table où les époux soupèrent ,
 A peine assis sur deux minces treteaux :
 Du triste époux les regards se baissèrent.
 La décrépité égaya le repas ,
 Par des propos plaisans & délicats ,
 Par ces bons mots , qui piquent & qu'on aime
 Si naturels que l'on croirait soi-même
 Les avoir dits. ROBERT fut si content ,

Qu'il en sourit, & qu'il crut un moment
 Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
 Elle voulut quand le souper finit,
 Que son époux vînt avec elle au lit :
 Le defespoir, la fureur le possède
 A cette crife : il fouhaite la mort ;
 Mais il se couche, il se fait cet effort ;
 Il l'a promis, le mal est fans remède.

Ce n'était point deux sales demi-draps,
 Percés de trous, & rongés par les rats,
 Mal étendus fur de vieilles javelles,
 Mal recoufus encor par des ficelles,
 Qui revoltaient le guerrier malheureux ;
 Du faint hymen les devoirs rigoureux,
 S'offraient à lui fous un aspect horrible ;
 Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible ?
 A Rome on dit que la grace d'en-haut
 Donne à la fois le vouloir & le faire ;
 La grace & moi nous fommes en défaut.
 Par fon esprit ma femme a de quoi plaire,
 Son cœur est bon ; mais dans le grand conflit,
 Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ?
 Ainfî parlant le bon ROBERT se jette
 Froid comme glace au bord de fa couchette ;
 Et pour cacher fon cruel déplairif,

Il feint qu'il dort , mais il ne peut dormir.
 La vieille alors lui dit d'une voix tendre ,
 En le pinçant , Ah ! ROBERT , dormez-vous ?
 Charmant ingrat , cher & cruel époux ,
 Je fuis rendue , hâtez-vous de vous rendre ;
 De ma pudeur les timides accens ,
 Sont subjugués par la voix de mes sens.
 Régnés sur eux ainsi que sur mon ame ;
 Je meurs , je meurs ! ciel ! à quoi réduis-tu
 Mon naturel qui combat ma vertu !
 Je me dissous , je brûle , je me pâme ,
 Ah ! le plaisir m'enyvre malgré moi ;
 Je n'en peux plus , faut-il mourir sans toi !
 Va , je le mets dessus ta conscience.

ROBERT avait un fond de complaisance ,
 Et de candeur & de religion ;
 De son épouse il eut compassion.
 Hélas ! dit-il , j'aurais voulu , madame ,
 Par mon ardeur égaler votre flamme ;
 Mais que pourai-je ? Allez , vous pourrez tout ,
 Reprit la vieille ; il n'est rien à votre âge ,
 Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout ,
 Avec des soins , de l'art & du courage :
 Songez combien les dames de la cour
 Célébreront ce prodige d'amour.

Je vous parais peut-être dégoûtante ,
 Un peu ridée , & même un peu puante ,
 Cela n'est rien pour des héros bien nés ;
 Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.

Le chevalier amoureux de la gloire ,
 Voulut enfin tenter cette victoire ;
 Il obéit , & se piquant d'honneur ,
 N'écoutant plus que sa rare valeur ,
 Aidé du ciel , trouvant dans sa jeunesse
 Ce qui tient lieu de beauté , de tendresse ,
 Fermant les yeux , se mit à son devoir.

C'en est assez , lui dit sa tendre épouse ,
 J'ai vû de vous ce que j'ai voulu voir ;
 Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
 De ce pouvoir ma gloire était jalouse.
 J'avais raison ; convenez-en , mon fils ,
 Femme toujours est maîtresse au logis.
 Ce qu'à jamais , ROBERT , je vous demande ,
 C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider :
 Obéissez , mon amour vous commande
 D'ouvrir les yeux & de me regarder.

ROBERT regarde ; il voit à la lumière
 De cent flambeaux , sur vingt lustres placés ,
 Dans un palais , qui fut cette chaumière ,
 Sous des rideaux de perles rehaussés ,

Une beauté, dont le pinceau d'Apelle,
 Ou de Vanlo, ni le ciseau fidelle
 Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
 N'auraient jamais imité les appas.
 C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
 Telle qu'elle est, quand les cheveux épars,
 Les yeux noyés dans sa langue heureuse,
 Entre ses bras elle attend le Dieu Mars.

Tout est à vous, ce palais, & moi-même,
 Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur :
 Vous n'avez point dédaigné la laideur,
 Vous méritez que la beauté vous aime.

Or, maintenant j'entens mes auditeurs
 Me demander quelle était cette belle,
 De qui ROBERT eut les tendres faveurs.
 Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
 Qui dans son tems protégea nos guerriers,
 Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

Oh l'heureux tems que celui de ces fables,
 Des bons Démons, des esprits familiers,
 Des farfadets, aux mortels secourables !
 On écoutait tous ces faits admirables
 Dans son château, près d'un large foyer :
 Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
 Et les voisins, & toute la famille,

Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de forcier.

On a banni les démons & les fées ;
Sous la raison les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonner tristement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite !

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

PUISQUE le dieu du jour en ses douze voyages
 Habite tristement sa maison du Verseau,
 Que les monts sont encor assiégés des orages,
 Et que nos prés rians sont engloutis sous l'eau,
 Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte.
 Nos loirs sont plus doux par nos amusemens.
 Je suis vieux, je l'avouë, & je n'ai point de honte
 De goûter avec vous le plaisir des enfans.

Dans Bénévent jadis régnait un jeune Prince,
 Plongé dans la mollesse, yvre de son pouvoir,
 Elevé comme un sot, & sans en rien favoir,
 Méprisé des voisins, haï dans sa province.
 Deux fripons gouvernaient cet état assez mince ;
 Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
 Aidés dans ce projet par son vieux confesseur ;
 Tous trois se relayaient. On lui faisait accroire
 Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire,
 Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
 Était du monde entier l'amour & la terreur ;

Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France ,
 Que son trésor ducal regorgeait de finance ,
 Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon ,
 Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
 Alamon (c'est le nom de ce prince imbécille)
 Avalait cet encens , & sotement tranquille ,
 Entouré de boufons , & d'insipides jeux ,
 Quand il avait dîné croyait son peuple heureux .

Il restait à la cour nu brave militaire ,
 Emon , vieux serviteur du feu prince son père ,
 Qui n'étant point payé lui parlait librement ,
 Et prédifait malheur à son gouvernement .
 Les ministres jaloux , qui bientôt le craignirent ,
 De ce pauvre honnête homme aisément se défirent ;
 Emon fut exilé ; le maître n'en fut rien .
 Le vieillard confiné dans une métairie ,
 Cultivait sagement ses amis & son bien ,
 Et pleurait à la fois son maître & sa patrie .
 Alamon loin de lui laissait couler sa vie
 Dans l'insipidité de ses molles langueurs .
 Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs
 Frappaient pour un moment son ame appesantie .
 Ce bruit sourd & lointain , qu'avec peine il entend ,
 S'affaiblit dans sa course , & meurt en arrivant .
 Le poids de la misère accablait la province ;

Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui ;
 Les tirans triomphaient. Dieu prit pitié de lui,
 Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.

Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit ;
 Il commença de vivre, & son cœur se fentit.
 Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
 Son confesseur Madré decouvrit le mystère ;
 Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
 D'autant plus timoré qu'il était ignorant :
 Et les deux scélerats qui tremblaient que leur maître
 Ne se connût un jour, & vint à les connaître,
 Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
 Elle fit son paquet, & le trempa de larmes.
 On n'ofait résister. Le timide Alamon
 Vainement attendu, s'arrachait à ses charmes,
 Car son esprit flottant d'un vain remords touché,
 Commencant à s'ouvrir n'était point débouché.

Comme elle allait partir, on entend, Bas les armes,
 A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
 Alla, San Germano, Mahomet, Jésus-Christ :
 On voit un peuple entier fuyant de place en place ;
 Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
 Suivi de Musulmans, le cimenterre en main,
 Sur des morts entassés se frayant un chemin,
 Portant dans le palais le fer avec les flammes,

Egorgeait les maris , mettait à part les femmes.
 Cet homme avait marché de Cume à Bénévent ,
 Sans que le ministère en eût le moindre vent ;
 La mort le dévançait , & dans Rome la sainte
 Saint Pierre avec Saint Paul était tranfi de crainte.
 C'était , mes chers amis , le superbe Abdalla ,
 Pour corriger l'église envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au palais , tout fut mis dans les
 chaines ;

Princes , moines , valets , ministres , capitaines ,
 Tels que les fils d'Io , l'un à l'autre attachés ,
 Sont portés dans un char aux plus voisins marchés.
 Tels étaient Monseigneur & ses referendaires ,
 Enchaînés par les pieds avec le confesseur ,
 Qui toujours se signant , & disant ses rosaires ,
 Leur prêchait la constance , & se mourait de peur.

Quand tout fut garoté , les vainqueurs partagèrent
 Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent ;
 Les hommes , les chevaux , & les châffes des saints.
 D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
 Les tailleurs ont toujours déguisé la nature ,
 Ils sont trop charlatans , l'homme n'est point connu.
 L'habit change les mœurs , ainsi que la figure :
 Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.

Du chef des Musulmans le Duc fut le partage ;

Il était , comme on fait , dans la fleur de son âge ;
 Il paraissait robuste , on le fit muletier ;
 Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.
 Ses muscles énervés par l'infame mollesse ,
 Prirent dans le travail une heureuse vigueur ;
 Le malheur l'instruisit , il domta la paresse ,
 Son avilissement fit naître sa valeur.
 La valeur sans pouvoir est assez inutile ;
 C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
 Abdalla s'établit dans son appartement ,
 Boit le vin des vaincus malgré son évangile.
 Les dames de la cour , les filles de la ville ,
 Conduites chaque nuit par son eunuque noir ,
 A son petit coucher arrivent à la file ,
 Attendent ses regards & briguent son mouchoir.
 Les plaisirs partageaient les momens de sa vie.
 Monseigneur cependant , au fond de l'écurie ,
 Avec ses compagnons ci-devant ses sujets ,
 Une étrille à la main prenant soin des mulets.
 Pour comble de malheur il vit la belle Amide ,
 Que le noir circoncis , ministre de l'amour ,
 Au superbe Abdalla conduisait à son tour.
 Prêt à s'évanouir , il s'écria , Perfide !
 Ce malheur me manquait , voici mon dernier jour.
 L'eunuque à son discours ne pouvait rien compren-
 dre ;

Dans un autre langage Amide répondit ,
 D'un coup d'œil douloureux , d'un regard noble
 & tendre ,

Qui pénétrait à l'ame : & ce regard lui dit ,
 Consolez-vous , vivez , songez à me défendre ,
 Vengez-moi , vengez-vous ; votre nouvel emploi
 Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
 Alamon l'entendit , & reprit l'espérance.

Amide comparut devant son excellence ;
 Le corsaire jura que jusques à ce jour
 Il avait en effet connu la jouissance ,
 Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
 Pour lui plaire encor plus elle fit résistance ;
 Et ces refus adroits annonçant les plaisirs ,
 En les faisant attendre , irritaient ses desirs.
 Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes : }
 Je suis , lui dit Amide , au rang de vos conquêtes ;
 Vous êtes invincible en amour , aux combats ,
 Et tout est à vos pieds , on veut être en vos bras ;
 Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère ;
 Et pour me consoler de ces tristes délais ,
 A mon timide amour accordez deux bienfaits.
 Qu'ordonnez-vous ? parlez , répondit le corsaire ,
 Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
 Des faveurs que j'attends , dit-elle , la première

Est de faire donner deux cent coups d'étrivière
 A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
 La seconde, feigneur, est d'avoir deux mulets,
 Pour m'aller quelquefois promener en litière,
 Avec un muletier qui soit selon mon choix.
 Abdalla repliqua : Vos desirs sont mes loix.
 Ainsi dit, ainsi fait ; le très indigne prêtre,
 Et les deux conseillers corrupteurs de leur maître,
 Eurent chacun leur dose, au grand contentement
 De tous les prisonniers, & de tout Bénévent ;
 Et le jeune Alamon gouta le bien suprême
 D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut vaincre & régner,
 La couronne ou la mort à présent vous appelle ;
 Vous avez du courage, Emon vous est fidelle,
 Je veux aussi vous l'être, & ne rien épargner
 Pour vous rendre honnête homme, & servir ma
 patrie.

Au fond de son exil allez trouver Emon,
 Puis que vous avez tort, demandez-lui pardon ;
 Il donnera pour vous les restes de sa vie.
 Tout sera préparé, revenez dans trois jours.
 Hâtez-vous ; vous savez que je suis destinée
 Aux plaisirs d'Abdalla la troisième journée.
 Les momens sont bien chers à la guerre, en amours.

Alamon répondit , je vous aime & j'y cours.
 Il part. Le brave Emon qu'avait instruit Amide ,
 Aimait son prince ingrat devenu malheureux ;
 Il avait rassemblé des amis généreux ,
 Et de soldats choisis une troupe intrépide.
 Il embrassa son prince , ils pleurèrent tous deux ;
 Ils s'arment en secret , ils marchent en silence.
 Amide parle aux siens , & réveille en leur cœur
 Tout esclaves qu'ils sont des sentimens d'honneur.
 Alamon réunit l'audace & la prudence ;
 Il devint un héros , sitôt qu'il combattit.
 Le Turc aux voluptés livré sans défiance ,
 Surpris par les vaincus à son tour se perdit.
 Alamon triomphant au palais se rendit ,
 Au moment que le Turc ignorant sa disgrâce ,
 Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
 Il rentra dans ses droits , & se mit à sa place.

Le confesseur arrive avec mes deux fripons ,
 Tout fraîchement fortis de leurs sâles prisons ;
 Disant avoir tout fait , & n'ayant rien pu faire ;
 Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.
 Les lâches sont cruels : le moine conseilla
 De faire au pied des murs empâler Abdalla.
 Misérable ! c'est vous qui méritez de l'être ,
 Dit le prince éclairé , prenant un ton de maître ;

Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu ;
Je dois tout à ce Turc , & tout à ma maîtresse ;
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse.
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez , brave Abdalla , je dois vous rendre grace ,
D'avoir développé mon esprit & mon cœur.
De leçons désormais il faut que je me passe :
Je vous suis obligé , mais n'y revenez pas.
Soyez libre , partez ; & si vos destinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états ,
Envoyez-moi chercher ; j'irai , n'en doutez pas ,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

MES amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des tems passés.
Parlons ce soir un peu de madame Gertrude :
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-six printems sur sa tête amassés,
Ses modestes appas n'étaient point effacés.

Son maintien était sage, & n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baissés.
Sur sa gorge d'albâtre, une gaze étendue,
Avec un art discret en permettait la vue.
L'industrioux pinceau d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relevant l'incarnat,
Embellissait ses traits sans outrer la nature :
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat :
La simple propriété composait sa parure.

Toujours sur sa toilette est la sainte écriture ;
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maffillon,
Et le petit Carême est surtout sa lecture ;

Mais ce qui nous charmaît dans sa dévotion ;
 C'est qu'elle étoit toujours aux femmes indulgentes ;
 Gertrude étoit dévote , & non pas médisante.

Elle avoit une fille ; un dix avec un sept
 Composoit l'âge heureux de ce divin objet ,
 Qui depuis son bapême eut le nom d'Isabelle ;
 Plus fraîche que sa mère , elle étoit aussi belle.
 A côté de Minerve ont eût cru voir Vénus.

Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
 Elle avoit dérobé cette rose naissante
 Au souffle empoisonné d'un monde dangereux ;
 Les conversations , les spectacles , les jeux ,
 Ennemis séduifans de toute ame innocente ,
 Vrais pièges du démon par les saints abhorrés ,
 Étoient dans la maison des plaisirs ignorés.

Gertrude en son logis avoit un oratoire ,
 Un boudoir de dévote , où , pour se recueillir ;
 Elle alloit faintement occuper son loisir ,
 Et faisoit l'oraison qu'on dit jaculatoire.
 Des meubles recherchés , commodes , précieux ;
 Ornaient cette retraite au public inconnue :
 Un escalier secret loin des profanes yeux
 Conduisoit au jardin , du jardin dans la rue.

Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
 Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables ;

La lune fait aimer ses rayons favorables ;
 Les filles en ce tems goûtent peu le sommeil.
 Isabelle inquiète , en secret agitée ,
 Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée ,
 Respirait dans la nuit sous un ombrage frais ,
 En ignorait l'usage & s'étendait auprès ;
 Sans savoir l'admirer regardait la nature ;
 Puis se levait , allait , marchait à l'avanture ,
 Sans dessein , sans objet qui pût l'intéresser ,
 Ne pensant point encor & cherchant à penser :
 Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère.
 La curiosité l'aiguillonne à l'instant :
 Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère ;
 Cependant elle hésite , elle approche en tremblant ,
 Posant sur l'escalier une jambe en avant ,
 Etendant une main , portant l'autre en arrière ,
 Le cou tendu , l'œil fixe , & le cœur palpitant ,
 D'une oreille attentive avec peine écoutant.
 D'abord elle entendit un tendre & doux murmure ,
 Des mots entrecoupés , des soupirs languissans.
 Ma mère a du chagrin , dit-elle entre ses dents ;
 Et je dois partager les peines qu'elle endure.
 Elle approche : elle entend ces mots pleins de dou-
 ceur ;
 André , mon cher André , vous faites mon bonheur.

Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
 Ma tendresse , dit-elle , a pris trop de souci ,
 Ma mère est fort contente , & je dois l'être aussi.
 Isabelle à la fin , dans son lit se retire ,
 Ne peut fermer les yeux , se tourmente & soupire :
 André fait des heureux ! & de quelle façon ?
 Que ce talent est beau ! mais comment s'y prend-on ?
 Elle revit le jour avec inquiétude.
 Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
 Isabelle était simple , & sa naïveté
 Laisça parler enfin sa curiosité.

Quel est donc cet André , lui dit-elle , madame ,
 Qui fait , à ce qu'on dit , le bonheur d'une femme ?
 Gertrude fut confuse : elle s'aperçut bien
 Qu'elle était découverte , & n'en témoigna rien :
 Elle se composa : puis répondit , Ma fille ,
 Il faut avoir un saint pour toute une famille ,
 Et depuis quelque tems , j'ai choisi S. André ;
 Je lui suis très-dévote : il m'en fait fort bon gré :
 Je l'invoque en secret , j'implore ses lumières ;
 Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières ;
 C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.

A quelque tems de-là , certain monsieur Denis ,
 Jeune homme bien tourné , fut épris d'Isabelle.
 Tout conspirait pour lui , Denis fut aimé d'elle ,

Et

Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour. 3
 Gertrude en sentinelle entendit à son tour
 Les belles oraisons , les antiennes charmantes ,
 Qu'Isabelle entonnait , quand ses mains caressantes
 Pressaient son tendre amant de plaisir enyvré.

Gertrude les surprit , & se mit en colère.
 La fille répondit : Pardonnez-moi , ma mère ,
 J'ai choisi S. Denis , comme vous S. André.

Gertrude dès ce jour , plus sage & plus heureuse,
 Conservant son amant , & renonçant aux saints ,
 Quitta le vain projet de tromper les humains :
 On ne les trompe point. La malice envieuse
 Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant ;
 On vous devine mieux que vous ne savez feindre ;
 Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
 Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

La charmante Isabelle au monde présentée
 Se forma , s'embellit , fut en tout lieux goûtée.
 Gertrude en sa maison rapella pour toujours
 Les doux amusemens , compagnons des amours :
 Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie.
 Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

L E S T R O I S
M A N I E R E S.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
 Que leur esprit m'enchanté , & que leurs fictions
 Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
 La plus belle à mon gré de leurs inventions ,
 Fut celle du théâtre , où l'on faisait revivre
 Les héros des vieux temps , leurs mœurs , leurs
 passions.

Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
 Consacrer cet exemple , & chercher à le suivre.
 Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre,
 Malheur aux esprits faux dont la sottise rigneur
 Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
 Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine ,
 La nature oublia de lui donner un cœur.
 Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athènes ,
 Était de couronner , dans ces jeux solennels ,
 Les meilleurs citoyens , les plus grands des mortels :

En présence du peuple on leur rendait justice.
 Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
 Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
 Du champ de la victoire allant à l'opéra,
 Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
 Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
 (Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
 Partout sur son passage il eut la comédie;
 On lui battit des mains encore plus qu'à Clairon.
 Au théâtre d'Echile, avant que Melpomène
 Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
 On décernait les prix accordés aux amans.
 Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
 Fait les plus beaux exploits, montré plus de
 tendresse;

Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens,
 Se voyait couronné devant toute la Grèce.
 Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
 De son amant aimé racontait les mérites,
 Après un beau ferment dans les formes prescrites,
 De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
 De n'exagérer rien, chose assez difficile
 Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
 On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
 Doux enfant du loisir de la Grèce tranquile.

C'était, s'il m'en souvient, sous l'arconte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent ,

La jeune Eglé , Téone , & la triste Apamis.

Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent ;

Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils se turent,

Écoutant gravement en demi-cercle assis.

Dans un nuage d'or Vénus avec son fils ,

Prêtait à la dispute une oreille attentive.

La jeune Eglé commence, Eglé simple & naïve ,

De qui la voix touchante, & la douce candeur ,

Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au

cœur.

E G L É.

Hérotime mon père a consacré sa vie ,

Aux muses , aux talents , à ces dons du génie ,

Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.

Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs ,

Et sans ambition caché dans sa famille ,

Il n'a voulu donner pour époux à sa fille ,

Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux ,

Elevé dans son art , & qui saurait le mieux

Animier sur la toile & chanter sur la lire

Ce peu de vains attraits que m'ont donné les dieux.

Ligdamon m'adorait ; son esprit sans culture ,
 Devait , je l'avouïrai , beaucoup à la nature ;
 Ingénieux , discret , poli sans compliment ;
 Parlant avec justesse , & jamais favamment ;
 Sans talens , il est vrai , mais sachant s'y connaître.
 L'amour forma son cœur , les graces son esprit.
 Il ne savait qu'aimer , mais qu'il était grand maître ,
 Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit.

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
 De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux ,
 Et de me réserver pour quelque peintre heureux ,
 Qui ferait de bons vers , & saurait la musique ,
 Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
 Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique ;
 Puisqu'il nous ont fait naître , ils sont pour nous
 des dieux.

Je mourais , il est vrai , mais je mourais soumise.

Ligdamon s'écarta , confus , désespéré ,
 Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.
 Six mois furent le terme où ma main fut promise.
 Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
 Ils n'avaient tous , hélas ! dans leurs tristes talens,
 A peindre que l'ennui , la douleur & les larmes.
 Le tems qui s'avançait redoublait mes allarmes.
 Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours ;

J'attendais mon arrêt ; & j'étais au concours.
 Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
 Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
 Je ne pus décider , je ne les voyais pas.
 Mon père se hâta d'accorder son suffrage
 Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ;
 On lui promit ma foi , j'allais être en ses bras.
 Un esclave empressé frappe , arrive à grands pas ,
 Apportant un tableau d'une main inconnue :
 Sur la toile aussi-tôt chacun porta la vue ,
 C'était moi. Je semblais respirer & parler ;
 Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;
 Et mon air , & mes yeux , tout annonçait que j'aime.
 L'art ne se montrait pas , cest la nature même ,
 La nature embellie ; & par de doux accords ,
 L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps ;
 Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure ,
 Comme on voit au matin le soleil de ses traits
 Percer la profondeur de nos vastes forêts ,
 Et dorer les moissons , les fruits & la verdure.
 Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
 Tout le reste se tut , & ne put qu'admirer.
 Quel mortel , ou quel Dieu , s'écriait Hermotime ,
 Du talent d'imiter fait un art si sublime !
 A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?

Ligdamon se montrant , lui dit , Elle est à moi ;
 L'amour seul est son peintre , & voilà son ouvrage.
 C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image ,
 C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
 Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
 Il les anime tous. Alors d'une voix tendre ,
 Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
 Un mélange inouï de sons harmonieux ;
 On croyait être admis dans le concert des dieux.
 Il peignit comme Apelle , il chanta comme Orphée.
 Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée
 S'exhalait sur son front , & brûlait dans ses yeux.
 Il prend un javelot de ses mains forcénées ,
 Il court ; il va fraper ; je vis l'affreux moment ,
 Où le traître à sa rage immolait mon amant ,
 Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
 Ligdamon l'aperçoit , il n'en est point surpris ;
 Et de la même main sous qui son luth resonne ,
 Et qui fut enchanter nos cœurs & nos esprits ,
 Il combat son rival , l'abbat , & lui pardonne.
 Jugez , si de l'amour il mérite le prix ,
 Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
 Ainsi parlait Eglé. L'amour applaudissait ,
 Les Grecs battaient des mains , la belle rougissait ,
 Elle en aimait encor son amant davantage.

Téone se leva : Son air & son langage
 Ne connurent jamais les soins étudiés ;
 Les Grecs en la voyant se sentoient égayés.
 Téone fouriant conta son aventure ,
 En vers moins allongés , & d'une autre mesure ,
 Qui courent avec grace , & vont à quatre pieds ,
 Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

T É O N E.

Vous connaissez tous Agaton ,
 Il est plus charmant que Nirée.
 A peine d'un naissant coton
 Sa ronde jouë étoit parée ;
 Sa voix est tendre , il a le ton
 Comme les yeux de Citerée.
 Vous savez de quel vermillon
 Sa blancheur vive est colorée ;
 La chevelure d'Apollon
 N'est pas si longue & si dorée.
 Je le pris pour mon compagnon ,
 Aussi-tôt que je fus nubile.
 Ce n'est pas sa beauté fragile ,
 Dont mon cœur fut le plus épris ;

S'il a les graces de Paris ,
 Mon amant a le bras d'Achile.

Un foir dans un petit bateau ,
 Tout auprès d'une île Ciclade ,
 Ma tante & moi goutions sur l'eau
 Le plaisir de la promenade ;
 Quand de Lidie un gros vaisseau
 Vient nous aborder à la rade.

Le vieux capitaine écumeur
 Venait souvent dans cette plage
 Chercher des filles de mon âge
 Pour les plaisirs du gouverneur.
 En moi je ne fais quoi le frape ;
 Il me trouve un air assez beau ;
 Il laisse ma tante , il me hape ,
 Il m'enlève comme un moineau ,
 Et va me vendre à son fatrape.

Ma bonne tante en glapissant ,
 Et la poitrine déchirée ,
 S'en retourne au port du Pirée
 Raconter au premier passant
 Que sa Téone est égarée ;
 Que de Lidie un armateur ,
 Un vieux pirate , un revendeur
 De la féminine denrée ,

S'en est allé livrer ma fleur
 Au commandant de la contrée.
 Pensez-vous alors qu'Agaton
 S'amusât à verser des larmes,
 A me peindre avec un crayon,
 A chanter sa perte & mes charmes,
 Sur un petit psaltérion ?
 Pour me ravoïr il prit les armes :
 Mais n'ayant pas de quoi payer
 Seulement le moindre estafier,
 Et se fiant sur sa figure,
 D'une fille il prit la coëffure,
 Le tour de gorge & le panier.
 Il cacha sous son tablier.
 Un long poignard & son armure,
 Et courut tenter l'avanture
 Dans la barque d'un nautonier.
 Il arrive au bord du Méandre,
 Avec son petit attirail.
 A ses attraits, à son air tendre,
 On ne manqua pas de le prendre
 Pour une ouaille du bercail,
 Où l'on m'avait déjà fait vendre ;
 Et dès qu'à terre il put descendre,
 On l'enferma dans mon ferrail.

Je ne crois pas que de sa vie
 Une fille ait jamais goûté
 Le quart de la félicité
 Qui combla mon ame ravie,
 Quand dans un ferrail de Lidie
 Je vis mon Grec à mon côté,
 Et que je pus en liberté
 Récompenser la nouveauté
 D'une entreprise si hardie.
 Pour époux il fut accepté.
 Les dieux seuls daignèrent paraître
 A cet hymen précipité;
 Car il n'était point là de prêtre;
 Et, comme vous pouvez penser,
 Des valets on peut se passer
 Quond on est sous les yeux du maître.
 Le soir le satrape amoureux,
 Dans mon lit sans cérémonie,
 Vint m'expliquer ses tendres vœux.
 Il crut pour appaiser ses feux
 N'avoir qu'une fille jolie,
 Il fut surpris d'en trouver deux.
 Tant mieux, dit-il, car votre amie,
 Comme vous est fort à mon gré;
 J'aime beaucoup la compagnie;

Toutes deux je contenterai ,
 N'ayez aucune jalousie.
 Après sa petite leçon ,
 Qu'il accompagnait de careffes ,
 Il voulait agir tout de bon ;
 Il exécutait ses promesses ,
 Et je tremblais pour Agaton ;
 Mais mon Grec d'une main guerrière ,
 Le saisissant par la crinière ,
 Et tirant son esframaçon ,
 Lui fit voir qu'il était garçon ,
 Et parla de cette manière .

Sortons tous trois de la maison ,
 Et qu'on me fasse ouvrir la porte ;
 Faites bien signe à votre escorte
 De ne fuivre en nulle façon :
 Marchons tous les trois au rivage ,
 Embarquons-nous sur mon esquif .
 J'aurai sur vous l'œil attentif ;
 Point de geste , point de langage ;
 Au premier signe un peu douteux ,
 Au clignement d'une paupière ,
 A l'instant je vous coupe en deux ,
 Et vous jette dans la rivière .

Le fatrape était un seigneur

Affez fujet à la frayeur ;
 Il eut beaucoup d'obéissance.
 Lors qu'on a peur , on est fort doux.
 Sur la nacelle en diligence
 Nous l'embarquâmes avec nous.
 Si-tôt que nous fumes en Grèce ,
 Son vainqueur le mit à rançon ;
 Elle fut en sonnante espèce :
 Elle était forte , il m'en fit don :
 Ce fut ma dot & mon douaire.

Avouez qu'il a sù plus faire
 Que le bel esprit Ligdamon ;
 Et que j'aurais fort à me plaindre ,
 S'il n'avait songé qu'à me peindre ,
 Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce
 & vive ,
 Du naturel aisé , de la gaité naïve ,
 Dont la jeune Téone anima son récit.
 La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
 On applaudit , on rit ; les Grecs aimaient à rire.
 Pourvu qu'on soit content qu'importe qu'on admire ?
 Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;

Ses pleurs étaient un charme , & la rendaient
plus belle.

Les Grecs prirent alors un air plus sérieux ,
Et dès qu'elle parla , les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts ;
Dix syllabes par vers mollement arrangées
Se suivaient avec art , & semblaient négligées ;
Le rithme en est facile , il est mélodieux ;
L'hexamètre est plus beau, mais par fois ennuyeux.

A P A M I S.

L'astre cruel sous qui j'ai vû le jour ,
M'a fait pourtant naître dans Amatonte ,
Lieux fortunés , où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'amour ,
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde ;
Elle y nâquit pour le bonheur du monde ,
A ce qu'on dit , mais non pas pour le mien.
Son culte aimable , & sa loi douce & pure ,
A ses sujets n'avaient fait que du bien ,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels ;
Les dieux sont bons ; les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle ,
Qui par malheur deviendrait infidelle ,

Irait finir les jours au fond de l'eau,
 Où la déesse avait eu son berceau,
 Si quelque amant ne se noyait pour elle.
 Pouvait-on faire une loi si cruelle ?
 Hélas ! faut-il le frein du châtement
 Aux cœurs bien nés, pour aimer constamment ?
 Et si jamais à la faiblesse en proye
 Quelque beauté vient à changer d'amant,
 C'est un grand mal, mais faut-il qu'on la noye ?

Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joye,
 Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
 J'avais servie avec le beau Batile,
 D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
 Vous le savez, je vous prends à témoin
 Comme j'aimais, & si j'avais besoin
 Que mon amour fût nourri par la crainte.
 Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
 Faifait un cœur de nos cœurs amoureux.

Batile & moi nous respirions ces feux
 Dont autrefois a brûlé la déesse.
 L'astre des cieus en commençant son cours,
 En l'achevant contemplant nos amours ;
 La nuit savait quelle était ma tendresse.

Arénorax, homme indigne d'aimer,
 Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,

D'amour pour moi parut s'envenimer ,
 Non s'attendrir ; il le fit bien connaître.
 Né pour haïr , il ne fut que jaloux.
 Il distila les poisons de l'envie ;
 Il fit parler la noire calomnie.
 O délateurs ! monstres de ma patrie ,
 Nés de l'enfer , hélas ! rentrez-y tous.
 L'art contre moi mit tant de vraisemblance ,
 Que mon amant put même s'y tromper ,
 Et l'imposture accabla l'innocence.

Dispensez-moi de vous développer
 Le noir tissu de sa trame secrète ;
 Mon tendre cœur ne peut s'en occuper ,
 Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
 A la déesse en vain j'eus mon recours ,
 Tout me trahit , je me vis condamnée
 A terminer mes maux & mes beaux jours
 Dans cette mer où Vénus était née.

On me menait aux lieux de mon trépas ,
 Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas ,
 Et me plaignait d'une plainte inutile ,
 Quand je reçus un billet de Batile ,
 Fatal écrit qui changeait tout mon fort !
 Trop cher écrit plus cruel que la mort !
 Je crus tomber dans la nuit éternelle

Quand

Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
 Je meurs pour vous, fuffiez-vous infidelle.
 C'en était fait ; mon amant dans les flots
 S'était jetté pour me fauver la vie.
 On l'admirait en pouffant des fanglots.
 Je t'implorais, ô mort ! ma feule envie ;
 Mon feul devoir ! on eut la cruauté
 De m'arrêter lorfque j'allais le fuivre.
 On m'observa, j'eus le malheur de vivre.
 De l'impofteur la fombre iniquité
 Fut mife au jour, & trop tard découverte.
 Du talion il a fubi la loi ;
 Son châtement répare-t-il ma perte ?
 Le beau Batile eft mort - & c'eft pour moi !
 Je viens à vous, ô juges favorables !
 Que mes foupirs, que mes funèbres foins
 Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
 Un appareil à des maux incurables.
 A mon amant dans la nuit du trépas
 Donnez le prix que ce trépas mérite ;
 Qu'il fe confole aux rives du Cocite,
 Quand fa moitié ne fe confole pas.
 Que cette main qui tremble & qui fuccombe ;
 Par vos bontés encor fe ranimant,
 Puiſſe à nos yeux écrire fur fa tombe,

» Athène & moi couronnons mon amant:
 Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent ;
 Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.
 Pour Eglé d'abord ils panchèrent ;
 Avec Théone ils avaient ri ,
 Avec Apamis ils pleurèrent.
 J'ignore, & j'en suis bien marri ;
 Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent ;
 Au coin du feu, mes chers amis,
 C'est pour vous seuls que je transcris
 Ces contes tirés d'un vieux sage.
 Je m'en tiens à votre suffrage ;
 C'est à vous de donner le prix ;
 Vous êtes mon aréopage.

T H E L È M E

E T

M A C A R E.

THélème est vive, elle est brillante ;
 Mais elle est bien impatiente ;
 Son ceil est toujours éblouï ,
 Et son cœur toujours la tourmente.
 Elle aimait un gros réjouï
 D'une humeur toute différente.
 Sur son visage épanouï
 Est la sérénité touchante ;
 Il écarte à la fois l'ennui ,
 Et la vivacité bruyante.
 Rien n'est plus doux que son sommeil ,
 Rien n'est plus beau que son réveil ;
 Le long du jour il vous enchante.
 Macare est le nom qu'il portait.
 Sa maîtresse inconfidérée
 Par trop de soins le tourmentait :
 Elle voulait être adorée.

En reproches elle éclata :

Macare en riant la quitta ,

Et la laissa defespérée.

Elle courut étourdiment

Chercher de contrée en contrée ;

Son infidèle & cher amour ,

N'en pouvant vivre séparée.

Elle va d'abord à la cour :

Auriez-vous vu mon cher amour ?

N'avez-vous point chez vous Macare ?

Tous les railleurs de ce séjour

Sourirent à ce nom bizarre.

Comment ce Macare est-il fait ?

Où l'avez-vous perdu , ma bonne ?

Faites-nous un peu son portrait.

Ce Macare qui m'abandonne ,

Dit-elle , est un homme parfait ,

Qui n'a jamais haï personne ,

Qui de personne n'est haï ,

Qui de bon sens toujours raisonne ;

Et qui n'eut jamais de souci.

A tout le monde il a sçu plaire.

On lui dit , Ce n'est pas ici

Que vous trouverez votre affaire ;

Et les gens de ce caractère ,

Ne vont pas dans ce pays-ci.
 Thélème marcha vers la ville.
 D'abord elle trouve un couvent,
 Et pense dans ce lieu tranquille
 Rencontrer son tranquille amant.
 Le sous-prieur lui dit, Madame,
 Nous avons longtems attendu
 Ce bel objet de votre flamme,
 Et nous ne l'avons jamais vû.
 Mais nous avons en récompense
 Des vigiles, du tems perdu,
 Et la discorde, & l'abstinence.
 Lors un petit moine tondu
 Dit à la dame vagabonde ;
 Cessez de courir à la ronde
 Après votre amant échapé ;
 Car si l'on ne m'a pas trompé,
 Ce bon homme est dans l'autre monde.

A ce discours impertinent
 Thélème se mit en colère :
 Apprenez, dit-elle, mon frère,
 Que celui qui fait mon tourment
 Est né pour moi, quoi qu'on en dise ;
 Il habite certainement
 Le monde où le destin m'a mise ;

Et je suis ton seul élément :
 Si l'on vous fait dire autrement ,
 On vous fait dire une sottise.

La belle courut de ce pas
 Chercher au milieu du fracas
 Celui qu'elle croyait volage.
 Il fera peut-être à Paris ,
 Dit-elle , avec les beaux esprits ,
 Qui l'ont peint si doux & si sage.
 L'un d'eux lui dit , Sur nos avis
 Vous pourriez-vous tromper peut-être ;
 Macare n'est qu'en nos écrits ;
 Nous l'avons peint sans le connaître.

Elle aborda près du palais ,
 Ferma les yeux , & passa vite :
 Mon amant ne fera jamais
 Dans cet abominable gîte :
 Au moins la cour a des attrait ,
 Macare aurait pu s'y méprendre ;
 Mais les noirs suivants de Thémis
 Sont les éternels ennemis
 De l'objet qui me rend si tendre.
 Thélème au temple de Rameau ,
 Chez Melpomène , chez Thalie ,
 Au premier spectacle nouveau

Croit trouver l'amant qui l'oublie.

Elle est priée à ces repas ,

Où président les délicats

Nommés la bonne compagnie.

Des gens d'un agréable accueil

Y semblent au premier coup d'œil

De Macare être la copie ;

Mais plus ils étaient occupés

Du soin flateur de le paraître ,

Et plus à ses yeux détrompés

Ils étaient éloignés de l'être.

Enfin Thélème au desespoir ,

Lasse de chercher sans rien voir ,

Dans sa retraite alla se rendre.

Le premier objet qu'elle y vit ,

Fut Macare auprès de son lit ,

Qui l'attendait pour la surprendre.

Vivez avec moi désormais ,

Dit-il , dans une douce paix

Sans trop chercher , sans trop prétendre ;

Et si vous voulez posséder

Ma tendresse avec ma personne ,

Gardez de jamais demander

Au-delà de ce que je donne.

Les gens de Grec enfarinés

Connaîtront Macare & Thélème ;
 Et vous diront , sous cet emblème ,
 A quoi nous sommes destinés.
 Macare , * c'est toi qu'on désire ,
 On t'aime , on te perd ; & je croi
 Que je t'ai rencontré chez moi ,
 Mais je me garde de le dire.
 Quand on se vante de t'avoir ,
 On en est privé par l'envie ;
 Pour te garder il faut savoir
 Se cacher , & cacher sa vie.

* Feu Mr. *Vadé* a fait à ses lecteurs la justice de croire qu'ils savaient que *Macare* est le bonheur , & *Thélème* le désir ou la volonté.

A Z O L A N.

A Son aïse dans son village
 Vivait un jeune Musulman,
 Bien fait de corps, beau de visage,
 Et son nom était Azolan.
 Il avait transcrit l'Alcoran,
 Et par cœur il allait l'apprendre.
 Il fut dès l'âge le plus tendre
 Dévot à l'ange Gabriel.
 Ce ministre emplumé du ciel,
 Un jour chez lui daigna descendre.
 J'ai connu, dit-il, mon enfant,
 Ta dévotion non commune ;
 Gabriel est reconnaissant,
 Et je viens faire ta fortune ;
 Tu deviendras dans peu de tems
 Iman de la Méque & Médine ;
 C'est après la place divine
 Du grand commandeur des croyans,
 Le plus opulent bénéfice
 Que Mahomet puisse donner ;

Les honneurs vont t'environner ;

Quand tu feras en exercice.

Mais il faut me faire serment

De ne toucher femme ni fille,

De n'en voir jamais qu'à la grille ;

Et de vivre très chastement.

Le beau jeune homme étourdiment ;

Pour avoir des biens de l'église,

Conclut cet accord imprudent,

Sans penser faire un sotise.

Monsieur l'Iman fut enchanté

De l'éclat de sa dignité,

Et même encor de la finance

Dont il se vit d'abord payé,

Par un receveur d'importance,

Qui la partageait par moitié.

Tant d'honneurs & tant d'opulence ;

N'étaient rien sans un peu d'amour.

Tous les matins au point du jour,

Le jeune Azolan tout en flamme,

Et par son serment empêché,

Se dit dans le fond de son ame,

Qu'il a fait un mauvais marché.

Il rencontre la belle Amine,

Aux yeux charmans, au teint fleuri ;

Il l'adore , il en est chéri.

Adieu la Méque , adieu Médine ,

Adieu l'éclat d'un vain honneur ,

Et tout ce pompeux esclavage ;

La seule Amine aura mon cœur ,

Soyons heureux dans mon village.

L'Arcange aussi-tôt descendit ,

Pour lui reprocher sa faiblesse ;

Le tendre amant lui répondit ;

Voyez seulement ma maîtresse ;

Vous vous êtes moqué de moi ,

Notre marché fit mon suplice ;

Je ne veux qu'Amine & sa foi ,

Reprenez votre bénéfice.

Du bon prophète Mahomet

J'adore à jamais la prudence ;

Aux élus l'amour il permet ;

Il fait bien plus, il leur promet

Des Amines pour récompense.

Allez , mon très-cher Gabriel ;

J'aurai toujours pour vous du zèle ;

Vous pouvez retourner au ciel ,

Je n'y veux pas aller sans elle.

L' O R I G I N E D E S M E T I E R S.

QUand Prométhée eut formé son image,
 D'un marbre blanc façonné par ses mains,
 Il époufa, comme on fait, son ouvrage;
 Pandore fut la mère des humains.
 Dès qu'elle put se voir & se connaître,
 Elle effaya son sourire enchanteur,
 Son doux parler, son maintien séducteur;
 Parut aimer, & captiva son maître;
 Et Prométhée à lui plaire occupé,
 Premier époux, fut le premier trompé.

Mars visita cette beauté nouvelle;
 L'éclat du dieu, son air mâle & guerrier,
 Son casque d'or, son large bouclier,
 Tout le ferveit, & Mars triompha d'elle.

Le dieu des mers en son humide cour,
 Ayant pris cette bonne fortune,
 Chercha la belle, & lui parla d'amour:
 Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.

Le blond Phébus de son brillant séjour
 Vit leurs plaisirs, eut la même espérance;
 Elle ne put faire de résistance

Au dieu des vers, des beaux arts & du jour.

Mercuré était le dieu de l'éloquence,
 Il fut parler, il eut aussi son tour.

Vulcain fortant de sa forge embrasée,
 Déplut d'abord, & fut très maltraité;
 Mais il obtint par importunité

Cette conquête aux autres dieux aisée.

Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
 Puis s'ennuya sans en savoir la cause.

Quand une femme aima dans son printemps,
 Elle ne peut jamais faire autre chose.

Mais pour les dieux, ils n'aiment pas longtems.]

Elle avait eu pour eux des complaisances;

Ils la quittaient; elle vit dans les champs

Un gros fatire, & lui fit les avances.

Nous sommes nés de tous ces passe-tems,

C'est des humains l'origine première;

Voilà pourquoi nos esprits, nos talens,

Nos passions, nos emplois, tout diffère.

L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour son père,

L'autre un fatire; & bien peu d'entre nous,

Sont descendus du dieu de la lumière.

De nos parens nous tenons tous nos goûts :
Mais le métier de la belle Pandore ,
Quoique peu rare , est encor le plus doux ;
Et c'est celui que tout Paris honore.

L E B L A N C

E T

L E N O I R.

TOut le monde, dans la province de Candahar, connaît l'aventure du jeune Rustan. Il était fils unique d'un Mirza du pays; c'est comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le Mirza son père avait un bien honnête. On devait marier le jeune Rustan à une demoiselle, ou Mirzasse de sa sorte. Les deux familles le désiraient passionnément. Il devait faire la consolation de ses parens, rendre sa femme heureuse, & l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princesse de Cachemire à la foire de Kaboul, qui est la foire la plus considérable du monde, & incomparablement plus fréquentée que celles de Bassora & d'Astracan; & voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec sa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de son trésor; l'une était un diamant gros comme le pouce, sur lequel sa fille était gravée par un art que les Indiens possédaient alors, & qui s'est perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait; ce qui n'est pas une chose bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à Cachemire.

Un Faquir de son Altesse lui vola ces deux bijoux ; il les porta à la princesse. Gardez soigneusement ces deux pièces , lui dit-il , votre destinée en dépend. Il partit alors , & on ne le revit plus. Le duc de Cachemire au desespoir résolut d'aller voir à la foire de Kaboul , si de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde , il n'y en aurait pas un qui eût son diamant & son arme. Il menait sa fille avec lui dans tous ses voyages. Elle porta son diamant bien enfermé dans sa ceinture ; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait si bien cacher , elle l'avait enfermé soigneusement à Cachemire dans son grand coffre de la Chine.

Rustan & elle se virent à Kaboul ; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge , & toute la tendresse de leur pays. La princesse pour gage de son amour lui donna son diamant , & Rustan lui promit à son départ de l'aller voir secrètement à Cachemire.

Le jeune Mirza avait deux favoris qui lui servaient de secrétaires , d'écuyers , de maîtres d'hôtel , & de valets de chambre. L'un s'appelait Topaze ; il était beau , bien fait , blanc comme une Circassienne , doux & serviable comme un Arménien , sage comme un Guèbre. L'autre se nommait Ebène ; c'était un Nègre fort joli , plus empressé , plus industrieux que Topaze , & qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de son voyage. Topaze tâcha de l'en détourner avec le zèle circonspect d'un serviteur qui ne voulait pas lui déplaire ; il lui représenta tout ce qu'il hazardait. Com-
ment

ment laisser deux familles au desespoir ? comment mettre le couteau dans le cœur de ses parens ? Il ébranla Rustan ; mais Ebène le raffermir & leva tous ses scrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un si long voyage. Le sage Topaze ne lui en aurait pas fait prêter ; Ebène y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître , en fit faire un faux tout semblable qu'il remit à sa place , & donna le véritable en gage à un Arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies , tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de son bagage ; on monta à cheval. Topaze dit à son maître , J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances sur votre entreprise ; mais après avoir remontré , il faut obéir ; je suis à vous , je vous aime , je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais consultons en chemin l'oracle qui est à deux parasanges d'ici. Rustan y consentit. L'oracle répondit , *Si tu vas à l'orient , tu seras à l'occident.* Rustan ne comprit rien à cette réponse. Topaze soutint qu'elle ne contenait rien de bon. Ebène toujours complaisant lui persuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encor un autre oracle dans Kaboul ; ils y allèrent. L'oracle de Kaboul répondit en ces mots : *Si tu possèdes , tu ne posséderas pas ; si tu es vainqueur , tu ne vaincras pas ; si tu es Rustan , tu ne le seras pas.* Cet oracle parut encor plus intelligible que l'autre. Prenez garde à vous , disait Topaze : Ne redoutez rien , disait Ebène ; & ce ministre , comme on peut le croire , avait toujours

raison auprès de son maître, dont il encourageait la passion & l'espérance.

Au sortir de Kaboul, on marcha par une grande forêt ; on s'assit sur l'herbe pour manger, on laissa les chevaux paître. On se préparait à décharger l'éléphant qui portait le diner & le service, lorsqu'on s'aperçut que Topaze & Ebène n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle ; la forêt retentit des noms d'Ebène & de Topaze. Les valets les cherchent de tous côtés, & remplissent la forêt de leurs cris ; ils reviennent sans avoir rien vu, sans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à Rustan, qu'un vautour qui se battait avec un aigle, & qui lui ôtait toutes ses plumes. Le récit de ce combat piqua la curiosité de Rustan ; il alla à pied sur le lieu ; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit son éléphant encor tout chargé de son bagage qui était assailli par un gros rhinocerot. L'un frappait de sa corne, l'autre de sa trompe. Le rhinocerot lâcha prise à la vue de Rustan ; on ramena son éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choses dans les forêts quand on voyage, s'écria Rustan. Les valets étaient consternés, & le maître au désespoir d'avoir perdu à la fois ses chevaux, son cher nègre, & le sage Topaze, pour lequel il avait toujours de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de son avis.

L'espérance d'être bientôt aux pieds de la belle princesse de Cachemire le consolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un rustre vigoureux & terrible donnait cent coups de bâ-

ton. Rien n'est si beau, ni si rare, ni si léger à la course que les ânes de cette espèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune Mirza prit, comme de raison, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le rustre s'enfuit en disant à l'âne, Tu me le payeras. L'âne remercia son libérateur en son langage, s'approcha, se laissa caresser, & caressa. Rustan monte dessus après avoir diné, & prend le chemin de Cachemire avec ses domestiques, qui suivent, les uns à pied, les autres montés sur l'éléphant.

A peine était-il sur son âne que cet animal tourne vers Kaboul, au lieu de suivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des facades, ferrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite & à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Kaboul.

Rustan fuait, se démenait, se désespérait, quand il rencontra un marchand de chameaux qui lui dit, Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous mène où vous ne voulez pas aller; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choisir. Rustan remercia la Providence de lui avoir procuré un si bon marché. Topaze avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. Il monte sur le plus beau chameau, les trois autres suivent; il rejoint sa caravane, & se voit dans le chemin de son bonheur.

A peine a-t-il marché quatre parasanges qu'il

est arrêté par un torrent profond, large & impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouissaient la vue, & glaçaient le courage; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit Rustan, que Topaze n'ait eu raison de blâmer mon voyage, & moi grand tort de l'entreprendre; encor s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais Ebène, il me consolerait, & il trouverait des expédiens: mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la consternation de sa troupe: la nuit était noire, on la passa à se lamenter. Enfin, la fatigue & l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il se réveille au point du jour, & voit un beau pont de marbre élevé sur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement & de joie. Est-il possible? est-ce un songe? quel prodige! quel enchantement! oserons-nous passer? Toute la troupe se mettait à genoux, se relevait, allait au pont, baïfait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, posait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extase; & Rustan disait, Pour le coup le ciel me favorise: Topaze ne savait ce qu'il disait; Les oracles étaient en sa faveur; Ebène avait raison; mais pourquoi n'est-il pas ici?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent, que voilà le pont qui s'abîme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux! tant mieux! s'écria Rustan, Dieu soit loué, le ciel soit béni! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je

n'aurais été qu'un simple gentilhomme ; il veut que j'épouse ce que j'aime. Je serai prince de Cachemire ; c'est ainsi qu'en possédant ma maîtresse je ne posséderai pas mon petit marquisat à Candahar. *Je serai Rustan, & je ne le serai pas*, puisque je deviendrai un grand prince : voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reste s'expliquera de même : je suis trop heureux ; mais pourquoi Ebène n'est-il pas auprès de moi ? je le regrette mille fois plus que Topaze.

Il avança encor quelques parasanges avec la plus grande allégresse ; mais sur la fin du jour une enceinte de montagnes plus roides qu'une contrescarpe, & plus hautes que n'aurait été la tour de Babel, si elle avait été achevée, barra entièrement la caravane saisie de crainte.

Tout le monde s'écria, Dieu veut que nous périssions ici ; il n'a brisé le pont que pour nous ôter tout espoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O Rustan ! ô malheureux marquis ! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuisante douleur, l'abattement le plus accablant succédaient dans l'ame de Rustan à la joye immodérée qu'il avait ressentie, aux espérances dont il s'était enyvré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à son avantage. O ciel ! ô Dieu paternel ! faut-il que j'aye perdu mon ami Topaze ?

Comme il prononçait ces paroles en poussant de profonds soupirs, & en versant des larmes au

milieu de ses suivans desespérés, voilà la baze de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voute éclairée de cent mille flambeaux, se présente aux yeux éblouis ; & Rustan de s'écrier, & ses gens de se jeter à genoux, & de tomber d'étonnement à la renverse, & de crier miracle ! & de dire, Rustan est le favori de Vitfnou, le bien-aimé de Brama, il sera maître du monde : Rustan le croyait, il était hors de lui, élevé au dessus de lui-même. Ah ! Ebène, mon cher Ebène ! où êtes-vous ? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles ? comment vous ai-je perdu ? belle princesse de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes ?

Il avance avec ses domestiques, son éléphant, ses chameaux, sous la voute de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, & bordée de ruisseaux ; & au bout de la prairie ce sont des allées d'arbres à perte de vue ; & au bout de ces allées, une rivière, le long de laquelle sont mille maisons de plaifance, avec des jardins délicieux. Il entend partout des concerts de voix & d'instrumens ; il voit des danfes ; il se hâte de passer sur un des ponts de la rivière ; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel est ce beau pays ?

Celui auquel il s'adressait lui répondit, Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie & dans les plaifirs ; nous célébrons les noces de notre belle princesse qui va se marier avec le seigneur Barbabou, à qui son père l'a promise ; que Dieu perpétue leur

félicité ! A ces paroles Rustan tomba évanoui , & le seigneur Cachemirien crut qu'il était sujet à l'épilepsie ; il le fit porter dans sa maison , où il fut longtems sans connaissance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâtèrent le pouls du malade , qui ayant repris un peu ses esprits pouffait des sanglots , roulait les yeux , & s'écriait de tems en tems , *Topaze , Topaze , vous aviez bien raison !*

L'un des deux médecins dit au seigneur Cachemirien , Je vois à son accent que c'est un jeune homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ses yeux qu'il est devenu fou ; confiez-le moi , je le ramènerai dans sa patrie , & je le guérirai. L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin , qu'il falait le mener aux noces de la princesse , & le faire danser. Pendant qu'ils consultaient , le malade reprit ses forces ; les deux médecins furent congédiés , & Rustan demeura tête à tête avec son hôte.

Seigneur , lui dit-il , je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous , je fais que cela n'est pas poli ; je vous supplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta ensuite toutes ses aventures , en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. Mais au nom de *Vitsnou* & de *Brama* , lui dit-il , aprenez-moi quel est cet heureux *Barbabou* qui épouse la princesse de Cachemire , pourquoi son père l'a choisi pour gendre , & pourquoi la princesse l'a accepté pour époux ?

Seigneur, lui dit le Cachemirien, la princesse n'a point du tout accepté Barbabou : au contraire, elle est dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie son mariage ; elle s'est enfermée dans la tour de son palais, elle ne veut voir aucune des réjouissances qu'on fait pour elle. Rustan en entendant ces paroles se sentit renaître ; l'éclat de ses couleurs que la douleur avait flétris, reparut sur son visage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obstine à donner sa fille à un Barbabou dont elle ne veut pas ?

Voici le fait, répondit le Cachemirien. Savez-vous que notre auguste prince avait perdu un gros diamant & un javelot, qui lui tenaient fort au cœur ? Ah ! je le fais très-bien, dit Rustan. Apprenez donc, dit l'hôte, que notre prince au désespoir de n'avoir point de nouvelles de ses deux bijoux, après les avoir fait longtems chercher par toute la terre, a promis sa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il est venu un seigneur Barbabou qui était muni du diamant, & il épouse demain la princesse.

Rustan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de son hôte, & courut sur son dromadaire à la ville capitale où se devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince ; il dit qu'il a des choses importantes à lui communiquer ; il demande une audience ; on lui répond que le prince est occupé des préparatifs de la noce. C'est pour cela même, dit-il, que je veux lui parler ; il presse tant qu'il est introduit. Monseigneur, dit-il, que Dieu couronne tous vos

jours de gloire & de magnificence ! votre gendre est un fripon.

Comment ? un fripon ! qu'osez-vous dire ? est-ce ainsi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choisi ? Oui, un fripon, reprit Rustan ; & pour le prouver à votre altesse, c'est que voici votre diamant que je vous rapporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamants ; & comme il ne s'y connaissait guères, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamants, dit-il, & je n'ai qu'une fille ; me voilà dans un étrange embarras ! Il fit venir Barbabou, & lui demanda s'il ne l'avait point trompé. Barbabou jura qu'il avait acheté son diamant d'un Arménien ; l'autre ne disait pas de qui il tenait le sien ; mais il proposa un expédient ; ce fut qu'il plût à son altesse de le faire combattre sur le champ contre son rival. Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant, disait-il, il faut aussi qu'il donne des preuves de valeur. Ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre épouse la princesse ? Très-bon, répondit le prince, ce sera un fort beau spectacle pour la cour ; battez-vous vite tous deux ; le vainqueur prendra les armes du vaincu, selon l'usage de Cachemire, & il épousera ma fille.

Les deux prétendants descendent aussi-tôt dans la cour. Il y avait sur l'escalier une pie & un corbeau. Le corbeau criait, Battez-vous, battez-vous ; la pie, Ne vous battez pas. Cela fit rire le prince ; les deux rivaux y prirent garde à peine ; ils commencent le combat ; tous les courtisans fai-

faiant un cercle autour d'eux. La princesse se tenant toujours renfermée dans sa tour, ne voulut point assister à ce spectacle; elle était bien loin de se douter que son amant fût à Cachemire; & elle avait tant d'horreur pour Barbabou qu'elle ne voulait rien voir. Le combat se passa le mieux du monde; Barbabou fut tué roide, & le peuple en fut charmé, parce qu'il était laid, & que Rustan était fort joli: c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de maille, l'écharpe & le casque du vaincu, & vint, suivi de toute la cour, au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait, Belle princesse, venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival; ses femmes répétaient ces paroles. La princesse mit par malheur la tête à la fenêtre, & voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en désespérée à son coffre de la Chine, & tira le javelot fatal, qui alla percer son cher Rustan au défaut de la cuirasse; il jeta un grand cri, & à ce cri la princesse crut reconnaître la voix de son malheureux amant.

Elle descend échevelée, la mort dans les yeux & dans le cœur. Rustan était déjà tombé tout sanglant dans les bras de son père. Elle le voit: ô moment! ô vue! ô reconnaissance dont on ne peut exprimer ni la douleur ni la tendresse, ni l'horreur! Elle se jette sur lui, elle l'embrasse; Tu reçois, lui dit-elle, les premiers & les derniers baisers de ton amante & de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce

dans son cœur, & meurt sur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie; elle n'était plus; il maudit ce dard fatal, le brise en morceaux, jette au loin ces deux diamants funestes; & tandis qu'on prépare les funérailles de sa fille au lieu de son mariage, il fait transporter dans son palais Rustan ensanglanté qui avait encor un reste de vie.

On le porte dans un lit. La première chose qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'est Topaze & Ebène. Sa surprise lui rendit un peu de force. Ah! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné? peut-être la princesse vivrait encore si vous aviez été près du malheureux Rustan. Je ne vous ai pas abandonné un moment, dit Topaze: J'ai toujours été près de vous, dit Ebène.

Ah! que dites-vous? pourquoi insulter à mes derniers moments? répondit Rustan d'une voix languissante. Vous pouvez m'en croire, dit Topaze; vous savez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles suites. C'est moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour & qu'il a déplumée; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage pour vous forcer à retourner dans votre patrie. J'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père; c'est moi qui ai égaré vos chevaux; c'est moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de passer; c'est moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin si funeste; j'étais le médecin qui vous conseillait l'air natal;

j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit Ebène, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle, le rinocerot qui donnait cent coups de corne à l'éléphant, le villain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte; j'ai bâti le pont sur lequel vous avez passé; j'ai creusé la caverne que vous avez traversée; je suis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas! souvien-toi des oracles, dit Topaze; *si tu vas à l'orient, tu seras à l'occident.* Oui, dit Ebène, on ensevelit ici les morts le visage tourné à l'occident: l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris? *Tu as possédé, & tu ne possédais pas;* car tu avais le diamant, mais il était faux, & tu n'en savais rien. Tu es vainqueur, & tu meurs; tu es Rustan, & tu cesses de l'être: tout a été accompli.

Comme il parlait ainsi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de Topaze, & quatre ailes noires celui d'Ebène. Que vois-je? s'écria Rustan. Topaze & Ebène répondirent ensemble, Tu vois tes deux génies. Eh! Messieurs, leur dit le malheureux Rustan, de quoi vous mêliez-vous? & pourquoi deux génies pour un pauvre homme? C'est la loi, dit Topaze, chaque homme a ses deux génies, c'est Platon qui l'a dit le premier, & d'autres l'ont répété ensuite: tu vois que rien n'est plus véritable: moi qui te parle, je suis ton bon génie, & ma charge était de veiller auprès de toi jusqu'au dernier moment de

ta vie , je m'en suis fidèlement acquitté.

Mais , dit le mourant , si ton emploi était de me servir , je suis donc d'une nature fort supérieure à la tienne ; & puis comment oses-tu dire que tu es mon bon génie , quand tu m'as laissé tromper dans tout ce que j'ai entrepris , & que tu me laisses mourir moi & ma maîtresse misérablement ? Hélas ! c'était ta destinée , dit Topaze. Si c'est la destinée , qui fait tout , dit le mourant , à quoi un génie est-il bon ? Et toi , Ebène , avec tes quatre aîles noires , tu es apparemment mon mauvais génie. Vous l'avez dit , répondit Ebène. Mais tu étais donc aussi le mauvais génie de ma princesse ? Non , elle avait le sien ; & je l'ai parfaitement fécondé. Ah ! maudit Ebène , si tu es si méchant , tu n'appartiens donc pas au même maître que Topaze ? Vous avez été formés tous deux par deux principes différents , dont l'un est bon , & l'autre méchant de sa nature ? Ce n'est pas une conséquence , dit Ebène , mais c'est une grande difficulté. Il n'est pas possible , reprit l'agonisant , qu'un être favorable ait fait un génie si funeste. Possible , ou non possible , repartit Ebène , la chose est comme je te le dis. Hélas ! dit Topaze , mon pauvre ami , ne vois-tu pas que ce coquin là a encore la malice de te faire disputer pour allumer ton sang , & précipiter l'heure de ta mort ? Va , je ne suis guères plus content de toi que de lui , dit le triste Rustan. Il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal ; & toi qui prétendais me défendre , tu ne m'as servi de rien. J'en suis bien fâché , dit le bon génie. Et moi

aussi, dit le mourant; il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. J'en serai instruit dans un moment, dit Rustan. C'est ce que nous verrons, dit Topaze. Alors tout disparut. Rustan se retrouva dans la maison de son père dont il n'était pas parti, & dans son lit où il avait dormi une heure.

Il se réveille en sursaut tout en sueur, tout égaré; il se tâte, il appelle, il crie, il sonne. Son valet de chambre Topaze accourt en bonnet de nuit, & tout en bâillant. Suis-je mort, suis-je en vie? s'écria Rustan, la belle princesse de Cachemire en réchaperat-elle? -- Monseigneur rêve-t-il? répondit froidement Topaze.

Ah! s'écriait Rustan, qu'est donc devenu ce barbare Ebène avec ses quatre ailes noires? c'est lui qui me fait mourir d'une mort si cruelle. Monseigneur, je l'ai laissé là haut qui ronfle; voulez-vous qu'on le fasse descendre? Le scélérat! il y a six mois entiers qu'il me persécute; c'est lui qui me mena à cette fatale foire de Kaboul; c'est lui qui m'escamota le diamant que m'avait donné la princesse; il est seul la cause de mon voyage, de la mort de ma princesse, & du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Rassurez-vous, dit Topaze, vous n'avez jamais été à Kaboul; il n'y a point de princesse de Cachemire; son père n'a jamais eu que deux garçons qui sont actuellement au collège. Vous n'avez jamais eu de diamant; la princesse ne

peut être morte , puisqu'elle n'est pas née ; & vous vous portez à merveille.

Comment ? il n'est pas vrai que tu m'assistais à la mort dans le lit du prince de Cachemire ? Ne m'as-tu pas avoué que pour me garantir de tant de malheurs , tu avais été aigle , éléphant , âne rayé , médecin & pie ? Monseigneur , vous avez rêvé tout cela : nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil que dans la veille. Dieu a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête pour vous donner apparemment quelque instruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi , reprit Rustan ; combien de tems ai-je dormi ? Monseigneur , vous n'avez encor dormi qu'une heure. Eh bien , maudit raisonneur , comment veux-tu qu'en une heure de tems j'aye été à la foire de Kaboul il y a six mois , que j'en sois revenu , que j'aye fait le voyage de Cachemire , & que nous soyons morts Barbabou , la princesse & moi ? Monseigneur , il n'y a rien de plus aisé & de plus ordinaire , & vous auriez pu réellement faire le tour du monde , & avoir beaucoup plus d'aventures en bien moins de tems.

N'est-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'histoire des Perses écrite par Zoroastre ? cependant , cet abrégé contient huit cent mille années. Tous ces événemens passent sous vos yeux l'un après l'autre en une heure. Or vous m'avouerez qu'il est aussi aisé à Brahma de les resserrer tous dans l'espace d'une heure que de les étendre dans l'espace de huit

cent mille années. C'est précisément la même chose. Figurez-vous que le tems tourne sur une roue dont le diamètre est infini. Sous cette roue immense font une multitude innombrable de roues les unes dans les autres; celle du centre est imperceptible, & fait un nombre infini de tours précisément dans le même tems que la grande roue n'en achève qu'un. Il est clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, peuvent arriver successivement en beaucoup moins de tems que la cent-millième partie d'une seconde; & on peut dire même que la chose est ainsi.

Je n'y entends rien, dit Rustan. Si vous voulez, dit Topaze, j'ai un perroquet qui vous le fera aisément comprendre. Il est né quelque tems avant le déluge; il a été dans l'arche; il a beaucoup vu; cependant il n'a encore qu'un an & demi: il vous contera son histoire qui est fort intéressante.

Allez vite chercher votre perroquet, dit Rustan, il m'amusera, jusqu'à ce que je puisse me rendormir. Il est chez ma sœur la religieuse, dit Topaze, je vais le chercher, vous en ferez content; sa mémoire est fidelle, il conte simplement, sans chercher à montrer de l'esprit à tout propos, & sans faire des phrases. Tant mieux, dit Rustan, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainsi.

NB. *Mademoiselle Catherine Vadé n'a jamais pu trouver l'histoire du perroquet dans le portefeuille*

feuille de feu son cousin Antoine Vadé auteur de ce conte. C'est grand dommage, vu le tems auquel vivait ce perroquet.

J E A N N O T

E T

C O L I N.

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot & Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège, & par ses chauderons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé, & Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, & qui après avoir payé la taille, le tailleur, les aides & gabelles, le fou pour livre, la capitation & les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot & Colin étaient fort jolis pour des Auvergnacs; ils s'aimaient beaucoup; & ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le tems de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un ha-

bit de velours à trois couleurs , avec une veste de Lyon de fort bon goût : le tout était accompagné d'une lettre à monsieur de la Jeannotière. Colin admira l'habit , & ne fut point jaloux : mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus , se regarda au miroir , & méprisa tout le monde. Quelque tems après un valet de chambre arriva en poste , & apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de la Jeannotière ; c'était un ordre de monsieur son père , de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant , & pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que monsieur Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'est parce qu'on est heureux. Monsieur Jeannot était bien fait , sa femme aussi , & elle avait encor de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait , lorsque la fortune qui élève & qui abaisse les hommes à son gré , les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées , homme d'un grand talent , & qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à madame : la femme de Jeannot plut à monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans

le fil de l'eau , il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les grendins qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles , ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir , ils vous envient au hazard , & font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père , qui fut bientôt monsieur de la Jeannotière , & qui ayant acheté un marquisat au bout de six mois , retira de l'école monsieur le marquis son fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toujours tendre , écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade , & lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit marquis ne lui fit point de réponse. Colin en fut malade de douleur.

Le père & la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur qui était un homme du bel air , & qui ne savait rien , ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le Latin , madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire d'abord ; Monsieur , comme vous savez le Latin , & que vous êtes un homme de la cour. — Moi , Monsieur , du Latin ! je n'en fais pas un mot , répondit le bel esprit , & bien m'en a pris : il est clair , qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle & des langues étrangères. Voyez toutes nos dames ,

elles ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grace ; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le Latin.

Eh bien , n'avais-je pas raison ? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit , qu'il réussisse dans le monde ; & vous voyez bien que s'il savait le Latin , il ferait perdu. Jouë-t-on , s'il vous plaît , la comédie & l'opéra en Latin ? Plaide-t-on en Latin quand on a un procès ? Fait-on l'amour en Latin ? Monsieur ébloui de ces raisons passa condamnation , & il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son tems à connaître Cicéron , Horace , & Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encor faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? A quoi cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres , les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égarent certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager , & on va très commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison , repliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle science , qu'on appelle , je crois , l'astronomie. Quelle pitié ! repartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce monde ? & faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse , quand il la trouve à point nommé dans l'almanac , qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles , l'âge de la

lune , & celui de toutes les princesses de l'Europe ?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joye ; le père était très indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disait-il. A être aimable , répondit l'ami que l'on consultait ; & s'il fait *les moyens de plaire* , il faudra tout : c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère , sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame à ce discours embrassa le gracieux ignorant , & lui dit : On voit bien , monsieur , que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne ferait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. Hélas ! madame , à quoi cela est-il bon ? répondit-il ; il n'y a certainement d'agréable & d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes , comme le disait un de nos beaux esprits , ne sont que des fables convennues ; & pour les modernes c'est un cahos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France , & que son successeur ait été bègue ?

Rien n'est mieux dit , s'écria le gouverneur ; on étouffe l'esprit des enfans sous un amas de connaissances inutiles ; mais de toutes les sciences la plus absurde , à mon avis , & celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie , c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces , des lignes & des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en es-

prit cent mille lignes courbes entre un cercle & une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fêtu. La géométrie en vérité n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur & madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de son avis.

Un seigneur comme monsieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux tems les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né, n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que monsieur le marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; & c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité, (*j'entends ceux qui sont très-riches*) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent, & qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, & dit; Vous avez très bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences

qu'on obtient ce succès ? S'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie ? demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil ? s'informe-t-on à souper si Clodion le chevelu passa le Rhin ? Non , sans doute , s'écria la marquise de la Jeannotière , que ses charmes avaient initié quelquefois dans le beau monde , & monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras ; mais enfin que lui apprendra-t-on ? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion , comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé , que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom , mais qui commence par un *B*. Par un *B*, madame ? ne ferait-ce point la botanique ? Non , ce n'était point de botanique qu'il me parlait ; elle commençait , vous dis-je , par un *B* , & finissait par un *on*. Ah ! j'entends , madame , c'est le blason ; c'est à la vérité une science fort profonde : mais elle n'est plus à la mode , depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse ; c'était la chose du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs , cette étude ferait infinie ; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries ; & vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. Enfin après avoir examiné le fort & le faible des sciences , il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature qui fait tout , lui avait donné un

talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les graces de la jeunesse jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes; & ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses. Il pillait *Bacchus & l'Amour* dans un Vaudeville, *la nuit & le jour* dans un autre; *les charmes & les allarmes* dans un troisième. Mais comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les faisait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson, & il fut mis dans *l'année littéraire* au rang des la Fâre, des Chaulieux, des Hamiltons, des Sarrazins & des Voitures.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, & donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans s'entendre, & se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le Latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère qui avait des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils; & en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parens s'épuisaient encor davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité leur voisine,

qui n'avait qu'une fortune médiocre , voulut bien se résoudre à mettre en sureté les grands biens de Mr. & de Madame de la Jeannotière , en se les appropriant , & en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle , se laissa aimer , lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent , le conduisit par degrés , l'enchantait , le subjuguait sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges , tantôt des conseils ; elle devint la meilleure amie du père & de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parens éblouis de la splendeur de cette alliance , acceptèrent avec joye la proposition. Ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait , & dont il était aimé ; les amis de la maison les félicitaient ; on allait rediger les articles en travaillant aux habits de noce & à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de sa charmante épouse , que l'amour , l'estime & l'amitié allaient lui donner ; ils goûtaient dans une conversation tendre & animée les prémices de leur bonheur ; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse , lorsqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles , dit-il ; des huissiers déménagent la maison de monsieur & de madame ; tout est saisi par des créanciers ; on parle de prise de corps , & je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu , dit le marquis , que c'est que ça , ce que c'est que cette aventure là ; Oui , dit la veuve , allez punir ces coquins là , allez vite. Il y court , il arrive à la maison ; son père

était déjà emprisonné : tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté , en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule , sans secours , sans consolation , noyée dans les larmes ; il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune , de sa beauté , de ses fautes & de ses folles dépenses.

Après que le fils eut longtems pleuré avec la mère , il lui dit enfin ; Ne nous desespérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperduement , elle est plus généreuse encor que riche , je réponds d'elle , je vole à elle , & je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse , il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi ! c'est vous , Mr. de la Jeannotière , que venez-vous faire ici ? abandonne-t-on ainsi sa mère ? Allez chez cette pauvre femme , & dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme de chambre , & je lui donnerai la préférence. Mon garçon , tu me parais assez bien tourné , lui dit l'officier , si tu veux entrer dans ma compagnie , je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait , la rage dans le cœur , alla chercher son ancien gouverneur , déposa ses douleurs dans son sein , & lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas ! je ne fais rien , vous ne m'avez rien appris , & vous êtes la première cause de mon malheur ; & il sanglotait en lui parlant ainsi. Faites des romans , lui dit un bel esprit qui était là , c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme plus desespéré que jamais ,

courut chez le confesseur de sa mère ; c'était un théatin très accredité , qui ne dirigeait que les femmes de la première considération ; dès qu'il le vit , il se précipita vers lui. Eh mon Dieu , monsieur le marquis , où est votre carrosse ? comment se porte la respectable madame la marquise votre mère ? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait , le théatin prenait une mine plus grave , plus indifférente , plus imposante ; Mon fils , voilà où Dieu vous voulait , les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur , Dieu a donc fait la grace à votre mère de la réduire à la mendicité ? Oui , monsieur. Tant mieux , elle est sûre de son salut. Mais , mon père , en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde ? Adieu , mon fils ; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouir ; il fut traité à peu près de même par tous ses amis , & apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir , il vit avancer une chaise roulante à l'antique , espèce de tombereau couvert , accompagné de rideaux de cuir , suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu ; c'était un visage rond & frais qui respirait la douceur & la gayeté. Sa petite femme brune & assez grossièrement agréable , était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit maître. Le voyageur eut tout le tems

de contempler le marquis immobile , abimé dans sa douleur. Eh mon Dieu ! s'écria-t-il , je crois que c'est là Jeannot. A ce nom le marquis lève les yeux , la voiture s'arrête ; C'est Jeannot lui-même , c'est Jeannot. Le petit homme rebondi ne fait qu'un faut & court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin ; la honte & les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné , dit Colin , mais tu as beau être grand seigneur , je t'aimerai toujours. Jeannot confus & attendri lui conta en sanglotant une partie de son histoire. Vien dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste , lui dit Colin , embrasse ma petite femme , & allons diner ensemble.

Ils vont tous trois à pied suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient-il ? Oui , tout est à moi & à ma femme. Nous arrivons du pays ; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en utensiles nécessaires aux grands & aux petits ; nous travaillons beaucoup ; Dieu nous bénit ; nous n'avons point changé d'état , nous sommes heureux , nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays , je t'apprendrai le métier , il n'est pas bien difficile , je te mettrai de part , & nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur & la joie , la tendresse & la honte ; & il se disait tout bas ; tous mes amis du bel air m'ont

trahi , & Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction ! la bonté d'ame de Colin développe dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encor étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père & sa mère. Nous aurons soin de ta mère , dit Colin , & quant à ton bon homme de père qui est en prison , j'entends un peu les affaires , les créanciers voyant qu'il n'a plus rien , s'accommoderont pour peu de chose , je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parens , qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de Colin ; laquelle étant de même humeur que le frère le rendit très heureux. Et Jeannot le père , & Jeannot la mère , & Jeannot le fils , virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

CHANT

DÉTACHÉ D'UN POÈME ÉPIQUE;

*De la composition de Jérôme Carré, trouvé dans
ses papiers, après le décès dudit Jérôme.*

LA Providence en tout tems éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détresse,
Dès son berceau fort mal on l'éleva ;
a) Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse,
De tous ses droits son père le priva.
Un avocat de Paris près Gonesse b),
Conclut sa perte, un crieur l'ajourna c).
De ses beaux lys un chef Anglais s'orna ;
Il fut errant, manqua souvent de messe ;
Et de diner ; rarement séjourna
En même lieu. d) Mère, oncle, ami, maîtresse,

a) Le duc de Bourgogne qui assassina le duc d'Orléans ; mais le bon Charle le lui rendit bien au pont de Montereau.

b) Gonesse, village au près de Paris, célèbre dans tout l'univers par ses boulangers & par plusieurs combats ; mais surtout par la meilleure manufacture de draps qu'il y eût alors en France.

Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
 Un page Anglais partagea la tendresse
 De son Agnès; & l'enfer déchaina
 Un Conculix qui par magique adresse
 Pour quelque tems la tête lui tourna;
 Son mauvais sort contre lui s'obstina;
 Il essuya des traits de toute espèce,
 Il les souffrit, & Dieu lui pardonna.

De nos amans la troupe fière & leste,
 S'acheminait loin du château funeste,
 Où Conculix déranga le cerveau
 Des chevaliers, d'Agnès & de Bonneau.
 Ils côtoyaient la forêt vaste & sombre,
 Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
 A peine encor l'épouse de Titon
 En se levant mêlait le jour à l'ombre,
 On aperçut de loin des hoquetons,
 Au rond bonnet, aux écouteés jupons,
 Leur corcelet paraissait mi-partie
 De fleurs de lys, & de trois léopards e);

c) Charles VII. ajourné à la table de marbre.

d) Sa propre mère Isabelle de Bavière fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troye, par lequel son gendre le roi d'Angleterre Henri V. eut la couronne de France.

e) Ce sont les armes d'Angleterre.

Le roi fit halte en fixant ses regards
 Sur la cohorte en la forêt blottie,
 Dunois & Jeanne avancement quelques pas.
 La tendre Agnès étendant ses beaux bras,
 Dit à son Charle, Allons, fuyons, mon maître;
 Jeanne en courant s'aprocha, vit paraître
 Des malheureux deux à deux enchainés,
 Les yeux en terre, & les fronts consternés;
 Hélas! ce sont des chevaliers, dit-elle,
 Qui sont captifs, & c'est notre devoir
 De délivrer cette troupe fidelle;
 Marchons, bâtard, avançons, faisons voir
 Ce qu'est Dunois, & ce qu'est la pucelle.

Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
 Sur les foldats qui gardaient ces héros.
 Au fier aspect de la puissante Jeanne
 Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
 D'un pas léger ces prétendus guerriers
 S'en vont au loin comme des levriers,
 Jeanne aussi-tôt de plaisir transportée
 Complimenta la troupe garotée;
 Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
 Remerciez le roi qui vous délivre,
 Baïsez sa main, soyez prêts à le suivre,
 Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.

Les chevaliers à cette offre courtoise
 Montraient encor une face fournoise,
 Baissaient les yeux. Lecteurs impatiens,
 Vous demandez qui sont ces personnages
 Dont la pucelle animait les courages ;
 Ces chevaliers étaient des garnemens
 Qui dans Paris connus pour leur mérite
 Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite ;
 On les connut à leurs accoutremens.

En les voyant le bon Charle soupire ;
 Hélas ! dit-il, ces objets dans mon cœur
 Ont enfoncé les traits de ma douleur.
 Quoi ! les Anglais régnent dans mon empire !
 C'est en leur nom que l'on rend des arrêts !
 C'est pour eux seuls que l'on dit des prières !
 C'est de leur part, hélas ! que mes sujets
 Sont de Paris envoyés aux galères !

Puis le bon prince avec compassion
 Daigne aprocher du maître compagnon
 Qui de la file était mis à la tête.
 Nul malandrin n'eut l'air plus malhonnête ;
 Sa barbe torse ombrage un long menton,
 Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche,
 Portent en bas un regard double & louche,
 Ses sourcils roux mélangés & retords

Semblent loger la fraude & l'imposture ;
 Sur son front large est l'audace & l'injure ,
 L'oubli des loix , le mépris des remords ;
 Sa bouche écume , & sa dent toujours grince.
 Le Sicôphante à l'aspect de son prince
 Affecte un air humble , dévot , contrit ,
 Baisse les yeux , compose & radoucit
 Les traits hagards de son affreux visage.
 Tel est un dogue au regard impudent ,
 Au gosier rauque , affamé de carnage ,
 Il voit son maître , il rampe doucement ,
 Lèche ses mains , le flatte en son langage ,
 Et pour du pain devient un vrai mouton.
 Ou tel encor on nous peint le démon ,
 Qui , s'échappant des gouffres du Tartare ,
 Cache sa quenë & sa griffe barbare ,
 Vient parmi nous , prend la mine & le ton ,
 Le front tondu d'un jeune anacôrète ,
 Pour mieux tenter sœur Rose ou sœur Discrète.
 Le Roi des Francs trompé par le felon ,
 Lui témoigna commisération ,

f) Selon les chroniques de ce tems-là, il y avait un polisson de ce nom qui écrivait des feuilles, sous les charniers St. Innocent. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châtelet, à Biffêtre & au fort l'Evêque. Il avait été quel-

L'encouragea par un discours affable ;
 Quel est ton nom , mon pauvre misérable ?
 Et ton métier ? & pour quelle action
 Le Châtelet avec tant d'indulgence
 T'envoyait-il sur les mers de Provence ?

Le condamné d'un ton de doléance
 Lui répondit , O monarque trop bon !
 Je suis de Nante , & mon nom est Frélon. f)
 J'aime Jésus d'un feu pur & sincère :
 Dans un couvent je fus quelque tems frère ,
 J'en ai les mœurs , & j'eus dans tous les tems
 Un tendre soin des plus jolis enfans :
 A la vertu je consacrai ma vie.
 Sous les charniers , qu'on dit des innocents ,
 Paris m'a vû travailler de génie ;
 J'ai vendu cher mes feuilles à L.
 Je suis prisé dans la place Maubert ;
 C'est là , surtout , qu'on m'a rendu justice.
 Des indévots , quelquefois par malice
 M'ont reproché les faiblesses du froc ,
 Celles du monde , & quelques tours d'escroc.
 Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

que tems moine , & s'était fait chasser du couvent ;
 plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était
 originaire de Nante , & exerçait à Paris la profession de
 gazetier faririque. Voyez la chronique de Froissart,

Ce beau propos toucha le roi de France ;
 Console-toi , dit-il , & ne crain rien ;
 Di-moi , l'ami ; si chaque camarade
 Qui vers Marseille allait en ambassade ,
 Ainsi que toi , fût un homme de bien ?
 Ah ! dit Frélon , sur ma foi de chrétien
 Je réponds d'eux , ainsi que de moi-même ;
 Nous sommes tous en un moule jettés ;
 L'abbé Guignon *g*) qui marche à mes côtés ,
 Quoi qu'on en dise , est bien digne qu'on l'aime ,
 Point ignorant , point brouillon , point menteur ;
 Jamais méchant , ni calomniateur.
 Maître Maucheix *h*) dessous sa mine basse
 Porte un cœur haut , plein d'une sainte audace ,
 Pour sa doctrine il se ferait fesser.
 Maître Chaugat *i*) pourrait embarrasser
 Tous les rabbins sur le texte & la glose.
 Voyez plus loin , cet avocat sans cause ,
 Il a quitté le barreau pour le ciel.

g) Auteur du tems de Charles VI. Il composa une
 histoire romaine , détestable à la vérité , mais qui était
 passable pour le tems : il fit aussi l'Oracle des philoso-
 phes ; c'est un tissu ridicule de calomnies ; aussi il s'en
 repentit sur la fin de sa vie , comme le dit Monstrelet.

h) Autre calomniateur du tems.

i) Autre calomniateur.

k) Il s'associa avec le docteur Jean Petit pour justifier
 l'assassinat.

Ce Vacerac *k*) est tout paîtri de miel ;
 Ah l'honnête homme ! indulgent , pacifique ,
 Doux , charitable , & surtout véridique !
 Tous ces savants dignes de mes lauriers ,
 Grands écrivains , Cicerons des charniers ,
 Sont comme moi victimes de l'envie.
 On nous accuse , & bien mal à propos ,
 D'avoir commis quelques crimes de faux : *l*)
 Mais la vertu fut toujours poursuivie ;
 O mon bon roi ! qui le fait mieux que vous ?
 Comme il parlait sur ce ton tendre & doux ,
 Charle aperçut deux graves personnages ,
 Qui des deux mains cachaient leurs gros visages.
 Qui sont , dit-il , ces deux rameurs honteux ?
 Vous voyez là , reprit l'homme aux semaines ,
 Les plus discrets & les plus vertueux
 De ceux qui vont sur les liquides plaines.
 L'un est Fantin *m*) , prédicateur des grands ,

l) Nous entendons ici par crime de faux , toutes les fausses citations que ces délateurs alléguaient incessamment. Peut-être aussi furent-ils condamnés comme faussaires.

m) Il semble que ce chant de l'abbé Tritême soit une prophétie ; en effet , nous avons vu un Fantin docteur & curé à Versailles , qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confessait ; il fut chassé , mais il ne fut pas pendu.

Humble avec eux, aux petits débonnaire ;
 Sa piété ménagea les vivants ;
 Et pour cacher le bien qu'il favait faire ,
 Il confessaît & volait les mourants.

L'autre est Brizet *n*) directeur des nonnettes ,
 Peu foucieux de leurs faveurs secrettes ,
 Mais s'appliquant fagement les dépôts ,
 Le tout pour Dieu : son ame pure & sainte
 Fuyait l'argent ; mais il était en crainte
 Qu'il ne tombât aux mains des indévots.

Voici, grand roi, ce benin Sicophante
 A tête longue, & de côté pendante ;
 Du nombre trois par fois il se tourmente.
 Du bon Tartuffe on le croirait le fils, *o*)
 Sur tous ses tours son petit pays glose ,
 Du doigt index on le montre aux passants ,
 On fait de lui des contes si plaisants !
 Je crois pour moi qu'il en est quelque chose.
 Mais, ô mon roi ! votre bénignité

n) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé Brizet fameux directeur de femmes de qualité, dissiper en débauches sourdes l'argent qu'il extorquait de ses dévotes, & qu'on lui remettait en dépôt pour le soulagement des pauvres. Il y a grandé aparence que quelque homme instruit de nos mœurs, a inseré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poème de Jérôme Carré ; il aurait bien dû dire un mot de l'abbé

Est au-dessus de sa malignité.

Pour le dernier de la noble sequelle ,
 C'est mon soutien ; c'est mon cher Meaulabelle p);
 De dix gredins qui m'ont vendu leurs voix ,
 C'est le plus bas , mais c'est le plus fidelle ;
 Esprit diftrait , on prétend que par fois
 Tout occupé de ses œuvres chrétiennes ,
 Il prend d'autrui les poches pour les siennes :
 Il est d'ailleurs si sage en ses écrits !
 Il fait combien pour les faibles esprits ,
 La vérité souvent est dangereuse ;
 Qu'aux yeux des fots , sa lumière est trompeuse ,
 Qu'on en abuse ; & ce discret auteur ,
 Qui toujours d'elle ent une sage peur ,
 A résolu de ne la jamais dire.
 Moi je la dis à votre majesté ;
 Je vois en vous un héros que j'admire ,
 Et je l'apprends à la postérité.
 Favorisez ceux que la calomnie

La Coste , condamné à être marqué d'un fer chaud , & aux galères perpétuelles , en l'an de grace 1759 , pour plusieurs crimes de faux.

o) Il faut que ce soit quelque maître Gonin de ce tems-là , qui ait été très irrévérend envers le trisaïon.

p) Meaulabelle , autre falsificateur de manuscrits , connu dans ces tems là.

Voulut noircir de son soufle empesté ;
 Sauvez les bons des filets de l'impie ;
 Délivrez-nous , vengez-nous , payez-nous ;
 Foi de Frélon , nous écrivons pour vous.

Alors il fit un discours patétique
 Contre l'Anglais , & pour la loi salique ,
 Et démontra que bientôt sans combat
 Avec sa plume il défendrait l'état.
 Charle admira sa profonde doctrine.
 Il fit à tous une charmante mine ,
 Les assurant avec compassion
 Qu'il les prenait sous sa protection.

La belle Agnès présente à l'entrevuë,
 S'attendrissait , se sentait toute émuë.
 Son cœur est bon : femme qui fait l'amour
 A la douceur est toujours plus encline
 Que femme prude , ou bien femme héroïne.
 Mon roi , dit-elle , avouez que ce jour
 Est fortuné pour cette pauvre race.
 Puisque ces gens contemplant votre face ,
 Ils sont heureux , leurs fers seront brisés ;
 Votre visage est visage de grace.
 Les gens de loi sont des gens bien ôlés ,
 D'instrumenter au nom d'un autre maître ;
 C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître ;

L'arrêt est nul, & vous l'allez casser.
 Jeanne dont l'ame est d'espèce moins tendre,
 Soutint au roi qu'il les falait tous pendre,
 Que les Frélons, & gens de ce métier,
 N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.

Le grand Dunois plus profond & plus sage,
 En bon guerrier tint un autre langage;
 Souvent, dit-il, nous manquons de soldats,
 Il faut des dos, des jambes & des bras,
 Ces gens en ont, & dans nos aventures,
 Dans les affauts, les marches, les combats,
 Nous pouvons bien nous passer d'écritures.
 Enrôlons-les, mettons-leur dès demain
 Au lieu de rame un mousquet à la main:
 Ils barbouillaient du papier dans les villes,
 Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.

Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
 A ses genoux ces bonnes gens tombèrent,
 En soupirant, & de pleurs les baignèrent.
 On les mena sous l'auvent d'un logis,
 Où Charle, Agnès & la troupe dorée
 Après diné passèrent la foirée.
 Agnès eut soin que l'intendant Bonneau
 Fît bien manger la troupe délivrée,
 On leur donna les restes du Cerdeau.

Charle & les siens assez gaîment foupèrent ,
Et puis Agnès & Charle se couchèrent.

En s'éveillant chacun fut bien surpris
De se trouver sans manteau , sans habits ;
Agnès en vain cherche ses engeantes ,
Son gros colier de perles jaunissantes ,
Et le portrait de son royal amant.
Le lourd Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourse mince ,
Ne trouve plus le trésor de son prince ;
Linge , vaisselle , habits , tout est trouffé ,
Tout est parti. La horde griffonnante ,
Sous le drapeau du gazetier de Nante ,
D'une main promte , & d'un zèle empressé ,
Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers ,
Selon Platon le luxe est peu d'usage ;
Puis se sauvant par de petits sentiers ,

g) Les Harpies , Céléno , Ocipète , & Aello , filles de Neptune & de la terre , venaient manger tous les mets qu'on servait sur la table du roi de Thrace Phinée , & infectaient toute la maison. Zetès & Colaès fils de Borée chassèrent ces harpies jusques vers les Iles Strophades , près de la Grèce ; elles traitèrent Enée comme Phinée ; mais Virgile en fait des prophétesse ; voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu !

Au cabaret la proye ils partagèrent ;
 Là par écrit doctement ils couchèrent
 Un beau traité bien moral , bien chrétien ,
 Sur le mépris des plaisirs & du bien ;
 On y prouva que les hommes sont frères ,
 Nés tous égaux , devant tous partager
 Les dons de Dieu , les humaines misères ,
 Vivre en commun pour se mieux soulager.
 Ce livre saint mis depuis en lumière
 Fut enrichi d'un pieux commentaire
 Pour diriger & l'esprit & le cœur ,
 Avec préface & l'avis au lecteur.

Du clément roi la maison consternée
 Est cependant au trouble abandonnée ;
 On court en vain dans les champs , dans les bois.
 Ainsi jadis on vit le bon Phinée ,
 Prince de Thrace , & le pieux Enée ,
 Tout effarés , & de frayeur pantois ,
 Quand à leur nez les gloutonnes harpies q) ,

*Virinei volucrum vultus fœdissima ventris
 Proluvies , unæque manus & pallida semper
 Ora fame.*

Elles se plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf , & lui prédisent que pour sa peine il sera contraint un jour de manger ses affiétés en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.

Juste à midi de leurs antres forties ,
Vinrent manger le diner de ces rois.

Agnès timide , & Dorothee en larmes ,
Ne savent plus comment couvrir leurs charmes.

Le bon Bonneau , fidèle trésorier ,
Les faisait rire à force de crier :

Ah ! disait-il , jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous soufferte.
Ah ! j'en mourrai ; les fripons m'ont tout pris ;
Le roi mon maître est trop bon , quand j'y pense ;
Voilà le prix de sa douce indulgence ,
Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits !

La douce Agnès , Agnès compatissante ,
Toujours acorte , & toujours bien-disante ,
Lui repliqua ; Mon cher & gros Bonneau ,
Pour Dieu gardez qu'une telle aventure
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs & la littérature :

Car j'ai connu de très bons écrivains ,
Ayant le cœur aussi pur que les mains ,
Sans le voler aimant le roi leur maître ,
Faisant du bien sans chercher à paraître ,
Parlant en prose ou vers mélodieux
De la vertu , mais la pratiquant mieux ;
Le bien public est le fruit de leurs veilles ;

Le doux plaisir déguisant leurs leçons
 Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
 On les chérit ; & s'il est des Frélons
 Dans notre siècle , on trouve des abeilles.

Bonneau reprit , Et que m'importe , hélas !
 Frélon , abeille , & tout ce vain fatras !
 Il faut diner , & ma bourse est perduë.
 On le console , & chacun s'évertuë ,
 En vrais héros endurcis au revers ,
 A réparer les dommages soufferts :
 On s'achemine aussi-tôt vers la ville ,
 Vers ce château , le noble & sûr azile
 Du grand roi Charle & de ses paladins ,
 Garni de tout & fourni de bons vins.
 Nos chevaliers à moitié s'équipèrent ,
 Fort simplement les dames s'ajustèrent ;
 On arriva mal en point harrassé ,
 Un pied tout nud , l'autre à demi chauffé.

LA VOIX

DU SAGE ET DU PEUPLE.

LA bonté d'un gouvernement consiste à protéger & à contenir également toutes les professions d'un état.

Le gouvernement ne peut être bon , s'il n'y a une puissance unique.

Dans les états les plus mixtes ; la puissance résulte du consentement de plusieurs ordres ; & alors elle acquiert son unité , sans laquelle tout est confusion.

Dans un état quelconque , le plus grand malheur est que l'autorité législative soit combattue. Les années heureuses de la monarchie ont été les dernières de Henri IV , celles de Louis XIV. & de Louis XV ; quand ces Rois ont gouverné par eux-mêmes.

Il ne doit pas y avoir deux puissances dans un état.

On abuse de la distinction entre puissance spirituelle & puissance temporelle : dans ma maison reconnait-on deux maîtres , moi qui suis le père de famille , & le précepteur de mes enfans , à qui je donne des gages ?

Je veux qu'on ait de très-grands égards pour le précepteur de mes enfans ; mais je ne veux point du tout qu'il ait la moindre autorité dans ma maison.

Il y a en Europe quatre grands états , fans compter l'Italie , qui font de la communion Romaine , la France , les Espagnes , la moitié de l'Allemagne , la Pologne. Dans les Espagnes , le gouvernement s'accorde avec le Pape pour imposer des taxes sur le clergé. L'impératrice , reine de Hongrie , en use de même : elle a obtenu dans la dernière guerre , la permission de prendre l'argenterie des églises. En Pologne , l'armée de la couronne vit quelquefois à discrétion sur les terres du clergé , parce que le clergé paye trop peu à la république.

En France , où la raison se perfectionne tous les jours , cette raison nous apprend que l'église doit contribuer aux charges de l'état , à proportion de ses revenus , & que le corps destiné particulièrement à enseigner la justice , doit commencer par en donner l'exemple.

Ce gouvernement ferait digne des Hottentots , dans lequel il serait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *C'est à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien payer , parce que nous sommes oisifs.*

Ce gouvernement outragerait Dieu & les hommes , dans lequel des citoyens pourraient dire : *L'état nous a tout donné ; & nous ne lui devons que des prières.*

La raison en se perfectionnant , détruit le germe des guerres de religion. C'est l'esprit philosophique , qui a banni cette peste du monde.

Si Luther & Calvin revenaient au monde , ils ne feraient pas plus de bruit que les Scotistes & les Thomistes. Pourquoi ? Parce que les lumières ré-

pandues dans toutes les conditions , ont appris qu'il ne faut jamais s'élever contre la religion du prince , & que quand on s'élève contr'elle , il en naît des calamités affreuses pour des siècles.

Ce n'est que dans des tems de barbarie qu'on voit des forciers , des possédés , des rois excommuniés , des sujets déliés de leur serment de fidélité par des docteurs.

La raison nous apprend que le prince peut laisser subsister quelques anciens abus , comme de laisser décider en cour de Rome certaines affaires qu'on pourrait très-bien décider dans son conseil.

Elle nous montre que , quand le prince voudra abroger ces coûtumes , elles tomberont comme un bâtiment Gothique qu'on détruit pour le rebâtir à la moderne.

Elle nous montre que , quand le Prince voudra extirper un abus préjudiciable , les peuples doivent y concourir , & y concourront , l'abus eût-il quatre mille ans d'ancienneté.

Cette raison nous enseigne que le prince doit être maître absolu de toute police ecclésiastique , sans aucune restriction , puisque cette police ecclésiastique est une partie du gouvernement ; & de même que le père de famille prescrit au précepteur de ses enfans les heures du travail & le genre des études , &c. de même le prince peut prescrire à tous ecclésiastiques , sans exception , tout ce qui a le moindre rapport à l'ordre public.

Cette raison nous dit à tous que , quand le prince voudra donner à ceux qui ont versé leur sang pour l'état , des pensions sur des bénéfices , lesquels bénéfices sont une partie du patrimoine de l'état ,

l'état, non-seulement tous les officiers de guerre, mais tous les magistrats, tous les cultivateurs, tous les citoyens béniront le prince; & quiconque s'opposerait à une institution si salutaire, serait regardé comme un ennemi de la patrie.

De même, quand le prince qui est le pasteur de son peuple, voudra augmenter son troupeau comme il le doit; quand il voudra rendre aux loix de la nature les imprudens & les imprudentes qui se sont voués à l'extinction de l'espèce, & qui ont fait un vœu fatal à la société, dans un âge où il n'est pas permis de disposer de son bien, la société bénira ce prince dans la suite des siècles.

Il y a tel convent inutile au monde à tous égards, qui jouit de deux cent mille livres de rente. La raison démontre que, si on donnait ces deux cent mille livres à cent officiers qu'on marierait, il y aurait cent bons citoyens récompensés, cent filles pourvues, quatre cent personnes au moins de plus dans l'état au bout de dix ans, au lieu de cinquante fainéans; elle démontre encore que ces cinquante fainéans, rendus à la patrie, cultiveraient la terre, la peuplèrent, & qu'il y aurait plus de laboureurs & de soldats. Voilà ce que tout le monde désire, depuis le prince du sang jusqu'au vigneron. La superstition seule s'y opposait autrefois; mais la raison soumise à la foi écrase la superstition.

Le prince peut, d'un seul mot, empêcher au moins qu'on ne fasse des vœux avant l'âge de vingt-cinq ans: & si quelqu'un dit au souverain: *que deviendront les filles de condition, que nous sacrifions d'ordinaire aux aînés de nos familles?* le

prince répondra, elles deviendront ce qu'elles deviennent en Suède, en Dannemarck, en Prusse, en Angleterre, en Hollande : elles feront des citoyens ; elles sont nées pour la propagation, & non pour réciter du Latin qu'elles n'entendent point. Une femme qui nourrit deux enfans & qui file, rend plus de service à la patrie, que tous les couvents n'en peuvent jamais rendre.

C'est un très-grand bonheur pour le prince & pour l'état, qu'il y ait beaucoup de philosophes, qui impriment ces maximes dans la tête des hommes.

Les philosophes n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la raison & de l'intérêt public.

Les philosophes rendent service aux princes en détruisant la superstition, qui est toujours l'ennemie des princes.

C'est la superstition qui a fait assassiner Henri III, Henri IV, Guillaume prince d'Orange, & tant d'autres. C'est elle qui a fait couler des rivières de sang depuis Constantin.

La superstition est le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le prince, elle l'empêche de faire le bien de son peuple ; quand elle domine le peuple, elle le soulève contre son prince.

Il n'y a pas un seul exemple, sur la terre, de philosophes qui se soient opposés aux loix du prince ; il n'y a pas un seul siècle, où la superstition & l'enthousiasme n'ayent causé des troubles qui font horreur.

Il n'y a pas un seul exemple de trouble & de

dissension , quand le prince a été le maître absolu de la police ecclésiastique. Il n'y a que des exemples de desordre & de calamités , quand les ecclésiastiques n'ont pas été entièrement soumis au prince.

Ce qui peut arriver de plus heureux aux hommes, c'est que le prince soit philosophe.

Le prince philosophe fait que plus la raison fera de progrès dans ses états , moins les disputes , les querelles théologiques , l'entousiasme , la superstition feront de mal ; il encouragera donc les progrès de la raison.

Ces progrès seuls suffiront pour anéantir , par exemple , dans quelques années toutes les disputes sur la grace ; parce que le nombre des hommes raisonnables étant augmenté , le nombre des esprits de travers , qui se nourrissent d'opinions absurdes , diminuera.

Ce qu'on appelle un Janséniste , est réellement un fou , un mauvais citoyen & un rebelle. Il est fou , parce qu'il prend pour des vérités démontrées , des idées particulières. S'il se servait de sa raison , il verrait que les philosophes n'ont jamais disputé , ni pu disputer sur une vérité démontrée. S'il se servait de la raison , il verrait qu'une secte qui mène à des convulsions , est une secte de fous. Il est mauvais citoyen , parce qu'il trouble l'ordre de l'état. Il est rebelle , parce qu'il délobéit.

Les Molinistes sont des fous plus doux. Il ne faut être ni à Apollos , ni à Céphas , mais à Dieu & au roi. Il est certain que plus il y aura de philosophes , plus les fous seront à portée d'être guéris.

Le prince philosophe encouragera la religion, qui enseigné toujours une morale pure & très-utile aux hommes ; il empêchera qu'on ne dispute sur le dogme, parce que ces disputes n'ont jamais produit que du mal.

Il rendra autant qu'il le pourra, la justice distributive, plus uniforme & moins lente, & rougira pour nos ancêtres, que ce qui est vrai à Dreux, soit faux à Pontoise.

Le prince philosophe sera convaincu, que plus un peuple est laborieux, plus il est riche : il aura soin que ses villes soient embellies, parce qu'alors il y aura plus de travaux, & qu'il en résultera l'utile & l'agréable.

On composerait un gros livre de tout le bien qu'on peut faire ; mais un prince philosophe n'a pas besoin d'un gros livre.

D E F E N S E

DE MILORD BOLINGBROKE ;

*Par le docteur GOOD NATUR'D WELLWISHER,
chapelain du Comte de CHESTERFIELD.*

C'Est un devoir de défendre la mémoire des hommes illustres ; on prendra donc ici en main la cause de feu milord Bolingbroke ; insulté dans quelques journaux à l'occasion de ses excellentes lettres qu'on a publiées.

Il est dit dans ces journaux que son nom ne doit point avoir d'autorité en matière de religion & de morale. Quant à la morale, celui qui a fourni à l'admirable Pope tous les principes de son essai sur l'homme, est sans doute le plus grand maître de sagesse & de mœurs qui ait jamais été : quant à la religion, il n'en a parlé qu'en homme consommé dans l'histoire & dans la philosophie. Il a eu la modestie de se renfermer dans la partie historique, soumise à l'examen de tous les savans, & l'on doit croire que si ceux qui ont écrit contre lui, avec tant d'amertume, avaient bien examiné ce que l'illustre Anglais a dit, ce qu'il pouvait dire, & ce qu'il n'a point dit, ils auraient plus ménagé sa mémoire.

Milord Bolingbroke n'entrait point dans des discussions théologiques à l'égard de Moïse : nous suivrons son exemple ici en prenant sa défense.

Nous nous contenterons de remarquer, que la foi est le plus sûr apui des chrétiens, & que c'est par la foi seule que l'on doit croire les histoires rapportées dans le Pentateuque. S'il falait citer ces livres au tribunal seul de la raison, comment pourrait-on jamais terminer les disputes qu'ils ont excitées ? La raison n'est-elle pas impuissante à expliquer comment le serpent parlait autrefois, comment il séduisit la mère des hommes, comment l'âne de Balaam parlait à son maître, & tant d'autres choses sur lesquelles nos faibles connaissances n'ont aucune prise ? La foule prodigieuse de miracles qui se succèdent rapidement les uns aux autres n'épouvante-t-elle pas la raison humaine ? Pourra-t-elle comprendre, quand elle

fera abandonnée à ses propres lumières, que les prêtres des Dieux d'Égypte aient opéré les mêmes prodiges que Moïse envoyé du vrai Dieu, qu'ils aient, par exemple, changé toutes les eaux d'Égypte en sang, après que Moïse eut fait ce changement prodigieux? Et quelle physique, quelle philosophie suffirait à expliquer comment ces prêtres Egyptiens peuvent trouver encore des eaux à métamorphoser en sang, lorsque Moïse avait déjà fait cette métamorphose?

Certes, si nous n'avions pour guide que la lumière faible & tremblante de l'entendement humain, il y a peu de pages dans le Pentateuque que nous pussions admettre, suivant les règles établies par les hommes pour juger des choses humaines. D'ailleurs, tout le monde avoue qu'il est impossible de concilier la chronologie confuse qui règne dans ce livre; tout le monde avoue que la géographie n'y est pas exacte en beaucoup d'endroits; les noms des villes qu'on y trouve, lesquelles ne furent pourtant appellées de ces noms que longtems après, font encore beaucoup de peine, malgré la torture qu'on s'est donnée pour expliquer des passages si difficiles.

Quand milord Bolingbroke a appliqué les règles de sa critique au livre du Pentateuque, il n'a point prétendu ébranler les fondemens de la religion; & c'est dans cette vue qu'il a séparé le dogmatique d'avec l'historique, avec une circonspection qui devrait lui tenir lieu d'un très-grand mérite auprès de ceux qui l'ont voulu décrier. Ce puissant génie a prévenu ses adversaires en séparant la foi de la raison, ce qui est la seule manière de terminer

toutes ces disputes. Beaucoup de savans hommes avant lui, & sur-tout le P. Sirmond, ont été de son sentiment : ils ont dit qu'il importait peu que Moïse lui-même eût écrit la Genèse & l'Exode, ou que des prêtres eussent recueilli, dans des tems postérieurs, les traditions que Moïse avait laissées. Il suffit qu'on croye en ces livres avec une foi humble & soumise, sans qu'on sache précisément quel est l'auteur à qui Dieu seul les a visiblement inspirés pour confondre la raison.

Les adversaires du grand homme dont nous prenons ici la défense, disent qu'il est aussi-bien prouvé que Moïse est l'auteur du Pentateuque, qu'il l'est qu'Homère a fait l'Iliade. Ils permettront qu'on leur réponde que la comparaison n'est pas juste. Homère n'a cité, dans l'Iliade, aucun fait qui se soit passé longtems après lui. Homère ne donne point à des villes, à des provinces des noms qu'elles n'avaient pas de son tems. Il est donc clair que, si on ne s'attachait qu'aux règles de la critique profane, on ferait en droit de présumer qu'Homère est l'auteur de l'Iliade, & non pas que Moïse est l'auteur du Pentateuque. La soumission seule à la religion tranche toutes ces difficultés ; & je ne vois pas pourquoi milord Bolingbroke, soumis à cette religion comme un autre, a été si vivement attaqué.

On affecte de le plaindre de n'avoir point lû Abbadie. A qui fait-on ce reproche ? A un homme qui avait presque tout lû, à un homme qui le cite page 94 du premier tome de ses lettres, à Londres, chez Miller. Il méprisait beaucoup Abbadie, j'en conviens ; & j'avouerai qu'Abbadie n'é-

tait pas un génie à mettre en parallèle avec le vicomte de Bolingbroke. Il défend quelquefois la vérité avec les armes du mensonge. Il a eu des sentimens que nous avons jugés erronés sur la Trinité, & enfin il est mort en démence à Dublin.

On reproche au lord Bolingbroke de n'avoir point lu le livre de l'abbé Houteville, intitulé : *La religion prouvée par les faits*. Nous avons connu l'abbé Houteville. Il vécut longtems chez un fermier général qui avait un très-joli ferrail ; il fut ensuite secrétaire de ce fameux cardinal du Bois, qui ne voulut jamais recevoir les sacrements à la mort, & dont la vie a été publique. Il dédia son livre au cardinal d'Anvergne. On rit beaucoup à Paris, où j'étais alors, & du livre & de la dédicace ; & on fait que les objections qui sont dans ce livre, contre la religion chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Milord Bolingbroke avance que depuis longtems le christianisme tombe en décadence. Ses adversaires ne l'avouent-ils pas aussi ? Nous prendrons ici la liberté de leur dire, pour le bien de la cause commune & pour la leur propre, que ce ne sera jamais par des inventions, par des manières de parler méprisantes, jointes à de très-mauvaises raisons, qu'on ramènera l'esprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, & ne persuadent personne. On fait trop légèrement des reproches de débauche & de mauvaise conduite à

des philosophes qu'on devrait seulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adversaires de milord Bolingbroke le traitent de *débauché*, parce qu'il communique à milord Cornsburi ses pensées sur l'histoire.

On ne voit pas quel rapport cette accusation peut avoir avec son livre. Un homme qui du fond d'un ferrail écrirait en faveur du concubinage, un usurier qui ferait un livre en faveur de l'usure, un Apicius qui écrirait sur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui écrirait contre les loix; de pareils hommes mériteraient sans doute qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits. Mais un homme d'Etat tel que milord Bolingbroke, vivant dans une retraite philosophique, & faisant servir son immense littérature à cultiver l'esprit d'un seigneur digne d'être instruit par lui, ne méritait certainement pas que des hommes qui doivent se piquer de décence, imputassent à ses débauches passées des ouvrages qui n'étaient que le fruit d'une raison éclairée par des études profondes.

Dans quel cas est-il permis de reprocher à un homme les désordres de sa vie? c'est dans ce seul cas-ci peut-être; quand ses mœurs démentent ce qu'il enseigne. On aurait pû comparer les sermons d'un fameux prédicateur de notre tems avec les vols qu'il avait faits à milord Gallovaï, & avec ses intrigues galantes. On aurait pû comparer les sermons du célèbre curé des invalides, & de Fantin, curé de Versailles, avec les procès qu'on leur fit pour avoir séduit & volé leurs pénitentes. On

aurait pû comparer les mœurs de tant de papes & d'évêques avec la religion qu'ils soutenaient par le fer & par le feu. On aurait pû mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtards, leurs assassins; & de l'autre, leurs bulles & leurs mandemens. C'est dans de pareilles occasions qu'on est excusable de manquer à la charité, qui nous ordonne de cacher les défauts de nos frères. Mais qui a dit aux détracteurs de milord Bolingbroke qu'il aimait le vin & les filles? Et quand il les aurait aimés, quand il aurait eu autant de concubines que les souverains de l'Asie, en connaîtrait-on davantage le véritable auteur du Pentateuque?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de déistes. Nous gémissons de voir que l'Europe en est remplie. Ils sont dans la magistrature, dans les armées, dans l'église, auprès du trône, & sur le trône même. La littérature en est sur-tout inondée; les académies en sont pleines. Peut-on dire que ce soit l'esprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs passions qui les réunit? Oserons-nous parler d'eux avec un mépris affecté? Si on les méprisait tant, on écrirait contre eux avec moins de fiel; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui est trop réel, & ces airs de mépris qui sont si faux, ne fassent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux & charitable, soutenu d'une doctrine saine & d'une vraie philosophie, pourrait produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les déistes, qui ne sont pas idolâtres, que les papistes, à qui on a tant reproché l'idolâtrie? On sifflerait un docteur qui dirait aujourd'hui, que c'est le liber-

tinage qui fait des protestans. On rirait d'un protestant qui dirait que c'est la dépravation des mœurs qui fait aller à la messe. De quel droit pouvons-nous dire à des philosophes adoreurs d'un Dieu, qui ne vont ni à la messe ni au prêche, que ce sont des hommes perdus de vices ?

Il arrive quelquefois que l'on ose attaquer, avec des invectives indécentes, des personnes qui à la vérité sont assez malheureuses pour se tromper, mais dont la vie pourrait servir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vû des journalistes qui ont même porté l'imprudencce jusqu'à désigner injurieusement les personnes les plus respectables de l'Europe, & les plus puissantes. Il n'y a pas longtems que, dans un papier public, un homme emporté par un zèle indiscret, ou par quelque autre motif, fit une étrange sortie sur ceux qui pensent *que de sages loix, la discipline militaire, un gouvernement équitable, & des exemples vertueux, peuvent servir pour gouverner les hommes, en laissant à Dieu le soin de gouverner leurs consciences.*

Un très-grand homme était désigné dans cet écrit périodique en termes bien peu mesurés. Il pouvait se venger comme homme, il pouvait punir comme prince, il répondit en philosophe: *il faut que ces misérables soient bien persuadés de nos vertus, & sur-tout de notre indulgence, puisqu'ils nous outragent sans crainte avec tant de brutalité.*

Une telle réponse doit bien confondre l'auteur, quel qu'il soit, qui en combattant pour la cause du Christianisme, a employé des armes si odieuses. Nous conjurons nos frères de se faire aimer pour

faire aimer notre religion.

Que peuvent penser en effet un prince appliqué, un magistrat chargé d'années, un philosophe qui aura passé ses jours dans son cabinet ; en un mot, tous ceux qui auront eu le malheur d'embrasser le déisme par les illusions d'une sagesse trompeuse, quand ils voyent tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits maîtres, de gens à bons mots & à mauvaises mœurs ? Prenons garde que le mépris, & l'indignation que de pareils écrits leur inspirent, ne les affermissent dans leurs sentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces considérations ; c'est que cette foule de déistes qui couvre l'Europe est bien plus près de recevoir nos vérités, que d'adopter les dogmes de la communion Romaine. Ils avouent tous que notre religion est plus sensée que celle des papistes. Ne les éloignons donc pas, nous qui sommes les seuls capables de les ramener ; ils adorent un Dieu, & nous aussi ; ils enseignent la vertu, & nous aussi. Ils veulent qu'on soit soumis aux puissances, qu'on traite tous les hommes comme des frères ; nous pensons de même, nous partons des mêmes principes. Agissons donc avec eux comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, & qui les montrent à ceux, qui descendus de la même origine, savent seulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maison. Un déiste est un homme qui est de la religion d'Adam, de Sem, de Noé. Jusques-là il est d'accord avec nous. Disons-lui : Vous n'avez qu'un pas à faire de la Religion de Noé aux préceptes

donnés à Abraham. Après la religion d'Abraham, passez à celle de Moïse, enfin à celle du *Messie*; & quand vous aurez vu que la religion du *Messie* a été corrompue, vous choisirez entre Wiclef, Luther, Jean Hus, Calvin, Mélanchton, Écolampade, Zuingle, Storek, Parker, Servet, Socin, Fox & d'autres réformateurs: ainsi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la terre jusqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lu tous ces grands hommes, & qu'il aime mieux être de la religion de Socrate, de Platon, de Trajan, de Marc-Aurèle, de Cicéron, de Pline, &c. nous le plaindrons, nous prierons Dieu qu'il l'illumine, & nous ne lui dirons point d'injures. Nous n'en disons point aux Musulmans, aux disciples de Confucius. Nous n'en disons point aux Juifs mêmes malgré leur crime envers le *Messie*; au contraire nous commerçons avec eux, nous leur accordons les plus grands privilèges. Nous n'avons donc aucune raison pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un Dieu avec les Musulmans, les Chinois, les Juifs & nous, & qui ne reçoivent pas plus notre théologie que toutes les nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des cris terribles dans le tems que d'un côté on vendait les indulgences & les bénéfices, & que de l'autre on déposait des évêques, & qu'on forçait les portes des cloîtres. Le fiel coulait alors avec le sang. Il s'agissait de conserver ou de détruire des usurpations, mais nous ne voyons pas que ni milord Bolingbroke, ni milord Shaftsburi, ni l'il-

l'illustre Pope, qui a immortalisé les principes de l'un & de l'autre, ayent voulu toucher à la pension d'aucun ministre du saint évangile. Jurieu fit bien ôter une pension à Bayle, mais jamais l'illustre Bayle ne songea à faire diminuer les appointemens de Jurieu. Demeurons donc en repos. Prêchons une morale aussi pure que celle des philosophes, adorateurs d'un Dieu, qui d'accord avec nous dans ce grand principe, enseignent les mêmes vertus que nous, sur lesquelles personne ne dispute; mais qui n'enseignent pas les mêmes dogmes, sur lesquels on dispute depuis si long-tems, & sur lesquels on disputera bien long-tems encore.

REMERCIEMENT SINCERE

A UN HOMME CHARITABLE.

Vous avez rendu service au genre humain en vous déchainant sagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne cessez d'écrire contre *l'Esprit des loix*, & même il paraît à votre style que vous êtes l'ennemi de toutes sortes d'esprits. Vous avertissez que vous avez préservé le monde du venin répandu dans *l'Essai sur l'Homme*, de Pope; livre que je ne cesse de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raisons & de l'importance de vos services. Vous ne vous amusez pas, Monsieur, à examiner le fond de l'ouvrage sur les loix, à vérifier les citations, à discuter s'il y a de la justice, de la

profondeur, de la clarté, de la sagesse; si les chapitres naissent les uns des autres, s'ils forment un tout ensemble; si enfin ce livre, qui devrait être utile, ne ferait pas par malheur un livre agréable.

Vous allez d'abord au fait, & regardant M. de M***. comme le disciple de Pope, vous les regardez tous deux comme les disciples de Spinoza. Vous leur reprochez, avec un zèle merveilleux, d'être athées; parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur philosophie les principes de la religion naturelle. Rien n'est assurément, Monsieur, ni plus charitable, ni plus judicieux, que de conclure qu'un philosophe ne connaît point de Dieu, de cela même qu'il pose pour principe que Dieu parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme est le plus noble ouvrage de Dieu, dit le célèbre poète philosophe. Vous vous élevez au-dessus de l'honnête homme; vous confondez ces maximes funestes, que la Divinité est l'auteur & le lien de tous les êtres, que tous les hommes sont frères, que Dieu est leur père commun, qu'il faut ne rien innover dans la religion, ne point troubler la paix établie par un monarque sage, qu'on doit tolérer les sentimens des hommes, ainsi que leurs défauts. Continuez, Monsieur; écrasez cet affreux libertinage, qui est, au fond, la ruine de la société. C'est beaucoup que par vos G. E. vous ayez faiblement essayé de tourner en ridicule toutes les puissances; & quoique la grace d'être plaisant vous ait marqué, *volenti & conanti*, cependant vous avez le mé-

rite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les saints; mais vous avez souvent essayé d'armer chrétiennement les fidèles les uns contre les autres. Vous prêchez le schisme pour la plus grande gloire de Dieu. Tout cela est très-édifiant; mais ce n'est point encore assez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, si vous ne parvenez pas à faire brûler les livres de Pope, de Locke & de Bayle, *l'Esprit des loix*, dans un bucher, auquel on mettra le feu avec un paquet de nouvelles ecclésiastiques.

En effet, Monsieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répandus dans *l'Essai sur l'homme* de ce scélérat de Pope, cinq ou six articles du *Dictionnaire* de cet abominable Bayle, une ou deux pages de ce coquin de Locke, & d'autres incendiaires de cette espèce. Il est vrai que ces hommes ont mené une vie pure & innocente, que tous les honnêtes gens les chérissaient & les consultaient; mais c'est par là qu'ils sont dangereux. Vous voyez leurs sectateurs, les armes à la main, troubler les royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. Montagne, Charron, le président de Thou, Descartes, Gassendi, Rohault, le Vayer, ces hommes affreux, qui étaient dans les mêmes principes, bouleversèrent tout en France. C'est leur philosophie qui fit donner tant de batailles, & qui causa la saint Barthelemi. C'est leur esprit de tolérance qui est la ruine du monde; & c'est votre
faint

saint zèle qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous aprenez que tous les partisans de la religion naturelle font les ennemis de la religion chrétienne. Vraiment, monsieur, vous avez fait là une belle découverte ! Ainsi dès que je verrai un homme sage, qui dans sa philosophie reconnaîtra par-tout l'Être suprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment grand & l'infiniment petit, dans la production des mondes & dans celle des insectes, je conclurai de-là qu'il est impossible que cet homme soit chrétien. Vous nous avertissez qu'il faut penser ainsi aujourd'hui de tous les philosophes. On ne pouvait certainement rien dire de plus sensé & de plus utile au christianisme, que d'assurer que notre religion est bafouée dans toute l'Europe, par tous ceux dont la profession est de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conséquences seront bien avantageuses au public.

Que j'aime encore votre colère contre l'auteur de *l'Esprit des loix*, quand vous lui reprochez d'avoir loué les Solons, les Platons, les Socrates, les Aristides, les Cicérons, les Catons, les Epictètes, les Antonins & les Trajans ! On croirait à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont tous signé le formulaire. Quels monstres, monsieur, que tous ces grands hommes de l'antiquité ! Brûlons tout ce qui nous reste de leurs écrits, avec ceux de Pope, & de Locke, & de M. de M***. En effet, tous ces anciens sages sont vos ennemis ; ils ont tous été éclairés par la religion naturelle ; &

la vôtre , monsieur , je dis la vôtre en particulier , paraît si fort contre la nature , que je ne m'étonne pas que vous détestiez sincèrement tous ces illustres réprouvés , qui ont fait , je ne fais comment , tant de bien à la terre. Remerciez Dieu de n'avoir rien de commun , ni avec leur conduite , ni avec leurs écrits.

Vos saintes idées sur le gouvernement politique sont une suite de votre sagesse. On voit que vous connaissez les royaumes de la terre tout comme le royaume des ciens. Vous condamnez , de votre autorité privée , les gains que l'on fait dans les risques maritimes. Vous ne savez pas probablement ce que c'est que l'argent à la grosse ; mais vous appelez ce commerce *usure*.

C'est une nouvelle obligation que le roi vous aura d'empêcher ses sujets de commercer à Cadix. Il faut laisser cette œuvre de Satan aux Anglais & aux Hollandais , qui sont déjà damnés sans ressource. Je voudrais , monsieur , que vous nous disiez combien vous rapporte le commerce sacré des nouvelles ecclésiastiques. Je crois que la bénédiction répandue sur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cent pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais si bien rendu.

Le commerce maritime , que vous condamnez , pourrait être excusé peut-être en faveur de l'utilité publique , de la hardiesse d'envoyer son bien dans un autre hémisphère , & du risque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus sensible ; il demande plus de courage , & expose à de plus grands risques.

Quoi de plus utile , en effet , que d'instruire l'univers quatre fois par mois des aventures de quelques clercs tonsurés ? Quoi de plus courageux que d'outrager les papes & les évêques ? Et quel risque , monsieur , que ces petites humiliations que vous pourriez essuyer en place publique ! Mais je me trompe : il y a des charmes à souffrir pour la bonne cause ; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes , & vous me paraissez tout fait pour le martyre , que je vous souhaite cordialement , étant votre très-humble & très-obéissant serviteur , &c.

LE PRESERVATIF.

I.

IL est juste de détromper le public, quand il est à craindre qu'on ne l'abuse. On ne connaît que trop les guerres des auteurs. La plupart des journalistes qui s'érigent en arbitres, font souvent eux-mêmes les plus violens actes d'hostilité. Je puis dire par l'expérience que j'ai dans la littérature, qu'il se forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un livre, dont souvent personne ne se soucie, que pour obtenir un poste important.

On fait que le journal des savans de Paris, père de cette multitude de journaux, enfans très-souvent peu semblables à leur père, s'est assez préservé de la contagion des cabales.

Mais parmi les auteurs de ces petites gazettes volantes, qu'on débite tantôt sous le nom de *Nouvelles du Parnasse*, tantôt sous le nom d'*Observations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même science, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque service aux amateurs des lettres, en rassemblant des bêtes que j'ai trouvées dans plusieurs feuilles intitulées, *Observations*, que j'ai lûes par hazard.

Nombre 100. Le faiseur d'observations dit qu'un grand prince a condamné le genre comique larmoyant dans la pièce de *Don Sanche d'Arragon* de Pierre Corneille, & assure que ce goût ne doit

point subsister parmi nous, après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes : la première, que le goût d'un prince ne suffit pas pour régler celui du public ; la seconde, que le *Don Sanche d'Arragon* de Pierre Corneille, n'est point d'un genre comique attendrissant, & qui fasse verser des larmes, comme certaines scènes du bourreau de soi-même de Térence, la scène très-tendre entre une mère & une fille dans *Esope à la cour*, celles du *Préjugé à la mode*, de *l'Enfant prodigue* &c. *Don Sanche d'Arragon* est une comédie héroïque & non larmoyante, comme le dit l'*Observateur*. Ce fut la froideur, & non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une pièce intéressante ne tombe.

La troisième faute, & plus grande, est de s'ériger en juge d'un art qu'on ne connaît pas, & de dire avec hardiesse, que ce qui a plu dans Paris & dans l'ancienne Rome, n'a pas dû plaire. Des scènes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la comédie de tous les tems, parce que les actions des particuliers peuvent être touchantes aussi bien que ridicules ; & on peut leur appliquer ce que dit Horace :

Interdum vocem comadiaz tollit.

I I.

Dans la même feuille, l'auteur rapporte une longue critique sur un problème d'optique qu'il n'entend point ; on lui a fait accroire qu'il s'agissait dans ce problème de la trisection de l'angle, & il n'en est point du tout question. L'auteur que le critique reprend, sans le comprendre, est M. de

V***. J'ai lû soigneusement l'endroit en question dans la préface de l'édition de Londres des Elémens de Newton.

L'*Observateur* n'a point lû cet ouvrage qu'il ose critiquer; car il reproche à M. de V***, d'avoir donné des règles pour partager un angle en trois avec le compas, & c'est de quoi M. de V*** n'a pas dit un mot dans ses élémens. L'*Observateur* s'est fié en cela à un géomètre qui s'est moqué de lui; & comme il ne fait pas qu'on ne peut trouver la trisection de l'angle, que par les sections coniques & par l'algèbre, il a rapporté de bonne foi dans sa feuille, une critique qu'on lui a suggérée, pour le faire donner dans le panneau; c'est un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent.

I I I.

Je prends les feuilles de l'*Observateur* indifféremment, à mesure qu'on me les prête pour les lire: je trouve une étrange bévûe dans la lettre 27. *Brutus*, dit-il, *plus Quakre que Stoïcien, a des sentimens plus monstrueux qu'héroïques*. Ne dirait-on pas, à ces paroles, que les Quakres sont une secte d'hommes sanguinaires? Cependant tout le monde fait qu'une des premières loix des Quakres est de ne porter jamais d'armes offensives sous quelque prétexte que ce soit, & de ne jamais repousser une injure. La méprise est aussi grande que s'il avait dit: *Le cruel Brutus, plus capucin que Stoïcien*.

I V.

Nombre 199. En rendant compte d'une hypo-

thèse de M. l'abbé de Molières, il dit que ce physicien se conforme aux expériences de Newton; par exemple, que les corps parcourent, en tombant, 15 pieds dans la première seconde, & qu'à des distances différentes du centre de la terre, le même mobile n'aurait pas le même degré de vitesse accélératrice.

Il y a ici trois fautes. Newton n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de 15 pieds dans la première seconde: c'est Huyghens qui a déterminé cette chute dans ses beaux théorèmes de pendule.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considérables & inaccessibles aux hommes que cette différence serait sensible.

Troisièmement, cette différence de la force accélératrice à des distances différentes n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration géométrique. Voilà les bêtises où l'on s'expose, quand on veut juger de ce qui n'est pas à notre portée.

V.

Nombre 17. L'Observateur rapporte une ancienne dispute littéraire, entre monsieur Dacier & le marquis de Sévigné, au sujet de ce passage d'Horace,

Difficile est propriè communia dicere.

Il rapporte le factum ingénieux de M. de Sévigné; & pour M. Dacier, dit-il, il se défend en savant, & c'est tout dire: des expressions maussades & injurieuses font les ornemens de son érudition.

Il y a dans ce discours de l'Observateur trois fautes bien étranges.

Premièrement, il est faux que ce soit le caractère des favans du siècle de LOUIS XIV, d'employer des injures pour toutes raisons.

Secondement, il est très-faux que M. Dacier en ait usé ainsi avec le marquis de Sévigné : il le comble de louanges, & il conclut son mémoire par lui demander son amitié : apparemment que l'*Observateur* n'a pas lû cet écrit.

Troisièmement, il est indubitable que Dacier a raison pour le fond, & qu'il a très-bien traduit ce vers d'Horace :

Difficile est propriè communia dicere.

Il est très-difficile de bien traiter des sujets d'invention . . . Car si vous mettez sous les yeux du lecteur la phrase entière d'Horace, vous verrez que la fin explique le commencement.

Difficile est propriè communia dicere, tuque

Rectius Iliacum carmen deducis in actus,

Quàm si proferres ignota, indictaque primus.

Il est difficile de bien traiter un sujet d'invention, & vous composerez plus aisément une tragédie tirée de l'*Iliade*, que de votre propre tête.

Voilà qui fait un sens clair, & qui prouve que *commune* veut dire en cet endroit, *intactum*, un sujet neuf.

Ainsi l'abbé Desfontaines n'a pas entendu Horace, n'a pas lû l'écrit de M. Dacier qu'il critique, & a tort dans tous les points.

V I.

Nombre 201, &c. Il dit que Cicéron est moins ferré que Sénèque; & que Sénèque est plus ver-

beux. Peu importe, à la vérité, au public, qu'on ait tort ou raison sur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient seraient trompés, s'ils croyaient que Sénèque exprime sa pensée en plus de mots que Cicéron ; car c'est ce que signifie *verbeux* : il n'y a personne qui ne sache que le défaut de Sénèque est d'être, au contraire, trop précis dans ses expressions.

V I I.

Même nombre. *Si les Anglais, dit-il, continuent d'encenser encor leur vuide, & d'attribuer de merveilleuses propriétés au néant, &c.*

Qui a jamais dit que M. Newton ait encensé le vuide ? Cette expression est très-mauvaise en tout sens. Il est faux que M. Newton ait attribué de merveilleuses propriétés au vuide ; il a démontré que les corps, & non le vuide, agissent à des distances immenses les uns sur les autres, dans un milieu non résistant. Il faudrait au moins se faire informer de l'état de la question, avant que d'insulter de grands hommes, dont on n'a lu, ni pu lire les ouvrages.

V I I I.

Nombre 87. Il se fait écrire une lettre par un Anglais pour se louer lui-même, & il fait proposer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un libelle de sa façon, intitulé : *Dictionnaire Néologique* : ce libelle est l'ouvrage auquel il donne le plus d'éloges dans sa gazette littéraire : il est bon qu'on sache que ce dictionnaire néologique est une satire dans laquelle on prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout

le monde, & de critiquer de très-belles choses, à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un libelle où l'auteur veut faire passer sa fausse monnaie parmi la bonne, qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

Monsieur de Fontenelle, dans ses éloges des académiciens, livre plein d'esprit & de raison, & qui rend les sciences respectables, dit dans l'éloge de M. de Varignon: *Nos journées passaient comme des momens, grace à ces plaisirs qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'empire des lettres, & nous nous sommes dispersés de là dans toutes les académies.*

Ailleurs, il dit très-à-propos :

N'est-il pas juste en effet, que la science ait des ménagemens pour l'ignorance, qui est son aînée, & qu'elle trouve toujours en possession.



Mallebranche fait un partage si net entre la raison & la foi, assigne à chacune des objets si séparés, qu'elles ne peuvent plus avoir aucune occasion de se brouiller.



On ne ferait pas tout ce que l'on peut, sans l'espérance de faire plus qu'on ne pourra.



Il ne s'instruisait pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation; un peu de lecture jetait dans son esprit des germes de pensées que la méditation faisait ensuite éclore, & qui rapportaient

au centuple. Il devinait , quand il en avait besoin , ce qu'il eût trouvé dans les livres ; & pour s'épargner la peine de les lire , il se les faisait lire.



Il semblait ne plus voir par ses yeux , mais par sa raison seule. La persuasion artificielle de la philosophie , quoique formée par de longs circuits , égalait en lui la persuasion la plus naturelle , & causée par les impressions les plus promptes & les plus vives : les autres croient ce qu'ils voyent ; pour lui , ce qu'il croyait , il le voyait.



Monsieur de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ses papiers par son testament , j'en rendrai au public le meilleur compte qu'il me sera possible : du reste je promets de ne rien détourner à mon usage particulier des trésors que j'ai entre les mains , & je compte que j'en serai cru ; il faudrait un plus habile homme , pour faire sur ce sujet quelque mauvaise action avec quelque espérance de succès.



Ce font-là les morceaux qu'un écrivain tel que l'abbé Desfontaines ose essayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules est assurément d'en vouloir donner à ceux à qui on est si prodigieusement inférieur.

I X.

Dans ce même dictionnaire néologique il reprend *génie conséquent* , *esprit conséquent* : il ne fait pas que c'est une expression très-juste & très-utile.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de la Mothe, sous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'est pas féminin :

D'une estime contemporaine
 Mon cœur eût été plus jaloux ;
 Mais, hélas ! elle est aussi vaine
 Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinens ces deux vers très-sensés :

Et notre être même est un point
 Que nous sentons sans connaissance.

Il ridiculise encor cette belle expression de M. R*** le fils, dans une épître didactique :

Les signes du plaisir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que dans cette expression il y a à la fois de la vérité & de l'imagination, & que par conséquent elle est belle.

Il reprend le père Catrou, d'avoir dit que les pourceaux *paissent le gland*, & il ajoute, qu'ils paissent encore quelque chose qu'il ne faut pas dire. C'est ainsi qu'avec la plus basse des grossièretés, il reprend une expression noble ; mais revenons aux *Observations*.

X.

Nombre 167. En faisant l'extrait d'une certaine harangue latine de M. Turretin, *il se plaint de la disette des Mécénas*, & de la malheureuse situation des savans ; & il répète cette plainte dans tous ses livres.

Il devrait savoir que jamais les sciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au pôle

& à l'équateur, entrepris à de si grands frais, les pensions données à M. de Réaumur, à M. de V***, à nos meilleurs auteurs, & en dernier lieu à M. de Crébillon, en font une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la satire, est très-méprisé par nous, & est souvent puni, au lieu d'être récompensé; & cela est très-juste.

X I.

Nombre 185. Un homme de goût avait trouvé peu de justesse dans cette phrase de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par M. Bossuet: *L'Angleterre est plus agitée en sa terre & en ses ports mêmes, que l'Océan qui l'environne.* Il est clair qu'*agitée en sa terre* n'est pas une bonne expression; il est clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, & que cette phrase n'est pas digne de l'éloquent & admirable M. Bossuet.

L'*Observateur* se moque du goût de celui qui a repris avec raison cette phrase; ainsi l'*Observateur* se trompe, & quand il approuve, & quand il condamne.

X I I.

Nombre 202. En rendant compte du voyage de Messieurs les académiciens au cercle polaire: *Vénus, dit-il, a été observée au méridien au-dessous du pôle.* Il ignore qu'une planète n'est ni au-dessous du pôle, mais toujours dans le zodiaque, & tantôt septentrionale, tantôt méridionale. Il ne fallait pas changer les expressions de M. de Maupepertuis, pour lui faire dire une telle absurdité.

Quand on ignore les choses dont on parle, il faut copier mot à mot les gens du métier, ou se taire.

X I I I.

Nombre 38. Il fait l'éloge d'une ancienne gazette, intitulée, *Le Nouvelliste du Parnasse*; & il la compare modestement aux premiers journaux des favans, parce qu'elle est de lui; ce n'est pas la moins considérable de ses fautes.

X I V.

Nombre 200. Tome 14. Il proteste sur son honneur qu'il n'a point écrit contre les médecins de Paris; mais en 1736, il protesta sur son honneur à M. l'abbé d'Olivet dans une lettre lue publiquement à l'académie Française, qu'il n'avait point eu de part au libelle contre plusieurs membres de cette académie: cependant il fut convaincu à la chambre de l'arsenal, d'avoir vendu trois louis au libraire Ribou, ce libelle qu'il avait défavoué sur son honneur; il fut condamné, & n'obtint que très-difficilement sa grace.

X V.

Nombre 190. Il dit en parlant d'une épître sur l'égalité de conditions, qu'il y a des maux légers & des maux insupportables dans la vie: on le fait bien. Mais où est donc l'égalité des conditions? dit-il. Il n'a pas compris que les accidens de la vie ne sont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris & la haine du public, ne sont attachés à aucune condition, mais dans tous les états on peut être méchant, méprisé & misérable.

Il dit dans la même feuille qu'après la mort du maréchal d'Ancre, le peuple se repentit de sa barbarie, & lui rendit justice. C'est un fait absolument faux : le peuple ne donna aucun signe de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur est le port où tendent les humains,
 Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains ;
 Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
 Accorde à tout mortel une barque légère.

Si ce port du bonheur, dit-il, est une rive étrangère, le bonheur n'est donc plus dans moi. C'est raisonner très-mal ; car l'art du pilote est dans moi ; & l'on n'est heureux qu'autant que l'on conduit sagement sa barque ; un médifant, un ingrat, un calomniateur, un homme qui a des mœurs infâmes, conduit sa barque très-mal, & son malheur est dans lui.

X V I.

Nombre 166. Je prends toujours ces feuilles sans ordre, & la suite de *numero* est inutile, puisque cet ouvrage est sans aucune liaison : voici une preuve de son bon goût. *On m'a envoyé, dit-il, depuis peu une très-belle ode. On y fait ainsi parler les déistes :*

Ils ont dit : de mille chimères
 Une absurde combinaison,
 Un tissu de sombres mystères,
 Ne tient pas devant la raison.
 Tranquille au haut de l'empirée,
 Par cette interprète sacrée,

Dieu daigna se manifester.
 Loin de nous tout dogme apocriſe :
 La raifon, voilà le Pontife,
 L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode eft dans ce ſtyle, & c'eſt-là le ſtyle de l'*Obſervateur* dans un gros recueil de vers de fa façon qu'il a donné *incognito* au public ; mais il dit que c'eſt ainſi qu'il faut écrire.

X V I I.

Nombre 171. C'eſt avec le même goût qu'il donne les vers ſayans, pour une belle traduction de ce vers d'Horace :

Versus inope verum, nugæque canora.

Un emphatique & burleſque étalage
 D'un faux ſublime, enté ſur l'aſſemblage
 De ces grands mots, clinquant de l'oraifon ;
 Enflés de vent & vuides de raifon.

Nous n'avons guères de plus mauvais vers dans notre langue ; figurez-vous ce que c'eſt qu'un *clinquant enflé de vent, étalage burleſque enté ſur un aſſemblage* : nous dirons en paſſant que ce ſtyle Marotique, qui rasſemble les expreſſions de tous les genres, eſt monſtrueux, quand il s'agit de parler ſérieuſement.

Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable,
 Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable ;
 Le ſage Deſpréaux laiſſe aux eſprits malſaits
 L'art de moralifer du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis ſont un peu plus raï-
 ſon-

sonnables, & doivent servir à faire voir le misérable abus du stile Marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

Nombre 136. C'est avec le même goût, la même intelligence, qu'il blâme Horace d'une chose qu'Horace n'a jamais pensée.

Horace a eu tort, dit-il, de s'exprimer ainsi, en parlant du siècle d'Auguste.

*Venimus ad summum fortunæ, pingimus, atque
Psallimus, & lætamur, Achivis doctius unctis.*

Le sens de ces vers est : *Nous sommes donc à ce compte supérieurs en tout ; la peinture, la musique, la lutte, sont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs ? Qui osera le dire ?* Tous les bons traducteurs d'Horace ont rendu ainsi ces vers, & il est impossible qu'ils ayent un autre sens.

Horace n'a pas eu tort de dire, comme le prétend le sieur Desfontaines, que les Romains l'emportaient sur les Grecs ; car il dit expressément le contraire. Si quelqu'un, par exemple, disait : Ce mauvais critique est un Despréaux, un Pétau, un Varron, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement ?

XIX.

Dans le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les peintres n'étaient que barbouilleurs du tems d'Horace, & il le dit sans aucune preuve. Nous avons des statues de ce tems là faites par des Romains : leur beauté prouve que l'art du dessein était très-connu, & on fait que

La peinture est toujours en honneur, quand la sculpture est perfectionnée ; car ce sont deux branches de l'art du dessin.

XX.

C'est avec la même justesse d'esprit que louant, nombre 73, un satyrique de nos jours, il fait un long éloge de trois épîtres écrites dans un stile barbare, & pleines de choses communes, dites longuement.

Quel lecteur peut supporter, par exemple, que Rousseau traduise en onze vers, & quels vers ! cette seule ligne d'Horace ?

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Quel auteur donc peut fixer leurs génies ?

Celui-là seul qui formant le projet

De réunir & l'un & l'autre objet,

Sait rendre à tous l'utile délectable,

Et l'attrayant utile & profitable.

Voilà le centre & l'immuable point,

Où toute ligne aboutit & se joint.

Or ce grand but, ce point mathématique,

C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique ;

Tout, hors de lui, n'est que futilité,

Et tout en lui devient sublimité.

Despréaux a dit : *le vrai seul est aimable ;* qui peut souffrir qu'on allonge ainsi cette vieille pensée ?

Dans ton histoire est un sublime essai,

Où tout est beau, parce que tout est vrai,

Non d'un vrai sec & crûment historique. !

C'est insulter au public que d'oser prodiguer de
Pencens à de si mauvais vers.

XXI.

Je tombe dans le moment sur le nombre 139.
*L'idée de M. Mairan, dit-il, est imitée du système
de M. Newton sur la lumière.* Il faut lui apprendre
que jamais Newton n'a fait de système sur la lu-
mière. Il a donné un recueil d'expériences & de
démonstrations mathématiques, sans autre ordre
que celui dans lequel il a fait ses expériences : par-
ler de ces découvertes comme d'un système, c'est
comme si on disait, le système d'Euclide.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait si mal
le physicien avec Newton, il fait le musicien avec
Rameau, & il accuse son livre d'être inutile,
parce qu'il est vrai: il voudrait que M. Rameau eût
plus de goût, & il l'insinue souvent; il devait se
souvenir de la fable d'un certain animal pesant &
à longues oreilles, qui se plaignait du peu d'har-
monie du rossignol.

*Il s'est transporté, dit-il nombre 147, dans une
maison où il a vu agir une pompe qui élève cent
muids d'eau par jour à la hauteur de 130 pieds,
avec peu d'effort & de dépense.* Il est bon qu'il sa-
che que, quand on voit ainsi, on est très-peu pro-
pre à faire voir aux autres. S'il avait la moindre
connaissance des mécaniques, il aurait su que
le produit de la force par la vitesse ou par l'espace
parcouru, est toujours égal au produit de la ré-
sistance par la vitesse ou par l'espace parcouru;

que pour élever à 130 pieds cent mille muids d'eau par jour, il faudrait à chaque seconde élever le poids d'environ 148 livres; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'est estimée que 25 livres, & celle d'un cheval 175; que le chemin ou la vitesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux; qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encor très-peu de chose pour les frottements, il faudrait la valeur de la force de quinze cent hommes, ou de deux cent chevaux, par seconde, pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre service à l'état par des machines nouvelles; mais on ne peut que rire d'un journaliste qui fait le savant, & qui dit de telles sottises.

XXIII.

Au nombre 52, l'auteur des *Observations* s'avise de parler de guerre; il a l'insolence de dire que feu M. le maréchal de Tallard gagna la bataille de Spire contre toutes les règles, par une méprise & parce qu'il avait la vûe courte: *circonstance*, dit-il, *qu'il savoit depuis longtems*. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant jésuite & curé, ce que c'est que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit dans une de ses lettres un des meilleurs lieutenans-généraux qu'ait eu la France.

„ M. le maréchal de Tallard ayant assiégé Landau, M. le prince de Hesse & M. de Nassau-
 „ Nembourg, à la tête de l'armée des alliés, for-
 „ cèrent plusieurs marches pour secourir la ville;
 „ je marchais cependant pour joindre l'armée du

„ siége, & il était à craindre que les Alliés se por-
 „ tant entre M. de Tallard & moi, ne lui cou-
 „ passent les vivres. La situation était embarrassan-
 „ te, les ennemis n'avaient plus que deux marches
 „ à faire pour attaquer M. de Tallard; il prit
 „ sa résolution sur le champ: il m'envoie dire de
 „ marcher en toute diligence avec ma cavalerie,
 „ vers le Spireback que les ennemis passaient; &
 „ il fait lui-même deux marches forcées pour aller
 „ attaquer ceux qui comptaient le surprendre. Un
 „ espion, auquel il donna mille écus, l'instruisit
 „ de l'état de l'armée ennemie, je le joignis avec
 „ deux mille chevaux, mon infanterie suivait.
 „ Nous arrivâmes au Spireback dans le tems que
 „ les généraux alliés étaient à table. Leur armée
 „ se rangea en bataille avec beaucoup de confu-
 „ sion, & nous foudimes sur eux pendant qu'ils se
 „ formaient, quoique toutes nos troupes ne fus-
 „ sent pas arrivées. Je n'ai jamais vû tant de cé-
 „ lérité dans l'exécution: les ennemis firent un
 „ feu, & obligèrent même M. de Puignion de re-
 „ culer à leur droite; mais M. le maréchal fit char-
 „ ger la bayonnette au bout du fusil, méthode
 „ excellente & qui nous réussit presque toujours;
 „ alors les ennemis ne firent plus aucune rési-
 „ stance. “

Eh bien! M. le journaliste, est-ce là gagner
 une bataille par méprise? M. de Feuquières, en-
 nemi personnel de M. de Tallard, a pû le dire; il
 a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

XXIV.

L'Observateur, nombre 69, parle de vers comme

de guerre & de philosophie ; il critique ce vers de M. Greffet.

Au sein des mers , dans une île enchantée.

Le sein de la mer , dit-il , ne peut s'entendre de sa surface : il devrait au moins favoir qu'en poésie on dit : *Au sein des mers* , au lieu d'*au milieu des mers* ; au sein de la France , au lieu d'*au milieu de la France* ; au sein des beaux-arts dont on médit ; au sein de la bassesse , de l'envie , de l'ignorance , de l'avarice , &c.

XXV.

Nombre 8. On m'apporte dans le moment cette feuille : elle est curieuse , & mérite une attention singulière ; voici comme il parle d'un livre intitulé : *Le petit philosophe*.

J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un livre qui dégrade également l'esprit & la probité de l'auteur ; c'est un tissu de sophismes libertins , forgés à plaisir pour détruire les principes de la morale , de la politique & de la religion. Comment pourrait-on être séduit par un écrivain qui franchit toutes sortes de bornes , & qui avoue d'un air cavalier , qu'il n'a étudié que dans les caffés & dans les cabarets ?

Ne croirait-on pas , sur cet exposé , que cet ouvrage intitulé , *Le petit philosophe* , ou *Alciphron* , est le produit de quelque coquin enfermé dans un hôpital pour ses mauvaises mœurs ? On sera bien surpris , quand on saura que c'est un livre saint , rempli des plus forts argumens contre les libertins , composé par M. l'évêque de Cloyne , ci-devant missionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet infâme portrait de ce saint livre , fait bien voir par-

là qu'il n'a lû aucun des livres dont il a la hardiesse de parler.

XXVI.

Ayant lû dans ces *Observations* plusieurs traits contre M. de V***, & une lettre qu'il se vante que M. de V*** lui a écrite; j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de V*** sans le connaître; voici ce qu'il m'a répondu.

„ Je ne connais l'abbé G. Desf***, que parce
 „ que M. T*** l'amena chez moi en 1724,
 „ comme un homme qui avait été ci-devant jé-
 „ suite, & qui par conséquent était un homme
 „ d'étude; je le reçus avec amitié, comme je reçois
 „ tous ceux qui cultivent les lettres. Je fus étonné
 „ au bout de quinze jours de recevoir une lettre
 „ de lui, datée de Bifsêtre où il venait d'être ren-
 „ fermé. J'appris qu'il avait été mis trois mois au-
 „ paravant au châtelet pour le même crime dont
 „ il était accusé, & qu'on lui faisait son procès
 „ dans les formes. J'étais alors assez heureux pour
 „ avoir quelques amis très-puissans, que la mort
 „ m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau, tout
 „ malade que j'étais, me jeter à leurs pieds; je
 „ pressai, je sollicitai de toutes parts; enfin j'ob-
 „ tins son élargissement, & la discontinuation d'un
 „ procès où il s'agissait de la vie; je lui fis avoir la
 „ permission d'aller à la campagne chez M. le prési-
 „ dent B*** mon ami. Il y alla avec M. T***:
 „ Savez-vous ce qu'il y fit? Un libelle contre moi.
 „ Il le montra même à M. T***, qui l'obligea de
 „ le jeter dans le feu; il me demanda pardon, en
 „ me disant que le libelle était fait un peu avant
 „ la date de Bifsêtre; j'eus la faiblesse de lui par-

» donner, & cette faiblesse m'a valu en lui un en-
 » nemi mortel, qui m'a écrit des lettres anonymes,
 » & qui a envoyé vingt libelles en Hollande con-
 » tre moi. Voilà, monsieur, une partie des choses
 » que je puis vous dire sur son compte, &c.

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de commentaire, aussi je n'en ferai point.

XXVII.

On m'apporte le nombre 17. Le satyrique auteur essaye d'avilir la *Méropé* du marquis Mafféi. Cette tragédie a sans doute des défauts; mais ce n'est pas ceux que le satyrique lui reproche. Il traduit: *gentile aspetto*, aspect aimable, par *jolie figure*; *genitori innocenti*, les auteurs vertueux de mes jours; par mes *parens gens de bien*; *ben compleffo*, taille avantageuse, par *bonne complexion*. Ainsi, dans une traduction que ce critique fit en Français d'un ouvrage Anglais de M. de V***, il prit le mot *Kake*, qui signifie *gâteau*, pour le géant *Cacus*.... Il est plaisant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

XXVIII.

Voici les expressions qu'on m'a fait voir dans ses feuilles:

La fréquence fastidieuse d'un clinquant métaphysique.

Les rustiques Contempteurs qui méprisent les révolutions de Pologne, le second Gulliver, le nouvelliste du Parnasse, &c.

Un sage militaire enchanté d'un auteur connu par les admirables saillies d'une délicate inintelligibilité.

++++

Une hypocrisie corporifiée par la grace.

++++
La nouvelle faculté d'un esprit paradoxal, érigée dans le beau monde.

++++

Un Savoyard qui décrotte des lambeaux de métaphysique.

++++

La vérité habilement distillée par un avocat général, qui en tire l'essence du problématique judiciaire.

++++

Je n'en copierai pas davantage : je me contenterai de demander, s'il sied bien à l'auteur de ce *galimathias* plein de bassesse, d'insulter au stile de M. de Marivaux, & à tant d'autres ?

XXIX.

Je crains de fatiguer le public par les citations d'un ouvrage dont les feuilles sont oubliées à mesure qu'elles paraissent. Je crois que le peu que j'ai dit, servira de *Préservatif*. Je continuerai, si la chose est nécessaire : j'avertis, en attendant, que le même auteur donne sous main, depuis quelque tems, une autre brochure intitulée : *Réflexions sur les ouvrages de littérature*. On dit qu'il combat souvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Observations*. Cela fait souvenir de gens d'une profession à peu près semblable, qui font semblant de se battre pour amener les passans. N'est-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les lettres ?

DISCOURS
AUX
VELCHES.

Par Antoine Vadé, frère de Guillaume.

O Welches mes compatriotes ! si vous êtes supérieurs aux anciens Grecs & aux anciens Romains, ne mordez jamais le sein de vos nourrices ; n'insultez jamais à vos maîtres, soyez modestes dans vos triomphes ; voyez qui vous êtes & d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il est vrai, d'être subjugués par Jules-César, qui fit pendre tout votre parlement de Vannes, vendit le reste des habitants, fit couper les mains à ceux du Quercy, & vous gouverna ensuite fort doucement. Vous restâtes plus de cinq cent ans sous les loix de l'empire Romain ; vos druides qui vous traitaient en esclaves & en bêtes, qui vous brulaient pieusement dans des paniers d'ozier, n'eurent plus le même crédit, quand vous devintes province de l'empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquième siècle de votre ère vulgaire, des Vandales que vous avez appelés du nom sonore de Bourgonfions ou de Bourguignons,

gens d'esprit d'ailleurs , & fort propres , qui oignaient leurs cheveux avec du beurre fort , comme le dit Sidonius Apolinari , *infundens acido comam butiro* : ces gens-là , dis-je , vous firent esclaves , depuis le territoire de votre ville de Vienne , jusques aux sources de votre rivière de Seine ; & c'est un reste glorieux de ces tems illustres , que des moines & chanoines ayent encor des serfs dans ce pays. * Cette belle prérogative de l'espèce humaine subsiste parmi vous comme un témoignage de votre sagesse.

Une partie de vos autres provinces que vous appellâtes si longtems les provinces d'*Oc* , & que vous distinguâtes si noblement des provinces de *Oui* , furent envahies par les Visigoths : & quant à vos provinces de *Oui* , elles vous furent prises par un Sicambre nommé Hildovic , † dont les grands-pères avaient été condamnés aux bêtes à Trèves par l'empereur Constantin. Ce Sicambre honoré du titre de patrice Romain , vous réduisit en servitude avec une poignée de Francs , fortis des marais du Rhin , du Mein , & de la Meuse. Les belles expéditions de ce grand homme furent d'assassiner trois roitelets ses parents & ses amis , l'un vers le bourg de Boulogne sur mer , l'autre vers le village de Cambrai , & le troisième vers le village du Mans , que vos chroniques appellent villes ; ce fut alors que la contrée des Welches porta le nom mélodieux de

* A St. Claude , & dans d'autres seigneuries de moines , les citoyens sont encor gens de main-morte.

† Clovis.

Frankreich, ancien nom de la France, en commémoration de ses vainqueurs; & vous fûtes la première nation de l'univers, car vous aviez l'oriflamme à St. Denis.

Des pirates du Nord vinrent quelque tems après vous mettre à rançon, & vous prirent la province qu'on nomma depuis Normandie. Vous fûtes ensuite divisés en plusieurs petites nations sous différens maîtres, & chaque nation avait ses loix particulières comme son jargon.

La moitié de votre pays apartint bientôt aux peuples de l'isle appelée Britain ou England dans leur idiome, qui était alors aussi harmonieux que le vôtre. La Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gascogne, l'Angoumois, le Périgueux, le Rouergue, l'Auvergne, furent longtems entre les mains de cette nation des Angles, tandis que vous n'aviez ni Lyon, ni Marseille, ni le Dauphiné, ni la Provence, ni le Languedoc.

Malgré cet état misérable, vos compilateurs que vous prenez pour des historiens, vous appellent souvent le premier peuple de l'univers, & votre royaume le premier royaume. Cela n'est pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant & aimable; & si vous joignez la modestie à vos grâces, le reste de l'Europe sera fort content de vous.

Remerciez bien Dieu de ce que les divisions de la rose rouge & de la rose blanche vous délivrèrent des *Angles*, & remerciez surtout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêchèrent Charles-Quint d'engloutir votre pays, & d'en

faire une province de l'empire.

Vous avez eu un moment bien brillant sous Louis XIV ; mais n'allez pas pour cela vous croire supérieurs en tout aux anciens Romains & aux Grecs.

Songez que pendant six cent ans , presque personne parmi vous , hors quelques uns de vos nouveaux druides , ne sut ni lire , ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome & à ses confors , comme des enfans que des pédagogues gouvernent & corrigent à leur gré. Vos contrats de mariage , quand vous faisiez des contrats , ce qui était rare , étaient écrits en mauvais Latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez stipulé ; & quand vous aviez eu des enfans , il venait un tonsuré de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme , quelle était votre cousine au septième degré ; que votre mariage était un sacrilège , que vos enfans étaient bâtards , & que vous étiez damnés , si vous ne faisiez pas toucher à la chambre nommée apostolique , la moitié de votre bien sans délai ni remise.

Vos Baziloi n'étaient pas mieux traités que vous : vous en avez eu neuf d'excommuniés (si je ne me trompe) par le serviteur des serviteurs de Dieu sous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait nécessairement la confiscation de biens , de sorte que vos Baziloi perdaient de droit leur couronne , dont le pêcheur Romain faisait présent , selon son bon plaisir & son équité , au premier de ses amis.

Vous me direz , mes chers Welches , que les

peuples de l'isle Britain ou England , & même les empereurs Teutoniques , ont été encor plus maltraités que vous , & qu'ils étaient aussi ignorants ; cela est vrai ; mais cela ne vous justifie pas ; & si la nation Britannique a été assez abrutié pour être pendant quelque tems province feudataire d'un druide ultramontain , vous m'avouerez qu'elle s'en est bien vengée ; tâchez de l'imiter si vous pouvez.

Vous eutes autrefois un roi , qui , quoique malheureux dans tous ses desseins & dans toutes ses expéditions , est pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire & à écrire ; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enseignèrent le Grec , & d'autres qui vous apprirent à dessiner , & à tailler une figure en pierre. Mais il se passa plus de cent années avant que vous eussiez un bon peintre & un bon sculpteur ; & pour ceux qui apprirent le Grec , & même l'Hébreu , on les brula presque tous parce qu'ils étaient soupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques , ce qui est bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous , mes chers Welches , que votre pays est la première contrée de l'univers ; cependant vous ne possédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Considérez que l'Espagne est un peu plus étendue , que l'Allemagne l'est bien davantage , que la Pologne & la Suède sont plus grandes , & qu'il y a des provinces en Russie , dont le pays des Welches ne ferait pas la quatrième partie.

Je souhaite que vous soyez le premier royau-

nie de l'univers par la fertilité de votre terrain : mais de grace , songez à vos quarante lieues de landes vers Bordeaux , à cette partie de votre Champagne que vous avez nommé si noblement *pouilleuse* , à des provinces entières où le peuple ne se nourrit que de châtaignes , à d'autres où il n'a guères que du pain d'avoine. Remarquez bien la défense qui vous est faite de sortir les bleds de votre pays , défense fondée nécessairement sur votre disette , & peut-être encor sur votre caractère , qui vous porterait à vendre au plus vite tout ce que vous avez , pour le racheter fort cher trois mois après ; semblables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin , oubliant qu'ils voudront se coucher le soir.

D'ailleurs la dépense que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ses têtes , soit que vous foyez coëffé à l'oiseau royal , soit que vous portiez vos cheveux étalés comme Clodion & les conseillers de la cour ; cette dépense est si universelle , qu'on fait très bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un si bel usage.

Premier peuple de l'univers , songez que vous avez dans votre royaume de Frankreich , environ deux millions de personnes qui marchent en sabots six mois de l'année , & qui sont nuds pieds les autres six mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers , pour le commerce & pour la marine ? ... hélas !

J'entends dire , (mais je ne puis le croire) que vous êtes la seule nation du monde chez

qui on achète le droit de juger les hommes, & même de les mener tuer à la guerre. On n'assure que vous faites passer par cinquante mains l'argent du trésor public ; & quand il est arrivé à travers toutes ses filières, il se trouve réduit tout au plus au cinquième.

Vous me répondez que vous réussissez beaucoup à l'opéra comique ; j'en conviens ; mais de bonne foi, votre opéra comique, ainsi que votre opéra sérieux, ne vous vient-il pas d'Italie ?

Vous avez inventé quelques modes, je l'avouë, quoique vous preniez aujourd'hui presque toutes celles des peuples de Britain : mais n'est-ce pas un Génois qui a découvert la quatrième partie du monde où vous possédez enfin deux ou trois petites isles ? n'est-ce pas un Portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales, où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs ?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts ? cependant, n'est-ce pas Jean Goya de Melphi à qui l'on doit la boussole ? n'est-ce pas l'Allemand Schwartz qui donna le secret de la poudre inflammable ? l'imprimerie dont vous faites tant d'usage, n'est-elle pas encor le fruit du travail ingénieux d'un Allemand ?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles, qui font de vous un peuple si savant, vous vous servez quelquefois de lunettes ; remerciez-en François Spina, sans lequel vous n'auriez jamais pu lire les petits caractères. Vous avez des télescopes, remerciez-en Jaques Metius le Hollandais, & Galilei Galileo le Florentin.

Si

Si vous vous divertissez quelquefois avec des baromètres & des thermomètres, à qui en avez-vous l'obligation ? A Torricelli qui inventa les premiers, à Drebellius qui inventa les seconds.

Plusieurs d'entre vous étudient le vrai système du monde planétaire ; c'est un homme de la Prusse Polonoise qui devina ce secret du créateur. On vous aide dans vos calculs avec des logarithmes ; c'est au prodigieux travail de Mylord Neper & de ses associés que vous en avez l'obligation ; c'est Gueric de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'est ce même Galilée dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les satellites de Jupiter, les taches du soleil, & sa rotation sur son axe. Le Hollandais Huyghens vit l'anneau de Saturne, un Italien vit ses satellites, lorsque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin, c'est le grand Newton qui vous a montré ce que c'est que la lumière, & qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir les astres, & qui dirige les corps pesants vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez de jolies estampes ; mais songez que le Florentin Finiguerra est le père de cet art, qui éternise ce que le pinceau ne peut conserver. Vous avez de belles pendules, c'est encor une invention du Hollandais Huyghens.

Vous portez quelques brillants au doigt ; songez que c'est à Venise que l'on commença à les tailler, ainsi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir , c'est encor à Venise que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignassiez quelquefois un peu de reconnaissance pour vos voisins. Vous n'en usez pas à la vérité comme Rome , qui met à l'inquisition tous ceux qui lui apportent une vérité , de quelque genre que ce puisse être , & qui fait jeûner Galilée au pain & à l'eau , pour lui avoir appris que les planètes tournent autour du soleil. Mais que faites-vous ? Dès qu'une découverte utile , illustre une autre nation , vous la combattez , & même très longtems. Newton fait voir aux hommes étonnés les sept rayons primitifs & inaltérables de la lumière ; vous niez l'expérience pendant vingt années , au lieu de la faire. Il vous démontre la gravitation , & vous lui opposez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de Descartes. Vous ne vous rendez enfin , que quand l'Europe entière rit de votre obstination.

La méthode de l'inoculation sauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes ; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet usage salutaire. Si quelquefois en portant au tombeau vos femmes , vos enfans morts de la petite vérole naturelle , vous sentez un moment de remords , (comme vous avez un moment de douleur & de regrets) si vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus sages que vous & plus hardies , si vous vous promettez d'oser faire ce qui est si simple chez elles , ce mouvement passé bien vite , le

préjugé & la légèreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez ; ou vous feignez d'ignorer , que dans le relevé des hôpitaux de Londres , destinés à la petite vérole naturelle & artificielle , la quatrième partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire , & qu'à peine meurt-il une personne sur quatre cent qui ont été inoculées.

Vous laissez donc périr la quatrième partie de vos concitoyens ; & quand vous êtes effrayés de ce calcul qui vous déclare si imprudents & si coupables , que faites-vous ? Vous consultez des licenciés fondés ou non fondés par Robert Sorbon. Vous présentez des requisitoires ! C'est ainsi que vous soutintes des thèses contre Harvey quand il eut découvert la circulation du sang. C'est ainsi qu'on a rendu des arrêts par lesquels on condamnait aux galères ceux qui disputaient contre les cathégories d'Aristote.

O premier peuple du monde , quand serez-vous raisonnable ? Vous êtes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos sottises n'empêchent pas que mademoiselle Duchap ne vende ses ajustements de femmes dans tout le Nord , & qu'on ne parle votre langue à Copenhague , à Stockholm & à Moscou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages ; le second seul est le sujet de mon discours.

Vous vous applaudissez de voir votre langue presque aussi universelle que le furent autrefois le Grec & le Latin. A qui en êtes-vous rede-

vables, je vous prie? A une vingtaine de bons écrivains que vous avez presque tous ou négligés, ou persécutés, ou harcelés pendant leur vie. Vous devez surtout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie vers l'an 1685. Les Bayle, les Le Clerc, les Basnage, les Bernard, les Rapin - Toiras, les Beaufovre, les Lenfant, & tant d'autres, allèrent illustrer la Hollande, & l'Allemagne; le commerce des livres fut alors un des plus grands avantages des Provinces-unies, & une perte pour vous. Ce sont les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations; les Racine, les Corneille, les Molière, les Boileau, les Quinault, les La Fontaine, & vos bons écrivains en prose ont sans doute beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue & votre gloire; c'est un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout sur les Grecs & sur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de considérer que vous n'avez aucun art, aucune science dont vous ne deviez la connaissance aux Grecs. Les noms mêmes de ces sciences & de ces arts l'attestent assez: la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphysique, la poésie, la géographie, la théologie même, si c'est une science, tout vous annonce la source où vous avez puisé.

Il n'y a point de femme qui ne parle Grec sans s'en douter; car si elle dit, qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une

ode ; qu'un de ses parens est tombé en apoplexie , ou en paralysie ; qu'il a une esquinancie , un antrax ; qu'un chirurgien l'a saignée à la veine céphalique ; qu'elle a été à l'église , qu'un diacre a chanté les litanies ; si elle parle d'évêques , de prêtres , d'archidiacre , de pape , de liturgie , d'antienne , d'eucharistie , de batême , de mystères , de décalogue , d'évangile , d'hierarchie &c. il est bien certain qu'elle n'a pas prononcé un seul mot qui ne soit Grec.

Il est vrai qu'on peut tirer presque toutes ces expressions d'une langue étrangère , & en faire un si heureux usage , que les disciples surpassent enfin les maîtres. Mais lorsqu'avec le tems vous avez composé votre langue des débris du Grec & du Latin , mêlés avec vos anciens mots Welches & Tudesques , parvintes-vous alors à faire un langage assez abondant , assez expressif , assez harmonieux ? Votre stérilité n'est-elle pas attestée par ces mots secs & barbares , que vous employez à tout ? *Bout du pied , bout du doigt , bout d'oreille , bout du nez , bout de fil , bout du pont &c.* tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes choses par des termes énergiques & pleins d'harmonie. On vous a déjà reproché de dire *un bras de rivière , un bras de mer , un cu d'artichaud , un cu de lampe , un cu de sac.* A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones respectables ; & cependant vous n'employez point d'autre expression pour signifier des choses auxquelles un cu n'a nul rapport. Jérôme Carré vous a proposé le mot d'*impasse* pour vos rues sans issue , ce mot est noble

& significatif ; cependant , à votre honte , votre almanac royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de sac de Menard , & l'autre dans le cu des blancs manteaux. Fi ! n'avez - vous pas de honte ? Les Romains appellaient ces chemins sans issue *Angiportus* ; ils n'imaginaient point qu'un cu pût ressembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou* , que vous appliquez encor à tant & de si nobles usages ?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes , de vos rues , de vos temples feraient un bel effet dans un poëme épique ? on aime à voir Hector courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille est aussi flattée que l'imagination amusée , quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye sur les rives du Simois & du Scamandre ; mais en vérité , pourrait-on peindre vos héros partans de l'église de St. Pierre aux bœufs , ou de St. Jaques du haut pas , avançans fièrement par la rue du pet au diable , & par la rue trouffevache , s'embarquans sur la galiote de St. Cloud , & allans combattre dans la place de long-jumeau ?

Vos curieux conservent des mémoires innombrables depuis la mort de *Henri II.* jusqu'à celle de *Henri IV.* Ce sont des monumens de grossièreté enfantés par la rage d'écrire ; c'est un amas de fatires sur des événemens affreux transmis à la postérité dans le langage des halles : vous n'eutes alors qu'un bon historien , & il fut obligé d'écrire en Latin.

Enfin , vous avez netoyé votre langue de cette rouille barbare , & de cette crasse bourgeoise ; vous avez fait quelques bons livres ; mais avez-

vous alors surpassé Cicéron & Démofthène ? Avez-vous mieux écrit que Tite-Live , Tacite , Thucydide & Xénophon ? quel auteur au - dessus du médiocre a écrit jusqu'ici vos annales ?

Sied-il bien à Daniel de dire dès la première page de son histoire , » Ce ne fut que sous le » grand Clovis , que les Français se rendirent » maîtres pour toujours de ces grandes provin- » ces ? « Certainement le grand Clovis ne s'en rendit pas maître *pour toujours* , puisque ses successeurs perdirent tout le pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce Daniel vous dit d'après le romancier Grégoire de Tours , que les soldats de Clovis après la bataille de Tolbiac , *s'écrièrent comme de concert* : » Nous renonçons » aux dieux mortels ; nous ne voulons plus adorer que l'immortel ; nous ne reconnaissons plus » d'autre Dieu que celui que le saint évêque Rémi » nous prêche.

En vérité il n'est pas possible que toute une armée de Francs ait prononcé *de concert* cette phrase , & ces antithèses de mortel & d'immortel. Votre Daniel ressemble à votre la Motte , qui dans une abréviation d'Homère fait dire une pointe à toute l'armée Grecque , & lui fait prononcer ce vers , quand Achille se réconcilie avec Agamemnon , *Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.*

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortels ? adorait-elle des hommes ? le Theut, l'Irminful , l'Odin , la Fridda , que ces barbares révéraient , n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux ? Daniel ne devait pas

ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un Dieu suprême qui présidait à toutes ces divinités secondaires ; il n'avait qu'à consulter l'ancien livre de l'Edda cité par le savant Huet évêque d'Avranche ; il n'avait qu'à lire ce que Huet dit expressément dans son traité des mœurs des Germains : *Regnator omnium Deus* : ce Dieu s'appellait *God* ou *Goth* , *Goth le bon* , & on ne peut assez admirer que des barbares eussent donné à la Divinité un titre si digne d'elle. Daniel ne devait donc pas mettre une pareille sottise dans la bouche de toute une armée , sottise convenable tout au plus au pédagogue chrétien. Mais en quelle langue , s'il vous plaît , prêchait Rémi à ces Bructères & à ces Sicambres ? il parlait ou Latin ou Welche ; & les Sicambres parlaient l'ancien Tudesque. Rémi apparemment renouvela le miracle de la Pentecôte : *Et unusquisque intendebat linguam suam*. Si vous examinez de près Mezerai , que de fables , que de confusion , & quel stile ! Méritez des Tite-Lives & vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau & de la chaire a été portée aussi loin qu'elle peut l'être. Les divisions de vos sermons en trois points , quand il n'y a rien à diviser , un *Ave* à la Vierge Marie qui précède ces divisions , un long discours Welche sur un texte Latin qu'on accommode comme on peut à ce discours , & enfin des lieux communs mille fois répétés , sont des chefs-d'œuvre sans doute ; les plaideyers de vos avocats sur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois passeront à la dernière

re postérité ; mais je doute qu'ils fassent oublier l'éloquence Grecque & Romaine.

Je suis bien loin de nier que Pascal, Bossuet, Fénelon ayent été très éloquens. C'est lorsque ces génies parurent que vous cessâtes d'être Welches, & que vous fûtes Français. Mais ne comparez pas les lettres provinciales aux philippiques. Considérez d'abord que l'importance du sujet est quelque chose. Les noms de Philippe & de Marc - Antoine font un peu au dessus des noms du père Annat, d'Escobar & de Tambourini. Les intérêts de la Grèce & les guerres civiles de Rome font des objets plus considérables que la grâce suffisante qui ne suffit pas, la grâce coopérante qui n'opère point, & la grâce efficace qui est sans efficacité.

Le grand attrait des lettres provinciales périt avec les jésuites ; mais les oraisons de Démosthène & de Cicéron instruisent encor l'Europe, quand les objets de ces harangues ne subsistent plus, quand les Grecs ne sont que des esclaves, & que les Romains ne sont plus que tonsurés.

Je fais encor une fois que les oraisons funèbres de Bossuet sont belles, qu'il y a même du sublime. Mais entre nous qu'est-ce qu'une oraison funèbre ? un discours d'appareil, une déclamation, un lieu commun, & souvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poétiques à côté des discours solides de Cicéron & de Démosthène ?

Votre Fénelon, admirateur des anciens & nourri de leurs ouvrages, alluma sa bougie à leurs

flammes immortelles : vous n'oserez pas prétendre que la Calipso abandonnée par Télémaque, approche de la Didon de Virgile : la froide & inutile passion de ce Télémaque que Mentor jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de son amour, ne semble pas une invention des plus sublimes. Et oserez-vous dire que la prose de cet ouvrage soit comparable à la poésie d'Homère & de Virgile ? O mes Welches ! qu'est-ce qu'un poëme en prose, sinon un aveu de son impuissance ? Ignorez-vous qu'il est plus aisé de faire dix tomes de prose passable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarrassée d'articles, dépourvuë d'inversions, pauvre en termes poëtiques, stérile en tours hardis, asservie à l'éternelle monotonie de la rime, & manquant pourtant de rimes dans les sujets nobles ?

Souvenez-vous enfin que lorsque *Louis XIV.* qu'on s'obstinait à reconnaître dans Idomenée, ne fut plus au monde, quand on eut oublié Louvois dont on reconnaissait le caractère dans celui de Protésilas, lors qu'on n'envia plus la marquise Scaron de Maintenon qu'on avait comparée à la vieille Astarbé, alors le Télémaque perdit beaucoup de son prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'Enéïde fera toujours dans la mémoire des hommes ; on citera toujours avec attendrissement ces vers & tous ceux qui les précèdent :

Ter sese attollens cubinoque immixa levavit,
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus alro

Quæsvit cœlo lucern , ingemuitque reperta.

On a cité dans une tradition en prose de Virgile , (car il vous est impossible de le traduire en vers , & vous n'avez pas même encor réuffi à rendre en prose le sens de l'auteur Latin) on a cité , dis-je , une imitation de cet admirable discours de Didon.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor

Qui face Dardaniis ferroque sequare colonos...

Littora littoribus contraria , fluctibus undas

Imprecor arma armis quæ pugnent ipsi nepotes.]

Voici la prétenduë imitation de Virgile , qu'on donne pour une copie fidèle de ce grand tableau.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
 Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre!
 Excités par mes vœux puissent mes successeurs
 Jurer dès le berceau qu'ils seroient mes vengeurs ,
 Et du nom des Troyens ennemis implacables
 Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables.
 Que l'univers en proie à ces deux nations
 Soit le théâtre affreux de leurs dissensions ;
 Que tout serve à nourrir cette haine invincible ;
 Qu'elle croisse toujours jusqu'au moment terrible
 Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur ;
 Que ses derniers efforts signalent sa fureur !

Voyez , je vous prie , combien cette copie prétenduë est faible , vicieuse , forcée , languissante.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre

Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre !

Que veut dire ce feu qui ira se répandre au loin sur la terre ? Retrouve-t-on dans ces vers hériés de chevilles, le moindre mot qui rappelle les idées de douleur, de terreur, de vengeance qui respirent dans ce vers frappant :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Il s'agit d'un vengeur ; & le plat imitateur nous parle d'un feu qui ira au loin s'épandre. Que ces rimes en épitètes, *implacables, redoutables, invincibles, terribles* énervent la peinture de Virgile ! Que toute épitète qui n'ajoute rien au sens est puérite !

Je ne fais pas de qui font ces vers ; mais je fais que quand on oppose ainsi les rimailles d'un poète Welche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office.

O Français ! je me fais un plaisir d'admirer avec vous vos grands poètes ; ce sont eux principalement qui ont porté votre langue jusques sous le cercle polaire, & qui ont forcé des Italiens & des Espagnols même à l'apprendre. Je commence par votre naïf & aimable La Fontaine : la plupart de ses fables sont prises chez Esope le Phrigien, & chez Phèdre le Romain. Il y en a environ cinquante qui sont des chefs-d'œuvre pour le naturel, pour les graces & pour la diction. Ce genre même est inconnu aux autres nations modernes. J'aurais souhaité, je l'avoue, que dans le reste de ses fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus

purement cette langue qu'il a renduë si familière aux peuples voisins , que son stile eût été plus châtié , plus précis ; qu'en surpassant de bien loin Phèdre en délicatesse , il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je suis fâché de le voir débiter par une petite dédicace à un prince , dans laquelle il lui dit :

Et si de l'agrèer je n'emporte le prix ;

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris :

Voilà un plaisant honneur , d'*entreprendre d'agrèer* ; & qu'est-ce que le *prix d'agrèer* ? Phèdre ne parle point ainsi. Phèdre ne fait point dire à la fourmi ,

Ni mon grenier , ni mon armoire ,

Ne se remplit à babiller.

Le renard chez Phèdre dit ,

Ils sont trop verds ;

Et il n'ajoute point ,

Ils sont bons pour des gougeats :

Je suis affligé quand je vois ,

La cigale ayant chanté ,

Tout l'été ,

à qui la fourmi dit ,

Vous chantiez ! j'en suis bien aise ,

Hé bien dansez maintenant.

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait pas de ses bons repas au prix de sa liberté ; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute ;

Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor,
Cela dit, maître loup s'enfuit & court encor.

Un loup n'a jamais désiré l'or & l'argent.

L'homme qui souffle dans ses doigts parce qu'il
a froid, & sur sa soupe parce qu'elle est trop
chaude, a très grande raison : il ne mérite point
du tout qu'on dise de lui :

Arrière ceux dont la bouche
Soufle le chaud & le froid.

C'est abuser d'un proverbe trivial qui n'est pas
ici appliqué avec justesse ; mais ces petites taches
n'empêcheront pas que les fables de La Fontaine
ne soient un ouvrage immortel.

Ses contes sont sans doute les meilleurs que
nous ayons ; ce mérite, si c'en est un, est incon-
nu à l'antiquité Grecque & Romaine. La Fon-
taine en ce genre a surpassé Rabelais, & souvent
égalé la naïveté & la précision qui se rencon-
trent dans trois ou quatre ouvrages de Marot ;
vous trouvez dans ses meilleurs contes cette
aménité, ce naturel de Passerat, qui vivait sous
Henri III. & qui nous a laissé la métamorphose
du coucou, ouvrage trop peu connu qui ne sent
en rien la grossièreté du tems, & qu'on croirait
fait par La Fontaine même. Voici comme Passé-
rat finit le conte de ce malheureux jaloux, qui
étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'avoir sa femme tant cherché ;
Et néanmoins quand le printemps renflamme

Nos cœurs d'amour , il cherche encor sa femme ;
 Parle aux passants , & ne peut dire qu'*ou* ;
 Rien que ce mot ne retint le coucou
 D'humain parler : mais par œuvres il montre
 Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre ,
 Se souvenant qu'on vint pondre chez lui ,
 Venge ce tort , & pond au nid d'autrui.
 Voilà comment sa douleur il allége.
 Heureux ceux-là qui ont ce privilège.

Voilà le stile sur lequel La Fontaine se forma ; car tous vos poètes du siècle de Louis XIV ont commencé par imiter leurs prédécesseurs. Corneille imita d'abord le stile de Mairet & de Rotrou ; Boileau celui de Reignier.

Le grand défaut peut-être des contes de La Fontaine est qu'ils roulent presque tous sur le même sujet. C'est toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le stile n'en est pas toujours correct & élégant. Les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales & communes le défigurent. Il paraît au dessous de l'Arioste dans les contes qu'il a empruntés de lui. Non-seulement l'Arioste a le mérite de l'invention ; mais il a jetté ces petites aventures dans un long poëme , où elles sont racontées à propos. Le stile en est toujours pur ; aucune longueur , aucune faute contre la langue , point d'ornemens étrangers. Enfin il est peintre , & très grand peintre ; c'est là le premier mérite de la poésie , & c'est ce que La Fontaine a négligé. Voyez dans le *Joconde* de l'Arioste ce jeune Grec qui vient trouver la Fia-

metta dans son lit , tandis qu'elle est couchée entre le roi Astolphe & Joconde.

*Viene all'uscio , e lo spinge , e quel li cede ;
 Entra pian piano , v`a a tenton col piede.
 Fa lunghi i passi , e sempre in quel di dietro
 Tutto si ferma , e l'altro par che mova ,
 A guisa , che di dar tema nel vetro ;
 Non ch'el terreno abbia a calcar , ma l'uova ;
 E tien la mano innanzi simil metro ,
 Va brancolando in fin ch'el letto trova ;
 Et di la dove gli altri avean le piante ,
 Tacito si caccia col capo inante.*

Il est étrange que votre Boileau dans son jugement sur le *Joconde* de l'Arioste & sur celui de La Fontaine , reproche à l'auteur Italien certaines familiarités ; il ne songe pas que c'est un hôtelier qui parle ; chacun doit garder son caractère. L'Arioste en observant ce costume , ne laisse échapper aucun mot qui ne soit du Toscan le plus pur ; mérite prodigieux dans un ouvrage de si longue haleine , écrit tout entier en stances dont les rimes sont redoublées.

C'est trop vous parler peut-être de ce petit genre , qui , tout petit qu'il est , contribue pourtant à la gloire des lettres ; *in tenui labor at tenuis non gloria.*

Je m'étendrais sur le mérite supérieur de votre théâtre , auquel il ne manque que d'être assez tragique , si ce sujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'ima-

J'imagine qu'Euripide serait honteux de sa gloire qu'il irait se cacher s'il voyait la Phedre & l'Iphigénie de Racine. Les tragédies de Racine, & plusieurs scènes de Corneille, sont ce que vous avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une scène de Quinault est admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de La Fontaine. Votre Molière l'emporte sur Térence & sur Plaute. Je vous accorderai encor que l'art poétique de Boileau est plus poétique que celui d'Horace; qu'il donna l'exemple avec le précepte, & que c'est une copie supérieure à son original. Voilà votre gloire, ne la perdez pas.

C'est dans ces seuls genres que vous êtes supérieurs. Vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été si pénétrés du charme des vers, qu'aujourd'hui vos écrits sur la physique & sur la métaphysique respirent malheureusement la poésie, & que ne pouvant plus faire de vers comme on en faisait dans le siècle de Louis XIV, vous avez trouvé seulement le secret de gâter la prose.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'élève parmi vous une secte de gens durs, qui se disent solides, d'esprits sombres qui prétendent au jugement parce qu'ils sont dépourvus d'imagination, d'hommes lettrés ennemis des lettres, qui veulent proscrire la belle antiquité & la fable. Gardez-vous bien de les croire, ô Français! Vous redeviendriez Welches.

L'imagination fille du ciel bâtit autrefois en Grèce un temple de marbre transparent; elle pei-

gnit de sa main sur les murs du temple, la nature entière en tableaux allégoriques. On y vit Jupiter, le maître des dieux & des hommes, faire éclore de son cerveau la déesse de la sagesse. Celle de la beauté est aussi sa fille; mais ce n'est pas de son cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté est la mère de l'amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le savez) qu'elle ne soit jamais sans les trois graces: & quelles sont ces trois compagnes nécessaires de la beauté? c'est *Aglæ*, par qui tout brille, *Euphrosine* qui répand la douce joye dans les cœurs, *Thalie* qui jette des fleurs sur les pas de la déesse, voilà ce que leurs trois noms signifient. Les muses enseignent tous les beaux arts; elles sont filles de *Mémoire*, & leur naissance vous apprend, que sans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire; & que substitueront-ils à ces emblèmes divins? les plaidoyers de le Maître de Saci, les enluminures & les chamillardes? la harangue de maître Etienne le Dain, prononcée du côté du greffe?

O Welches, si Janus au double front, représentant l'année qui finit & qui commence, a chez vous encor le nom grossier & inintelligible de *Janvier*; si votre *Avril* qui ne signifie rien, est chez les anciens le mois consacré à cette Aphrodise, à cette Vénus, au principe qui rajeunit la nature; si les noms Iroquois de *Vendredi* & de *Mercredi* rappellent encor l'idée de

Vénus & de Mercure ; si tout le ciel dans ses constellations , est encor plein des fables de la Grèce ; respectez vos maîtres , vous dis-je , à moins que vous ne vouliez rassembler à ce savant Welche qui prétendait que les douze patriarches fils de Jacob avaient inventé les douze signes du Zodiaque ; que le bélier était celui d'Isaac ; les gémeaux Jacob & Esaü , la Vierge , Rebecca ; le Verseau , la cruche de Rebecca ; & qu'on avait falsifié les autres signes.

Croyez , mes frères , que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédécesseurs.

S U P P L E M E N T

du Discours aux Welches.

J'Ai toujours été fort attaché à la famille des Vadé , & surtout à Mlle. Catherine Vadé , chez qui je me trouvais avec quelques amis le jour que feu Antoine Vadé nous lut son discours aux Welches. » Vous avez bien de l'humeur , mon » cousin , lui dit Catherine. Il est vrai que je » suis en colère , répondit Antoine ; je trou- » verai toujours un *cu de sac* horriblement » Welche , & je ne m'apaiserai que quand on » aura substitué quelque mot français honnête » à cette expression grossière. Et comment vous

» lez-vous qu'une nation puisse subsister avec
 » honneur, quand on imprime, *je croyois*,
 » *j'octroyois*, & qu'on prononce *je croyais*, *j'oc-*
 » *troyais*? Comment un étranger pourra-t-il de-
 » viner que le premier *o* se prononce comme un
 » *o*, & le second comme un *a*? Pourquoi ne pas
 » écrire comme on parle? Cette contradiction ne
 » se trouve ni dans l'Espagnol, ni dans l'Italien,
 » ni dans l'Allemand; c'est ce qui m'a le plus cho-
 » qué; car il m'importe peu que ce soit un Alle-
 » mand ou un Chinois qui ait inventé la poudre,
 » & que je doive des remerciemens à Goia de
 » Melphi ou à Roger Bacon pour les lunettes
 » que je porte sur le nez; mais un *cu de sac*,
 » & tous ces termes populaires qui défigurent
 » une langue, me donnent un mortel cha-
 » grin. »

Catherine Vadé voyant qu'il s'échauffait, lui
 promit que le gouvernement mettrait ordre à
 ces abus, & qu'il ne se passerait pas trois cent
 ans avant qu'ils fussent réformés. Cela consola
 le bon Antoine. Il était comme l'abbé de St.
 Pierre, qui se croyait payé de toutes ses peines,
 quand on lui laissait entrevoir qu'un de ses pro-
 jets pourrait être exécuté dans sept ou huit siècles.
 Jérôme Carré le voyant apaisé, lui dit;
 » Mon cher Antoine, ne vous plaignez plus
 » que les belles inventions ne viennent pas de
 » vos compatriotes; nous avons un excellent
 » citoyen qui a promis de dessaler l'eau de la
 » mer; & quand il n'y parviendrait pas, il ferait
 » toujours beau de le tenter. Un autre a inven-
 » té un carrosse suspendu par l'impériale, ce qui

» fera auffi commode qu'agréable. Un grand naturaliste est venu à bout au commencement du siècle, de faire une paire de gants avec de la toile d'araignée. Ce n'est qu'avec le tems que les arts se perfectionnent. « Le visage d'Antoine à ce discours parut resplendir d'une joye douce & sereine, car il aimait tendrement sa patrie ; & s'il s'était un peu fâché contre des auteurs trop préoccupés, qui appellaient leur nation la première nation de l'univers, c'était par la crainte que les autres nations ne fussent choquées de cette petite rodomontade.

Ce fut alors que toute la compagnie traita cette grande question, » lequel vaut le mieux, de l'esprit inventif, ou de l'esprit aimable? Mr. Lafichard, dont le nom est si connu dans la république des lettres, ami de tout tems, comme moi, de la famille Vadé, soutint que le génie de l'invention est le premier de tous, & que celui qui a trouvé le secret de faire des épingles est infiniment au dessus de tous ceux qui ont fait parmi nous de jolies chansons, & même des opéra. Mlle. Vadé au contraire, prétendit que celle qui attachait une épingle avec grace, l'emportait infiniment sur l'inventeur. Ces opinions furent débattues avec toute la sagacité & toute la profondeur qu'elles méritaient : & je suis bien fâché de n'avoir retenu qu'une faible partie des raisons de Catherine. » Celui qui fait plaire, disait-elle, est au-dessus d'Archimède. Imaginez une ville d'inventeurs ; l'un fera une machine pneumatique ; l'autre cherchera les propriétés d'une courbe ; celui-

» ci fera un chariot à rouës & à voiles ; celui-
 » là inventera le vertugadin pour les dames :
 » ils ne converferont avec perfonne , ils ne s'en-
 » tendront pas même entre eux : la ville des
 » inventeurs fera la plus trifte du monde en-
 » tier. Au près de cette ville d'atteliers , placez-
 » en une où l'on ne cherche que le plaifir , qu'ar-
 » rivera-t-il à la longue ? tous les habitans de
 » la première fe réfugieront dans la feconde. «

Catherine apuïa cette fupofition de raifonne-
 mens fi fins & de tours fi délicats , que toute
 la compagnie fut de fon avis. Ce succès l'en-
 hardit , & voyant qu'Antoine étoit de bonne hu-
 meur , elle tourna la converfation fur des chofes
 plus férieufes. » Vous vous défolez , dit-elle ,
 » mon pauvre Antoine , de ce qu'on appelle une
 » partie de la Champagne ou vous êtes né *Pouil-*
 » *leufe*. Ah ! le mot eft ignoble & odieux , dit
 Antoine. » Vous avez raifon , mon coufin ; mais
 » quel eft le pays qui n'ait pas des terrains re-
 » belles & incultivables ? Vous vous plaignez des
 » Landes de Bordeaux ; mais fachez qu'on va les
 » défricher , & qu'une compagnie s'y eft déjà
 » ruinée. Vous vous affligez que dans certaines
 » provinces vos compatriotes portent des fabots ,
 » ils auront des fouliers avant qu'il foit peu ;
 » ils ne payeront pas même le trop bu , & ils
 » auront foif impunément ; c'eft à quoi l'on tra-
 » vaille dès à préfent avec une application mer-
 » veilleufe. Eft-il poffible ? dit Antoine avec
 transport. » Il n'y a rien de plus vrai , dit Ca-
 therine ; » prenez donc courage , & que vo-
 » tre efprit ne foit plus abattu , parce que les

» Cimbres font venus autrefois à Dijon , les
 » Visigoths à Toulouse , & les Normans à Rouen ,
 » comme les Maures font venus en Espagne.
 » Tous les peuples ont éprouvé des révolutions ;
 » mais la nation avec laquelle on aime le mieux
 » vivre , est celle qui mérite la préférence.

Je pris la liberté de parler à mon tour dans cette savante assemblée. Je voulus prouver que chaque peuple sur la terre avait été conquérant ou conquis , ou absurde , ou industriel , ou ignorant , selon qu'il avait suivi plus ou moins certains principes que j'expliquai fort au long ; & je m'aperçus même en les approfondissant que j'ennuyais beaucoup la compagnie. Heureusement je fus interrompu par Jérôme Carré ; » J'avais , dit-il , il y a quelques années , une cousine fort jolie , qui voulait m'épouser : on me demanda sept mille & deux cent livres que je devais envoyer par-delà les monts , pour impêtrer la liberté d'aimer loyalement ma cousine : je manquai cette grande affaire faute de cinq cent écus. Mon frère qui n'avait rien , ayant obtenu un petit bénéfice , s'est ruiné en empruntant d'un Juif de quoi payer aussi par-delà les monts la première année de son revenu. Ces abus , mon cher , sont insupportables ; il ne s'agit point ici de philosophie & de théologie ; il est question d'argent comptant , & je n'entens pas raillerie là-dessus.

Mr. Laffichard , à ce propos , rêva profondément selon sa coutume , & se laissant aller ensuite à son enthousiasme ; » Eh bien , dit-il ,

» nous cherchons quelle est la première nation
 » de l'univers, c'est celle-là, sans doute, qui
 » a forcé longtems toutes les autres à lui ap-
 » porter leur argent, & qui n'en donne à per-
 » sonne.

Alors on calcula combien de tems cet abus durerait, & l'on trouva par l'évaluation des probabilités, que les ridicules qui ne coûtent rien augmenteraient toujours, & que les ridicules pour lesquels il faut payer diminueraient bien vite. On établit enfin qu'il y a entre les nations, comme entre les particuliers, une compensation de grandeur & de faiblesse, de science & d'ignorance, de bons & de mauvais usages, d'industrie & de nonchalance, d'esprit & d'absurdité, qui les rend toutes à la longue à peu près égales.

Le résultat de cette savante conversation fut, qu'on devait donner le nom de Francs aux pail- lards, le nom de Welches aux pillés & aux fots, & celui de Français à tous les gens aimables.

D U
THÉÂTRE ANGLAIS,

P A R

J É R O M E C A R R É.

Deux petits livres Anglais nous apprennent que cette nation célèbre par tant de bons ouvrages & tant de grandes entreprises, possède de plus deux excellens poètes tragiques: l'un est Shakespear, qu'on assure laisser Corneille fort loin derrière lui; & l'autre le tendre Otwai, très-supérieur au tendre Racine.

Cette dispute étant une affaire de goût, il semble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poète de son pays que celui d'un autre? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaisir mal-à-propos; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris & celui de Londres. Nous nous adressons donc à tous les lecteurs depuis Petersbourg jusqu'à Naples, & nous les prions de décider.

Il n'y point d'homme de lettres, soit Russe, soit Italien, soit Allemand, ou Espagnol, point de Suisse ou de Hollandais, qui ne connaisse,

par exemple, Cinna ou Phèdre ; & très peu con-
naissent les œuvres de Shakespear & d'Otway.
C'est déjà un assez grand préjugé ; mais ce n'est
qu'un préjugé. Il faut mettre les pièces du procès
sur le bureau. Hamlet est une des pièces les plus
estimées de Shakespear, & des plus courues. Nous
allons fidèlement l'exposer aux yeux des juges.

P L A N

D E L A T R A G E D I E

D' H A M L E T.

LE sujet d'Hamlet, prince de Dannemarck,
est à peu près celui d'Electre.

Hamlet, roi de Dannemarck, a été empoison-
né par son frère Claudius, & par sa propre femme
Gertrude, qui lui ont versé du poison dans l'oreil-
le pendant qu'il dormait. Claudius a succédé au
mort ; & peu de jours après l'enterrement, la
veuve a épousé son beau-frère.

Personne n'a eu le moindre soupçon de l'em-
poisonnement du feu roi Hamlet par l'oreille.
Claudius règne tranquillement. Deux soldats
étant en sentinelle à la porte du palais de Clau-
dius, l'un dit à l'autre : Comment s'est passée
ton heure de garde ? Fort bien ; je n'ai pas en-
tendu une fouris trotter. Après quelques pro-

pos pareils, un spectre paraît vêtu à peu près comme le feu roi Hamlet ; l'un des deux soldats dit à son camarade, Parle à ce revenant, toi, car tu as étudié ; Volontiers, dit l'autre. Arrête & parle, fantôme, je te l'ordonne, parle. Le fantôme disparaît sans répondre. Les deux soldats étonnés raisonnent sur cette apparition. Le soldat docteur se ressouvient d'avoir ouï dire *que la même chose était arrivée à Rome du tems de la mort de César : les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls crièrent & sautèrent dans les rues de Rome. C'est sûrement un présage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparait encore. Une sentinelle lui crie, Fantôme, que veux-tu ? puis-je faire quelque chose pour toi ? viens-tu pour quelque trésor caché ? *Alors le coq chante.* Le spectre s'en retourne à pas lents ; les sentinelles se proposent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit, & ces soldats concluent que c'est l'usage que les esprits s'enfuient au chant du coq.

Car, disent-ils, dans le tems de l'avent, la veille de Noël, l'oiseau du point du jour chante toute la nuit, & alors les esprits n'osent plus courir. Les nuits sont saines, les planètes n'ont point de mauvaise influence, les fées & les sorcières sont sans pouvoir dans un tems si saint & si béni.

Vous noterez que c'est-là un des beaux endroits que Pope a marqués avec des guillemets dans son édition de Shakespear, pour en faire sentir la force.

Après cette apparition, le roi Claudius, Ger-

trude sa femme, & les courtifans, font conversation dans une salle du palais. Le jeune Hamlet, fils du monarque empoisonné, Hamlet le héros de la pièce, reçoit avec une tristesse morne & sévère, les marques d'amitié que lui donnent Claudius & Gertrude : ce prince était bien loin de soupçonner que son père eût été empoisonné par eux ; mais il trouvait fort mauvais dans le fond de son cœur que sa mère se fût remariée si vite avec le frère de son premier mari. C'est en vain que Gertrude veut persuader à son fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'est pas, dit-il, mon habit couleur d'encre, ce ne sont pas les apparences de la douleur qui font le deuil véritable : ce deuil est au fond de mon cœur, le reste n'est que vaine ostentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Dannemarck & aller à l'école à Vittemberg. *Cher Hamlet, ne va point à l'école à Vittemberg, reste avec nous.* Hamlet répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi Claudius en est charmé, & ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré seul reste en proie à ses réflexions. *Quoi, dit-il, ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père sentait toujours renaître son apétit en mangeant, ma mère en épouse un autre au bout d'un mois ! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un satyre n'approche du soleil ! à peine le mois écoulé ! un petit mois ! que dis-je, avant qu'elle eût usé les souliers avec lesquels elle suivit le corps de mon pauvre père ! Ah ! la fragilité est le nom de la fem-*

me. Mon cœur se fend, car il faut que j'arrête ma langue. Pope avertit encor les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux sentinelles viennent informer le prince Hamlet qu'ils ont vu un spectre tout semblable au roi son père : cela donne une grande inquiétude au prince ; il brûle de voir ce fantôme, il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de se taire ; & il va chez lui attendre avec impatience que le jour finisse.

Tandis qu'il est dans sa chambre au palais, il y a une jeune personne nommée Ophélie, fille de milord Polonius, grand-chambellan, qui paraît dans la maison de son père avec son frère Laerte. Ce Laerte va voyager ; cette Ophélie sent un peu de goût pour le prince Hamlet. Laerte lui donne de très-bons conseils.

Voyez-vous, ma sœur ? un prince, un héritier d'un royaume ne doit pas couper sa viande lui-même ; il faut qu'on lui choisisse ses morceaux ; prenez-garde de prendre avec lui votre cœur, & de laisser votre chaste trésor ouvert à ses violentes importunités. Il est dangereux d'ôter son masque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit souvent les enfans du printems, avant que leurs boutons soient ouverts, & dans le matin & la rosée de la jeunesse, les vents contagieux sont fort à craindre.

OPHELIE répond.

Ah ! mon cher frère, ne fais pas avec moi comme font tant de curés maugracieux, qui montrent le chemin roide & épineux du ciel, tandis qu'eux-

mêmes sont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frère & la sœur, ayant ainsi raisonné, laissent la place au prince Hamlet, qui revient avec un ami, & les mêmes sentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme se présente encor devant eux. Le prince lui parle avec respect & avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui faisant signe de le suivre. Ah! ne le suivez pas; lui dit son ami; quand on a suivi un esprit, on court risque de devenir fou; N'importe, répond Hamlet, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout: *Mon destin me crie d'y aller*, dit-il, *& rend les plus petits de mes artères aussi forts que le lion de Némée.* Oui, je suivrai, & je ferai un esprit de quiconque s'y opposera.

Il s'en retourne donc avec le fantôme, & ils reviennent ensuite familièrement tous deux ensemble. Le revenant lui apprend, qu'il est en purgatoire, & qu'il va lui conter des choses qui lui feront dresser les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit, dit-il, que je suis mort de la piquûre d'un serpent dans mon verger; mais le serpent, c'est celui qui porte ma couronne, c'est mon frère; & ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il m'a fait mourir sans que je pusse recevoir l'extrême-onction; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luisans annoncent l'aurore; adieu, souviens-toi de moi.

Les amis du prince Hamlet reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'esprit. C'est un très-honnête esprit, répond le prince; mais jurez-

moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend aussi-tôt la voix du fantôme qui crie aux amis, *jurez*. Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée; le fantôme crie sous terre, *jurez par son épée*. Ils font le serment. Hamlet s'en va avec eux sans prendre aucune résolution.

Le lecteur qui lit cette histoire merveilleuse, peut se souvenir que ce même prince Hamlet était amoureux de mademoiselle Ophélie, fille de milord Polonius, grand-chambellan, & sœur du jeune Laerte, qui va en France pour se former *l'esprit & le cœur*. Le bon homme Polonius recommande Laerte son fils à son gouverneur; & lui dit en propres termes, que ce jeune homme va quelquefois au bordel, & qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ses instructions, sa fille Ophélie arrive toute effarée! *Ah! milord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet; le prince Hamlet est arrivé le pourpoint déboutonné, sans chapeau, sans jarretières, les bas sur les talons, les genoux tremblans & heurtans l'un contre l'autre, pâle comme sa chemise. Il m'a longtems manié le visage comme s'il voulait me peindre, m'a secoué le bras, a branlé la tête, a poussé de profonds soupirs, & s'en est allé comme un aveugle qui cherche son chemin à tâtons.*

Le chambellan Polonius, qui ne fait pas qu'Hamlet a vu un esprit & qu'il peut en être devenu fou, croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de son amour pour Ophélie; & les choses en restent là. Le roi & la reine raisonnent beaucoup sur la folie du prince. Des am-

bassadeurs de * Norvège arrivent à la cour, & apprennent cet accident. Le bon homme Polonius, qui est un vieux radoteur beaucoup plus fou que Hamlet, assure le roi qu'il aura grand soin du malade; *C'est mon devoir*, dit-il, *car qu'est-ce que le devoir? C'est le devoir, comme le jour est le jour, la nuit est la nuit, & le tems est le tems; ainsi, puisque la brièveté est l'ame de l'esprit, & que la loquacité en est le corps, je serai court. Votre noble fils est fou: je l'appelle fou, car qu'est-ce que la folie, sinon d'être fou? Il est donc fou, madame. Cela est; c'est grand' pitié: mais c'est grand' pitié que cela soit vrai; il ne s'agit plus que de trouver la cause de l'effet. Or, la cause, c'est que j'ai une fille. Pour prouver que c'est l'amour qui a ôté le sens commun au prince, il lit au roi & à la reine les lettres qu'Hamlet a écrites à Ophélie.*

Tandis que le roi, la reine & toute la cour s'entretiennent ainsi du triste état du prince, il arrive tout en désordre, & confirme par ses discours l'opinion qu'on a de sa cervelle; cependant il fait quelquefois des réponses qui décèlent une ame profondément blessée, lesquelles ont beaucoup de sens. Les chambellans qui ont ordre de le divertir, lui proposent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. Hamlet parle de la comédie avec beaucoup d'intelli-

* En France on s'avise d'imprimer *Norwege*, *Wirtemberg*, *Westphalie*, c'est que les imprimeurs français ne savent pas que le *w* tudesque vaut notre *v* coufonne.

elligence ; les comédiens jouent une scène devant lui , il en dit fort bien son avis. Et ensuite quand il est seul , il déclare qu'il n'est pas si fou qu'il le parait. *Quoi , dit-il , un comédien vient de pleurer pour Hécube ! Et qu'est-ce que lui est Hécube ? Que ferait-il donc si son oncle & sa mère avaient empoisonné son père , comme Claudius & Gertrude ont empoisonné le mien ? Ah ! maudit empoisonneur , assassin , putassier , traître , débauché , indigne vilain ! Et moi , quel âne je suis ! N'est-il pas vraiment brave à moi , moi le fils d'un roi empoisonné , moi à qui le ciel & l'enfer demandent vengeance , de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une putain ? que je m'en tienne à des malédictions comme une vraie salope , comme une gueuse , un torchon de cuisne.*

Il prend alors la résolution de se servir de ces comédiens pour découvrir si en effet son oncle & sa mère ont empoisonné son père ; car après tout , dit-il , le fantôme a pu me tromper ; c'est peut-être le diable qui m'a parlé ; il faut s'éclaircir. Hamlet propose donc aux comédiens de jouer une pantomime , dans laquelle un homme dormira , & un autre lui versera du poison dans l'oreille. Il est bien sûr que si le roi Claudius est coupable , il sera fort étonné en voyant la pantomime ; il pâlera , son crime sera sur son visage. Hamlet sera certain du crime , & aura le droit de se venger.

Ainsi dit , ainsi fait. La troupe vient jouer cette scène muette devant le roi , la reine & toute la cour ; & après la scène muette , il y en a

une autre en vers. Le roi & la reine trouvent ces deux scènes fort impertinentes. Ils soupçonnent Hamlet d'avoir fait la pièce & de n'être pas tout-à-fait aussi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande perplexité , ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi Claudius se résout à envoyer Hamlet en Angleterre pour le guérir de sa folie , & écrit au roi d'Angleterre , son bon ami , pour le prier de faire pendre le jeune voyageur si-tôt la présente reçue.

Mais avant de faire partir Hamlet , la reine est bien aise de l'interroger , de le sonder ; & de peur qu'il ne fasse quelque folie dangereuse , le vieux chambellan Polonius se cache derrière une tapisserie , prêt à venir au secours en cas de besoin.

Le prince fou , ou prétendu fou , vient parler à Gertrude sa mère. Chemin faisant il rencontre dans un coin le roi Claudius , à qui il a pris un petit remors ; il craint d'être un jour damné pour avoir empoisonné son frère , épousé la veuve & usurpé la couronne. Il se met à genoux , & fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. Hamlet a d'abord envie de prendre ce tems-là pour le tuer ; mais faisant réflexion que le roi Claudius est en état de grace , puisqu'il prie Dieu , il se donne bien de garde de l'assassiner dans cette circonstance. *Que je serais sot !* dit-il , *je l'enverrais droit au ciel , au lieu qu'il a envoyé mon père en purgatoire. Allons , mon épée , atten pour passer au travers de son corps , qu'il soit ivre , ou qu'il joue , & qu'il jure , ou*

qu'il soit couché avec quelque incestueuse , ou qu'il fasse quelque autre action qui n'ait pas l'air d'opérer son salut ; alors tombe sur lui , qu'il donne du talon au ciel , que son ame soit damnée , & noire comme l'enfer où il descendra. C'est encor là un morceau que les guillemets de Pope nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi Claudius dans l'intention de le damner , vient parler à sa mère , & lui fait au milieu de ses propos insensés , des reproches accablans , qu'elle ressent jusqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan Polonius craint que les choses n'aillent trop loin ; il crie au secours derrière la tapisserie. Hamlet ne doute pas que ce ne soit le roi qui s'est caché là pour l'entendre : Ah ! ma mère , s'écrie-t-il , il y a un gros rat derrière la tapisserie ; il tire son épée , court au rat , & tue le bon-homme Polonius. Ah ! mon fils , que fais-tu ? *Ma mère , est-ce le roi que j'ai tué ? C'est une vilaine action de tuer un roi ; & presque aussi vilaine , ma bonne mère , que de tuer un roi & de coucher avec son frère.* Cette conversation dure très-longtems ; & Hamlet en s'en allant , marche sans y penser sur le corps du vieux chambellan , & est prêt de tomber.

Le bon-homme milord chambellan était un vieux fou , & donné pour tel , comme on l'a déjà vû. Sa fille Ophélie , qui apparemment avait des dispositions au même tour d'esprit , devient folle à lier , quand elle apprend la mort de son père : elle accourt avec des fleurs & de la paille sur la tête , chante des vaudevilles , &

va se noyer. Ainsi voilà trois fous dans la pièce, le chambellan, sa fille & Hamlet, sans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche Ophélie, & on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi Claudius a fait embarquer le prince pour l'Angleterre; déjà Hamlet était dans le vaisseau, & il se doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour; il prend dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs, la lettre du roi Claudius à son ami le roi d'Angleterre, scellée du grand sceau; il y trouve une instante prière de le dépêcher, & de le faire partir pour l'autre monde à son arrivée. Que fait-il? Il avait heureusement le grand sceau de son père dans sa bourse; il jette la lettre dans la mer, & en écrit une autre, dans laquelle il signe *Claudius*, & prie le roi d'Angleterre de faire pendre sur le champ les porteurs de la dépêche; puis il replie le tout fort proprement, & y applique le sceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première chose qu'il y voit, c'est une couple de fossoyeurs qui creusent une fosse pour enterrer Ophélie; ces deux manœuvres sont encor des bouffons de la tragédie. Ils agitent la question si Ophélie doit être enterrée en terre sainte après s'être noyée; & ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle est fille de qualité. Ensuite ils prétendent que les manœuvres sont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils sont du métier d'Adam. Mais Adam était-il gentilhomme? dit l'un des fossoyeurs. Oui, répond l'autre, car il est

le premier qui ait porté les armes. Lui des armes ! dit un fossoyeur. Sans doute, dit l'autre ; peut-on remuer la terre sans avoir des pioches & des hoyaux ? Il avait donc des armes , il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux discours , & des chansons galantes que ces messieurs chantent dans le cimetière de la paroisse du palais , arrive le prince Hamlet avec un de ses amis , & tous ensemble se mettent à considérer les têtes de morts qu'on trouve en creusant. Hamlet croit reconnaître le crâne d'un homme d'état capable de tromper Dieu , puis celui d'un courtisan , d'une dame de la cour , d'un fripon d'homme de loi ; & il n'épargne pas les railleries aux défunts possesseurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étau qui renfermait la cervelle du fou du roi , & on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre la cervelle des Alexandre , des César , & celle de ce fou ; enfin en raisonnant & en chantant , la fosse est faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite. On apporte le corps d'Ophélie. Le roi & la reine suivent la bière ; Laerte le frère d'Ophélie , accompagne sa sœur avec un long crêpe ; & quand on a mis le corps en terre , Laerte outré de douleur , se jette dans la fosse. Hamlet , qui se souvient d'avoir aimé Ophélie , s'y jette aussi. Laerte indigné de voir avec lui dans la même fosse celui qui a tué le chambellan Polonius , son père , en le prenant pour un rat , lui saute à la face ; ils se battent à coups de poings dans la fosse , & le roi les sépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'église.

Cependant le roi Claudius, qui est grand politique, voit bien qu'il se faut défaire d'un aussi dangereux fou que le prince Hamlet; & puisque ce jeune prince n'est pas pendu à Londres, il est bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit Claudius s'y prend. Il était accoutumé à empoisonner: Ecoute, dit-il au jeune Laerte, le prince Hamlet a tué ton père, mon grand chambellan; je vais te proposer, pour te venger, un petit divertissement de chevalerie. Je gagerai contre toi que de douze passes tu n'en feras pas trois à Hamlet; tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguisé dont j'ai trempé la pointe dans un poison très-subtil. Si par malheur tu ne peux réussir à fraper le prince, j'aurai soin de mettre pour lui une bouteille de vin empoisonné sur la table. Il faut bien boire quand on s'escrime: Hamlet boira quelques coups; & de façon ou d'autre il est mort sans rémission. Laerte trouve le divertissement & la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles & des vidrecomes sur la table; les deux champions paraissent le fleuret à la main en présence de Claudius, de madame Gertrude & de la cour Danoise; ils ferrailent; Laerte blesse Hamlet avec son fleuret empoisonné. Hamlet se sentant blessé crie *trahison*, tous les assistans crient *trahison*. Hamlet furieux arrache à Laerte son fleuret pointu, l'en frape lui-même, & en frape

le roi : la reine Gertrude épouvantée veut boire un coup pour reprendre ses forces ; la voilà aussi empoisonnée ; & tous quatre, c'est-à-dire, le roi Claudius, Gertrude, Laerte & Hamlet tombent morts.

Il est à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet scellé du grand sceau de Dannemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainsi, Dieu merci, il ne reste aucun des acteurs en vie : mais pour remplacer les défunts il y a un certain *Fort-en-bras*, parent de la maison qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la pièce, & qui vient à la fin se proposer pour candidat au trône de Dannemarck.

Telle est exactement la fameuse tragédie d'Hamlet, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres. Tel est l'ouvrage qu'on préfère à *Cinna*.

Il y a là deux grands problèmes à résoudre : le premier, comment tant de merveilles se sont accumulées dans une seule tête ? car il faut avouer que toutes les pièces du divin Shakespear sont dans ce goût. Le second, comment on a pu élever son ame jusqu'à voir ces pièces avec transport, & comment elles sont encor suivies dans un siècle qui a produit le *Caton* d'Adisson ?

L'étonnement de la première merveille doit cesser quand on saura que Shakespear a pris toutes ses tragédies de l'histoire ou des romans, & qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de Claudius, de Gertrude & d'Hamlet, écrit tout entier par Saxon le grammairien, à qui gloire soit rendue.

La seconde partie du problème, c'est-à-dire, le plaisir qu'on prend à ces tragédies, souffre un peu plus de difficulté ; mais en voici la raison selon les profondes réflexions de quelques philosophes.

Les porteurs de chaise, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clercs même aiment passionnément les spectacles ; donnez-leur dès combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des fortilèges, des revenans, ils y courent en foule ; & il y a plus d'un seigneur aussi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de Shakespear tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de suivre le torrent ; comment ne pas admirer ce que la plus saine partie de la ville admirait ? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans ; l'admiration se fortifia & devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel & de force, & qu'on retient par cœur malgré qu'on en ait, ont demandé grace pour le reste, & bientôt toute la pièce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans Shakespear. M. de Voltaire est le premier qui les ait fait connaître en France ; c'est lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de Milton & de Shakespear : mais les traductions qu'il a faites de quelques passages de ces auteurs, sont-elles fidelles ? Il nous avertit lui-même que non ; il nous dit qu'il a plutôt imité que

traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'Hamlet, qui commence la seconde scène du troisième acte :

Demeure, il faut choisir, & passer à l'instant
 De la vie à la mort, & de l'être au néant.
 Dieux justes, s'il en est, éclairez mon courage.
 Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
 Supporter ou finir mon malheur & mon sort ?
 Qui suis-je ? qui m'arrête ? & qu'est-ce que la mort ?
 C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asyle ;
 Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille.
 On s'endort, & tout meurt ; mais un affreux réveil
 Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
 On nous menace, on dit que cette courte vie
 De tourmens éternels est aussi-tôt suivie,
 O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !
 Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
 Eh ! qui pourrait, sans toi, supporter cette vie ?
 De nos fourbes puissans bénir l'hypocrisie ?
 D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ?
 Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
 Et montrer les langueurs de son ame abattue
 A des amis ingrats, qui détournent la vue ?
 La mort serait trop douce en ces extrémités ;
 Mais le scrupule parle, & nous crie, arrêtez.
 Il défend à nos mains cet heureux homicide,
 Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, &c.

Après ce morceau de poésie, les lecteurs font

priés de jeter les yeux sur la traduction littérale :

Etre ou n'être pas , c'est là la question ;
 S'il est plus noble dans l'esprit de souffrir
 Les piquûres & les flèches de l'affreuse fortune ,
 Ou de prendre les armes contre une mer de trouble ,
 Et en s'opposant à eux , les finir ? Mourir , dormir ,
 Rien de plus ; & par ce sommeil , dire : nous terminons
 Les peines du cœur , & dix mille chocs naturels
 Dont la chair est héritière , c'est une consommation
 Ardemment désirable. Mourir , dormir :
 Dormir , peut-être rêver ! Ah ! voilà le mal.
 Car , dans ce sommeil de la mort , quels rêves aura-t-on ,
 Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle ?
 C'est là ce qui fait penser : c'est là la raison
 Qui donne à la calamité une vie si longue :
 Car qui voudrait supporter les coups , & les injures du tems ,
 Les torts de l'oppresser , les dédains de l'orgueilleux ,
 Les angoisses d'un amour méprisé , les délais de la justice ,
 L'insolence des grandes places , & les rebuts
 Que le mérite patient essuie de l'homme indigne ?
 Quand il peut faire son *Quietus* (*)
 Avec une simple aiguille à tête ; Qui voudrait porter ces
 fardeaux ,
 Sanglotter , suer sous une fatigante vie ?
 Mais cette crainte de quelque chose après la mort ,
 Ce pays ignoré , des bornes duquel

(*) Ce mot latin , qui signifie *tranquille* , est dans l'original.

Nul voyageur ne revient , embarrasse la volonté ,
 Et nous fait supporter les maux que nous avons ,
 Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connais-
 sons pas.

Ainsi la conscience fait des poltrons de nous tous ;
 Ainsi la couleur naturelle de la résolution
 Est ternie par les pâles teintes de la pensée ;
 Et les entreprises les plus importantes ,
 Par ce respect , tournent leur courant de travers ,
 Et perdent leur nom d'action.

A travers les obscurités de cette traduction scrupuleuse , qui ne peut rendre le mot propre Anglais par le mot propre Français , on découvre pourtant très-aisément le génie de la langue Anglaise , son naturel qui ne craint pas les idées les plus basses , ni les plus gigantesques ; son énergie , que d'autres nations croiraient dureté ; ses hardiesses , que des esprits peu accoutumés aux tours étrangers , prendraient pour du galimathias. Mais sous ces voiles on découvrira de la vérité , de la profondeur , & je ne fais quoi qui attache , & qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance ; aussi il n'y a presque personne en Angleterre qui ne sache ce monologue par cœur. C'est un diamant brut , qui a des taches ; si on le polissait , il perdrait de son poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diversité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'Aristote , & des trois unités , & des bienfaisances , & de la

nécessité de ne laisser jamais la scène vuide , & de ne faire ni sortir , ni entrer aucun personnage sans une raison sensible ; de lier une intrigue avec art , de la dénouer naturellement , de s'exprimer en termes nobles & simples , de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours , ou qu'ils voudraient avoir ; de ne jamais s'écarter des règles de la langue. Il est clair qu'on peut enchanter toute une nation , sans se donner tant de peines.

Si Shakespear l'emporte par ces raisons sur Corneille , nous avouerons que Racine est bien peu de chose en comparaison du tendre & élégant Otway. Pour s'en convaincre , il ne faut que jeter les yeux sur ce petit précis de la tragédie intitulée , *l'Orpheline*.

L' O R P H E L I N E , T R A G È D I E .

UN vieux gentilhomme Bohême , nommé Acasto , est retiré dans son château avec ses deux fils , Castalio & Polidore. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus Bohêmes que celui de Claudius n'est Danois. Serine sa fille demeure aussi dans la maison ; de plus il a chez lui une orpheline nommée Monime , qui n'est pas la Monime de Racine. Cette Monime lui a été confiée par le défunt père de la demoiselle. Il y a dans le château de monseigneur Acasto un cha-

pelain , un page , & deux valets de chambre. Voilà le train du bon - homme , du moins celui qu'on voit sur le théâtre. Joignez - y encor une fervante de Serine ; ajoutez à tout cela un frère de Monime , homme un peu violent , qui arrive de Hongrie , & vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'*Hamlet* commence par deux sentinelles , celle de l'*Orpheline* commence par deux valets de chambre ; car il faut bien imiter les grands hommes. Ces valets parlent de leur bon maître Acasto qui a quitté le service , & de ses deux enfans Polidore & Castalio , qui passent leur tems à la chasse. Pour ne point amuser le lecteur , il faut lui dire que s'il se doute que les deux frères sont tous deux amoureux de Monime , comme dans Racine , il ne se trompe pas. Mais il fera peut-être un peu étonné d'apprendre que Castalio , l'un des deux frères qui est aimé , permet à son cher Polidore de coucher , s'il peut , avec Monime ; pourvu que lui Castalio puisse aussi avoir le même droit , il est content : car il jure qu'il ne veut pas l'épouser , & qu'il se mariera quand il sera vieux pour mortifier sa chair.

Pendant , immédiatement après avoir parlé ainsi contre le mariage , il épouse secrètement Monime , & l'aumônier de la maison leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie Mr. Chamont , frère de Monime ; c'est un homme bien étrange & bien difficile que ce Mr. Chamont. Il demande d'abord à sa sœur si elle a son pucelage ? Monime lui jure qu'elle est une personne d'honneur. » Et !

» pourquoi êtes-vous en doute de mon pucelage ,
 » mon frère ? -- Ecoutez , ma sœur , il n'y a pas
 » longtems que j'eus un rêve en Hongrie ; tout
 » mon lit remua , je te vis entre deux gens qui
 » te fêtoyaient tour-à-tour ; je pris ma grande
 » épée ; je courus à eux ; & en m'éveillant , je
 » vis que j'avais percé ma tapisserie à peronna-
 » ges , juste dans l'endroit qui représente *Polini-*
 » *ce* & *Eteocle* , les deux frères Thébains , se tuant
 » l'un l'autre .

» Eh bien , mon frère , parce que vous avez
 » été tourmenté en songe , il faut que vous me
 » tourmentiez éveillée ? -- Oh ! ce n'est pas
 » tout , ma sœur , ne te justifie pas si vite .
 » Comme je passais mon chemin l'autre jour en
 » pensant à mon rêve , je rencontrai une vieil-
 » le sans dent , toute racornie , toute en double ;
 » son dos voûté était couvert d'un vieux mor-
 » ceau de bergame , ses cuisses à peine cachées
 » par des haillons de toutes couleurs , (variété
 » de gueuserie .) Elle ramassait quelques coupeaux
 » de bois ; je lui donnai l'aumône ; elle me de-
 » manda où j'allais , & me dit d'aller vite si je
 » voulais sauver ma sœur . Enfin elle me parla
 » de *Castalio* & de *Polidore* .

Cette aventure étonne beaucoup *Monime* : elle
 lui avoue sur le champ qu'elle s'est promise à
Castalio ; mais elle jure qu'elle n'a pas encor cou-
 ché avec lui .

Cet aveu ne satisfait point *Mr. Chamont* ; c'est
 un rude homme , comme nous l'avons déjà in-
 sinué ; il s'en va trouver le chapelain : Or ça ,
 lui dit-il , » *Mr. Gravité* , n'êtes-vous pas l'aumô-

» nier de la maison ? -- Et vous , Monsieur , n'êtes-
 » vous pas officier ? Oui l'ami. -- Monsieur , j'ai
 » été officier aussi ; mais mes parens m'ont mis dans
 » l'église , & je suis pourtant honnête-homme , quoi-
 » que je sois vêtu de noir. Je suis assez bien venu
 » dans la famille ; je ne prétends pas en savoir plus
 » que les autres , je ne me mêle que de mes affaires ;
 » je me lève matin , j'étudie peu , je bois & mange
 » gayement ; aussi tout le monde a de la considéra-
 » tion pour moi.

» As-tu connu mon père , le vieux Chamont ?

» Oui , j'ai été très affligé de sa mort.

» Quoi ! tu l'aimais ! je t'embrasserai volon-
 » tiers.. Di-moi un peu , crois-tu que Castalio
 » aime ma sœur ?

» S'il aime votre sœur ?

» Oui , oui , s'il aime ma sœur ?

» Ma foi , je ne le lui ai jamais demandé ; &
 » je m'étonne que vous me fassiez une pareille ques-
 » tion.

» Ah ! hypocrite ! tu es comme tous tes pareils ,
 » tu ne vaux rien ; tu n'as pas le courage de
 » dire la vérité ; & tu prétends l'enseigner !... Es-
 » tu mêlé dans cette affaire ? Quelle part y as-tu ?
 » la peste soit de la face sérieuse du vilain ! tu
 » roules les yeux tout juste comme les maquerel-
 » les ; oui , les maquerelles ; elles parlent du
 » ciel , elles ont les yeux dévots , elles mentent ;
 » elles prêchent comme un prêtre , & tu es une
 » maquerelle.

Ce qu'il y a de bon , c'est que l'aumônier gagné
 par ces douces paroles , lui avoue que le matin il a
 marié dans un grenier Castalio & Monime.

Le frère trouve la chose assez bien , & s'en va avec Mr. l'aumônier. Les deux mariés arrivent ; il s'agit de consommer le mariage. Les gens peu instruits croiraient par tout ce qui s'est passé , que cette cérémonie va se faire sur le théâtre ; mais la décente Monime se contente de dire au nouveau marié , de venir frapper trois coups à la porte de sa chambre , quand toute la maison sera bien endormie.

Le frère Polidore dans la coulisse entend ce propos ; & ne sachant pas que son frère Castalio est le mari de Monime , il prend son parti de le prévenir , & d'aller vite s'emparer des prémices de Monime. Il s'adresse au petit fripon de page , lui promet des sucreries & de l'argent , s'il veut amuser son frère Castalio une partie de la nuit : le page fait bien sa commission , il parle à Castalio de l'amour de Monime , de ses jarrettières , de sa gorge ; il veut lui chanter une chanson. Il lui fait perdre son tems.

Polidore n'a pas perdu le sien ; il est allé à la porte de Monime , il a frappé les trois petits coups , la servante lui a ouvert , & le voilà couché avec la femme de son frère.

Enfin , Castalio arrive à cette porte & frappe les trois coups ; la servante qui aurait dû le reconnaître à la voix , & reconnaître aussi l'autre , ne s'avise seulement pas de craindre de se méprendre ; elle croit que le faux mari qui se présente est Polidore , & que c'est le vrai mari Castalio qui est au lit ; elle le renvoie , lui dit qu'il est un extravagant ; il a beau se nommer , on lui ferme la porte au nez , il est traité par la suivante comme Amphitriton par Soïe.

Polidore

Polidore ayant jouï à son aise du fruit de sa supercherie, aparemment sans dire mot, a laissé là sa conquête, & s'est allé reposer. Castalio, à qui on n'a point ouvert, se désespère, entre en fureur, se roule sur le plancher, dit de injures à tout le sexe, & on conclut que depuis Ève, qui devint amoureuse du diable, & damna le genre-humain, les femmes ont été la cause de tous les malheurs.

Monime qui s'est levée en hâte pour retrouver son cher Castalio, avec qui elle croit avoir passé quelques doux momens, le rencontre & veut l'embrasser; il la traite de scélérate, & la traîne par les cheveux hors du théâtre.

Monsieur Chamont se souvenant toujours de son rêve & de sa vieille forcière, vient gravement demander à sa sœur des nouvelles de la consommation de son mariage. La pauvre femme lui avoue que son mari après l'avoir bien caressée, l'a traînée par les cheveux sur le plancher.

Ce Chamont, qui n'entend pas raillerie, s'en va vite trouver le père, (qui par parentèse était tombé en faiblesse dans le courant de la tragédie par excès de vieillesse,) il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier : „ Savez - vous, lui dit-il, „ que votre fils Castalio a épousé ma sœur ? „ J'en suis fâché, répond le bon homme. Com- „ ment, fâché ? pardieu ; il n'y a point de grand „ seigneur qui ne s'enorgueillit d'avoir ma sœur, „ entendez-vous ? Mais, morbleu, il l'a maltrai- „ tée ; je veux que vous lui apreniez à vivre, „ ou je mettrai le feu à la maison. Eh bien, „ eh bien, je vous rendrai justice. Adieu, fier „ garçon.

Ce pauvre père va donc parler à Castalio son fils, pour savoir quelle est cette aventure : pendant qu'il lui parle, Polidore veut savoir de Monime comment elle se trouve de la nuit passée ; il croit n'avoir jouï que de la maîtresse de son frère, en vertu de la permission que son frère lui avait donnée. Monime à ses discours se doute de la méprise ; enfin Polidore lui avouë qu'il a eu ses faveurs. Monime tombe évanouïe, elle ne reprend ses sens que pour s'abandonner à l'excès de sa juste douleur.

Si un tel sujet, de tels discours & de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne se doutait pas qu'il eût rien fait de monstrueux. Il dédie sa pièce à la duchesse de Cleveland, avec la même naïveté qu'il a écrit sa tragédie ; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de Charles second.

COURTES RÉFLEXIONS.

Nous sentons combien la Monime de Racine, dans *Mithridate*, est au-dessous de la Monime de Mr. Thomas Otway ; c'est le même qui fit *Venise préservée*. Il est désagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidèlement cette *Venise* ; on nous a privé d'un sénateur qui mord les jambes de sa maîtresse, qui fait le chien, qui aboye & qu'on chasse à coups de fouet ; nous aurions encor eu le plaisir de voir un échafaud, une

roué , un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine Pierre & qu'on renvoye comme un gueux ; il y a mille autres traits de cette force , que le traducteur a épargnés à notre fausse délicatesse.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés , avec la même cruauté , des plus belles scènes de l'*Othello* de Shakespear. Avec quel plaisir nous aurions vû la première scène à Venise , & la dernière en Chypre ! Un Maure enlève d'abord la fille d'un sénateur. Jago , officier du Maure , court sous la fenêtre du père : le père paraît en chemise à cette fenêtre. » Tête-bleu , dit Jago , mettez » votre robe ; un bœuf noir monte sur votre » brebis blanche ; allons , allons , debout , descendez , ou le Diable va faire de vous un » grand-père.

LE SÉNATEUR.

» Quoi donc ? que veux-tu ? es-tu devenu » fou ?

JAGO.

» Eh ? mordieu , Signor , êtes-vous de ceux » qui n'oseraient servir Dieu , si le Diable le leur » défendait ? Nous venons vous rendre service , » & vous nous prenez pour des ruffiens ; je vous » dis que votre fille va être couverte par un cheval de Barbarie ; que vos petits-enfans henniront après vous , & que vous aurez pour cousins des ruffins d'Afrique.

LE SENATEUR.

„ Quel profane coquin me parle ainsi ?

J A G O.

„ Eh ! oui ; fachez que votre fille Desdémona
„ & le Maure Othello font à présent la bête à
„ deux dos.

Ce même Jago accompagne à Chipre le Maure Othello, & la Signora Desdémona, que le sénat a gracieusement accordée pour femme à ce Maure, gouverneur de Chipre, en dépit du père.

A peine font-ils arrivés dans cette île, que ce Jago entreprend de rendre le Maure jaloux de sa femme, & de lui faire soupçonner sa fidélité. Le Maure commence déjà à sentir de l'inquiétude ; il fait ses réflexions. *Après tout, dit-il, quelle sensation ai-je eue des plaisirs que d'autres ont pu lui donner, & de sa luxure ? Je ne l'ai point vû, cela ne m'a point blessé, j'ai dormi tout aussi-bien. Quand on nous vole une chose dont nous n'avons pas besoin, si nous l'ignorons, on ne nous a rien volé. . . . J'aurais été fort heureux, si toute l'armée, & jusqu'aux goujats, avaient tâté d'elle, & que je n'en eusse rien sçu. . . Oh ! non. . . Adieu tout contentement ; adieu les troupes emplumées ; adieu la fière guerre, qui fait une vertu de l'ambition ; adieu les chevaux hennissans, & la trompette aigue, & le fifre qui perce l'oreille, & le tambour qui anime le courage, & la bannière royale, & tous les grades, & l'orgueil, & la pompe, & les détails d'une guerre glorieuse ; & vous, engins mortels, dont le rude gosier imite*

~~de~~ de l'immortel Jupiter, adieu ; Othello n'a plus d'occupation.

C'est encor là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de Pope.

J A G O.

» Est-il possible, Monseigneur !

O T H E L L O *le prenant à la gorge.*

» Vilain, prouve-moi que ma femme est une
» putain, prouve-le-moi, donne-m'en une
» preuve oculaire, ou par tout ce que vaut l'a-
» me éternelle de l'homme, il vaudrait mieux
» pour toi que tu fusses né un chien.

J A G O.

» Cette fonction ne me plaît guères ; mais
» puisque je me suis si fort avancé, par pure
» honnêteté & par amitié pour vous, je pour-
» suivrai. J'étais couché l'autre nuit avec votre
» lieutenant Cassio ; & je ne pouvais dormir à
» cause d'une rage de dent. Il y a des gens,
» comme vous savez, qui ont l'ame si relâchée,
» qu'ils parlent en dormant de leurs affaires ;
» Cassio est un de ceux-là. Il disait dans son
» sommeil, Ma chère Desdémona, soyons bien
» prudents, cachons bien nos amours ; en par-
» lant ainsi, il me prenait les mains, il me tâ-
» tonnait, il s'écriait, ah ! charmante créature,
» & il me baisait avec ardeur, comme s'il eût
» arraché par la racine des baisers plantés sur
» mes lèvres, & il mettait ses cuisses sur mes
» jambes, & il soupirait, il haletait, il me bai-

„ fait , il s'écriait , Damné de Destin qui t'a
„ donnée à ce Maure ?

Sur ces preuves si décentement énoncées , & sur un mouchoir de Desdémona que Cassio avait rencontré par hasard , le capitaine Maure ne manque pas d'étrangler sa femme dans son lit , mais il lui donne un baiser avant de la faire mourir. „ Allons , dit-il , meurs , putain... Ah ! „ Monseigneur , renvoyez-moi , mais ne me tuez „ pas... Meurs , putain... Ah ! tuez-moi demain , „ laissez - moi vivre cette nuit... Gueuse , si tu „ branles !... Une seule demi - heure... Non , „ quand cela sera fait , il n'y aura plus de délai... „ Mais que je dise au moins mes prières... Non , „ il est trop tard... “ Il l'étrangle ; & Desdémona après avoir été bien étranglée , s'écrie qu'elle est innocente. Quand Desdémona est morte le sénat rappelle Othello ; on vient le prendre pour le mener à Venise où il doit être jugé. » Arrêtez , dit - il , » un mot ou deux... Vous direz au sénat qu'un jour dans Alep je trouvai un Turc » à turban qui battait un Vénitien & qui se mo- » quait de la république ; je pris par la barbe ce » chien de circoncis ; & je le *frapai ainsi*. “ Il se frapa alors lui-même.

Un traducteur Français qui nous a donné des esquisses de plusieurs pièces Anglaises , & entr'autres du Maure de Venise , moitié en vers , moitié en prose , n'a traduit aucun des morceaux essentiels que nous avons mis sous les yeux des lecteurs ; il fait parler ainsi Othello :

L'art n'est pas fait pour moi ; c'est un fard que je hais.

Dites-leur qu'Othello , plus amoureux que sage ,
 Quoiqu'époux adoré , jaloux jusqu'à la rage ,
 Trompé par un esclave , aveuglé par l'erreur ,
 Immola son épouse , & se perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original ,
L'art n'est pas fait pour moi , est pris dans *Zaïre* ;
 mais le reste n'en est pas.

Le lecteur est maintenant en état de juger le
 procès entre la tragédie de Londres & la tragédie
 de Paris.

D E S

DIVERS CHANGEMENS

A R R I V É S

A L'ART TRAGIQUE.

QUI croirait que l'art de la tragédie est
 dû en partie à Minos ? Si un juge des enfers
 est l'inventeur de cette poésie , il n'est pas éton-
 nant qu'elle soit un peu lugubre. On lui donne
 d'ordinaire une origine plus gaye. Thespis &
 d'autres yvrognes passent pour avoir introduit
 ce spectacle chez les Grecs au tems des vendan-
 ges ; mais si nous en croyons Platon dans son
 dialogue de Minos , on jouait déjà des pièces de
 théâtre du tems de ce prince. Thespis prome-

nait les acteurs dans une charrette. Mais en Crète, & dans d'autres pays, long-tems avant Theſpis, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut dans ſon origine une choſe ſacrée, & de là vient que les hymnes des chœurs ſont preſque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'Eſchile, de Sophocle, d'Euripide. Il n'était pas permis à un poète de donner une pièce avant quarante ans; ils ſ'appelaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on représentait leurs ouvrages; l'argent que le public employait à ces ſpectacles était un argent ſacré.

Eubulus, ou Eubolis, ou Ebylys, fit paſſer en loi qu'on mettrait à mort quiconque propoſerait de détourner cette monnoye à des uſages profanes. C'eſt pourquoi Démoſthène dans ſa ſeconde Olinthienne, employe tant de circonſpection & tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre Philippe; c'eſt comme ſi on entreprenait en Italie de ſouder des troupes avec le tréſor de Notre-Dame de Lorette.

Les ſpectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On ſait que chez les Egyptiens les danſes, les chants, les représentations furent une partie eſſentielle des cérémonies réputées ſaintes. Les Juifs prirent ces uſages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant & groſſier tâche d'imiter ſes voiſins ſavans & polis; de là ces fêtes juives, ces danſes des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes, & tant d'autres cérémonies entièrement Egyptiennes.

Il y a bien plus ; les véritablement grandes tragédies , les représentations imposantes & terribles , étaient les mystères sacrés qu'on célébrait dans les plus vastes temples du monde , en présence des seuls initiés ; c'était là que les habits , les décorations , les machines étaient propres au sujet ; & le sujet était la vie présente & la vie future.

C'était d'abord un grand chœur , à la tête duquel était l'hiérophante : » Préparez - vous , s'écriait-il , » à voir par les yeux de l'ame , l'arbitre de l'univers. Il est unique , il existe seul » par lui-même , & tous les êtres doivent à lui » seul leur existence ; il étend partout son pouvoir & ses œuvres ; il voit tout , & ne peut être vu des mortels.

Le chœur répétait cette strophe ; ensuite on gardait quelque tems le silence ; c'était là un vrai prologue. La pièce commençait par une nuit répandue sur le théâtre ; des acteurs paraissaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient sur des montagnes , & descendaient dans des abîmes. Ils se heurtaient , ils marchaient comme égarés. Leurs discours , leurs gestes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes , & toutes les erreurs de notre vie. La scène changeait , les enfers paraissaient dans toute leur horreur , les criminels avouaient leurs fautes & attestaient la vengeance céleste. C'est ce que Virgile développe admirablement dans son sixième livre de l'Énéide , qui n'est autre chose qu'une description des mystères ; & c'est ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche

de Phlegias. (*Soyez justes, mortels, & ne craignez qu'un Dieu.*) Ce fou de Scarron se trompe donc quand il dit :

Cette sentence est bonne & belle,
Mais en enfer de quoi sert-elle ?

Elle servait aux spectateurs. Enfin on voyait les champs Elisiens, la demeure des justes. Ils chantaient la bonté de Dieu, d'un seul Dieu, architecte du monde; ils enseignaient aux assistans tous leurs devoirs. C'est ainsi que Stobée parle de ces spectacles sublimes, dont on retrouve encore quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admise après la première guerre Punique, pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour apaiser les dieux, comme le dit Tite-Live au livre 7. Ce fut un acte très-solemnel de religion. Les pièces de Livius Andronicus furent une partie de la cérémonie sainte des jeux séculaires. Jamais de théâtre sans simulacres des dieux & sans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les juifs pour les cérémonies payennes, quoiqu'ils en retinssent quelques-unes. Les premiers pères de l'église voulurent séparer en tout les chrétiens des gentils; ils crièrent contre les spectacles. Le théâtre, séjour des antiques divinités subalternes, leur parut l'empire du Diable. Tertullien l'Africain dit dans son livre des spectacles, que le Diable élève les acteurs sur des brodequins pour donner un démenti à J. C. qui assure que personne ne peut ajouter une coudée à sa

saille. St. Grégoire de Nazianze institua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend Sozomène; un St. Apollinaire en fit autant; c'est encor Sozomène qui nous en instruit dans l'histoire ecclésiastique. L'ancien & le nouveau testament furent les sujets de ces pièces; & il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des mystères qu'on joua quelque tems après dans presque toute l'Europe.

Castelvetro certifie dans sa poétique, que la passion de Jésus-Christ était jouée de tems immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces représentations des Italiens, de qui nous tenons tout; & nous les imitâmes assez tard, ainsi que nous avons fait dans presque tous les arts de l'esprit & de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième siècle: les bourgeois de Paris firent leurs premiers essais à St. Maur. On joua les mystères à l'entrée de Charles VI. à Paris l'an 138c.

On croit communément que ces pièces étaient des turpitudes, des plaisanteries indécentes sur les mystères de notre sainte religion, sur la naissance d'un Dieu dans une étable, sur le bœuf & sur l'âne, sur l'étoile des trois rois, sur ces trois rois même, sur la jalousie de Joseph, &c. On en juge par nos Noël's, qui sont en effet des plaisanteries, aussi comiques que blâmables, sur tous ces événemens ineffables. Il n'y a presque personne qui n'ait entendu répéter les vers par

lesquels on prétend qu'une de ces tragédies de la passion commence :

Matthieu? Plait-il, Dieu?

Prend ton épieu.

Prendrai-je aussi mon épée?

Oui, & sui-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la résurrection un ange parle ainsi à Dieu le Père.

Père Eternel, vous avez tort!

Et devriez avoir vergogne,

Votre fils bien-aimé est mort,

Et vous dormez comme un yvrogne.

Il est mort? Oui, d'homme de bien:

Diab!e emporte qui en savait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les pièces des mystères qui sont venues jusqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plupart très-graves; on n'y pouvait reprendre que la grossièreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la sainte écriture en dialogues & en action; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de Dieu. Il y avait sur le théâtre beaucoup plus de pompe & d'appareil que nous n'en avons jamais vu: la troupe bourgeoise était composée de plus de cent acteurs, indépendamment des assistans, des gagistes & des machinistes. Aussi on y courait en foule, & une seule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établissement de l'hôtel de Bourgogne. C'est ce qui se voit par

les registres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs se plainquirent que personne ne venait plus à leurs sermons, car le monologue fut en tout tems jaloux du dialogue : il s'en falait beaucoup que les sermons fussent alors aussi décens que ces pièces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les sermons de Menot & de tous ses contemporains.

Cependant en 1541. le procureur général, par son réquisitoire du 9 Novembre, prétend (article second) *que prédications sont plus décentes que mystères, attendu qu'elles se font par théologiens, gens doctes & de savoir, que ne sont les actes que font gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail sur les mystères & sur les moralités qui leur succédèrent, il suffira de dire que les Italiens qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent aussi les premiers : le cardinal Bibiena, le pape Léon X, l'archevêque Trifino, ressuscitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs ; & il ne se trouva alors aucun petit pédant insolent qui osât croire qu'il pouvait flétrir l'art des Sophocles que les papes faisaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence en 1514. fit des dépenses immenses pour la représentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe, depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, & on y accourut des extrémités de l'Italie. La pièce est de l'archevêque Trifino ; elle est noble, elle est régulière, & purement écrite. Il y a des chœurs ; elle respire en tout le goût de l'antiquité ; on ne peut lui re-

procher que les déclamations, les défauts d'intrigue & la langueur; c'étaient les défauts des Grecs; il les imita trop dans leurs fautes, mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape Léon X. fit représenter à Florence la *Rosamonda* du Ruccelaï, avec une magnificence très supérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le Ruccelaï & le Trifino.

Longtems auparavant la comédie sortait du tombeau par le génie du cardinal Bibiena, qui donna la *Calandra* en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel Arioste, la fameuse *Mandragore* de Machiavel, enfin le goût de la pastorale prévalut. L'*Aminte* du Tasse eut le succès qu'elle méritait, & le *Pastor fido* un succès encor plus grand. Toute l'Europe savait & fait encor par cœur cent morceaux du *Pastor fido*; ils passeront à la dernière postérité: il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaissent pour tel. Malheur à un peuple (comme on l'a déjà dit) qui seul est content de sa musique, de ses peintures, de son éloquence, de sa poésie!

Tandis que le *Pastor fido* enchantait l'Europe, qu'on en récitait partout des scènes entières, qu'on le traduisait dans toutes les langues, en quel état étaient ailleurs les belles-lettres & les théâtres? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Espagnols avaient leurs *autos-sacramentales*, c'est-à-dire, leurs actes sacramentaux. Lopez de Vega, qui était digne de corriger son siècle, fut subjugué par

son siècle. Il dit lui-même qu'il est obligé, pour plaire, d'enfermer sous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ses sottises.

Dans l'une de ses meilleures pièces intitulée *Don Raimond*, ce Don Raymond, fils d'un roi de Navarre, est déguisé en paysan: l'infante de Léon, sa maîtresse, est déguisée en bucheron; un prince de Léon en pèlerin. Une partie de la scène est chez un aubergiste.

Pour les Français, quels étaient leurs livres & leurs spectacles favoris? Le chapitre des torcheus de Gargantua, l'oracle de la *dive Bouteille*, les pièces de Chrétien & de Hardy.

Soixante & douze ans s'écoulèrent depuis Jodelle, qui sous Henri II. avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, sans que la France produisit rien de supportable. Enfin, Mairet, gentilhomme du duc de Montmorenci, après avoir luté longtems contre le mauvais goût, donna sa tragédie de *Sophonisbe*, qui ne ressemble point à celle de l'archevêque Trissino. C'est une petite singularité que la renaissance du théâtre, & l'observation des règles aient commencé en Italie & en France par une *Sophonisbe*. Cette pièce de Mairet est la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne soient point violées; elle servit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque tems avant que Corneille travaillât pour sa scène tragique; & elle fut si goûtée, malgré ses défauts, que lorsque Corneille lui-même voulut ensuite donner une *Sophonisbe*, elle tomba; & celle de Mairet se

fontint encor long-tems. Mairet ouvrit donc la véritable carrière où Rotrou entra, & celui-ci alla plus loin que son maître. On joue encor la tragédie de *Venceslas*, pièce très-défectueuse à la vérité, mais dont la première scène & presque tout le quatrième acte sont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut ensuite; sa *Médée*, qui n'est qu'une déclamation, eut un peu de succès. Mais le *Cid* imité de l'Espagnol, fut la première pièce qui franchit les bornes de la France, & qui obtint tous les suffrages, excepté ceux du cardinal de Richelieu & de Scudéri. On fait assez jusqu'à quel point Corneille s'éleva dans les belles scènes des *Horaces*, & de *Cinna*, dans les personnages de Cornélie, de Sevère, dans le cinquième acte de *Rodogune*. Si *Médée*, *Pertharite*, *Théodore*, *Oedipe*, *Bérénice*, *Surena*, *Othon*, *Sophonisbe*, *Pulchérie*, *Agésilas*, *Attila*, *Don Sanche*, la *Toison d'Or*, ont été indignes de lui & de tous les théâtres, ses belles pièces, & les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder avec justice comme le père de la tragédie.

Il est inutile de parler ici de celui qui fut son émule & son vainqueur, quand ce grand homme commença à baisser. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue & l'art des vers dans les tragédies; & tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de Racine fut méprisé.

Il est vrai qu'on nous reprocha, avec raison, que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie, & d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a justement condamné

Corneille pour avoir fait parler froidement d'amour Thésée & Dircé au milieu de la peste, pour avoir mis des petites coquetteries ridicules dans la bouche de Cléopâtre : & enfin, pour avoir presque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ses ouvrages, sans jamais en faire une passion forte, excepté dans les fureurs de Camille, & dans les scènes attendrissantes du *Cid* qu'il avait prises dans Guilen de Castro, & qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant Racine l'amour insipide & les expressions bourgeoises ; mais on s'aperçut bientôt que presque toutes ses pièces, & celles des auteurs suivans, contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jalousie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les pièces de cet aimable poëte, s'il n'avait pas sù couvrir cette faiblesse de tous les charmes de la poësie, des graces de sa diction, de la douceur de son éloquence sage, & de toutes les ressources de son art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché, dont on ne s'était pas aperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par Saint-Evremont ; il dit *que nos pièces ne font pas une impression assez forte ; que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendresse ; que l'émotion tient lieu de saisissement, l'étonnement de l'horreur ; qu'il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond.*

Il faut avouer que Saint-Evremont a mis le

doigt dans la playe secrète du théâtre François ; on dira tant qu'on voudra que Saint-Evremont est l'auteur de la pitoyable comédie *Sirpolitik*, & de celle des opéra, que ses petits vers de société font ce que nous avons de plus plat en ce genre, que c'était un petit faiseur de phrases ; mais on peut être totalement dépourvu de génie, & avoir beaucoup d'esprit & de goût. Certainement son goût était très-fin, quand il trouvait ainsi la raison de la langueur de la plupart de nos pièces.

Il nous a presque toujours manqué un degré de chaleur ; nous avons tout le reste. L'origine de cette langueur, de cette faiblesse monotone, venait en partie de ce petit esprit de galanterie, si cher alors aux courtisans & aux femmes, qui a transformé le théâtre en conversations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raisonnemens politiques, qui ont gâté *Sertorius*, qui ont rendu *Othon* si froid, & *Suréna* & *Attila* si mauvais. Mais une autre raison empêchait encor qu'on ne déployât un grand patétique sur la scène, que l'action ne fût vraiment tragique ; c'était la construction du théâtre, & la mesquinerie du spectacle. Nos théâtres étaient, en comparaison de ceux des Grecs & des Romains, ce que sont nos halles, notre place de Grève, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs seaux, en comparaison des aqueducs, & des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Colisée, & du Capitole.

Nos salles de spectacle méritaient bien sans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs

louaient un jeu de paume pour représenter *Cinna* sur des tréteaux, & que ces ignorans, vêtus comme des charlatans, jouaient César & Auguste en perruque quarrée, & en chapeau bordé.

Tout fut bas & servile. Des comédiens avaient un privilège; ils achetaient un jeu de paume, un tripot; ils formaient une troupe comme des marchands forment une société. Ce n'était pas là le théâtre de Péricles. Que pouvait-on faire sur une vingtaine de planches chargées de spectateurs? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux? quelle grande action théâtrale pouvait être exécutée? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poète? Les pièces devaient être composées de longs récits; c'était des conversations, plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue; ils rebutaient une pièce qui n'en avait point; il fallut que Corneille dans *Cinna* débutât par l'inutile monologue d'Emilie qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théâtrale, toutes grandes expressions des passions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces traits terribles & perçans qui arrachent le cœur; on le touchait, & il fallait le déchirer. La déclamation qui fut jusqu'à Mademoiselle Lecouvreur un récitatif mesuré, un chant presque noté, mettait encore un obstacle à ces emportemens de la nature, qui se peignent par un mot, par une attitude, par un silence, par un cri qui échape à la douleur.

Nous ne commençames à connaître ces traits

que par Mademoiselle Dumefnil, lorsque dans *Mérope*, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler son propre fils; quand Narbas l'arrêta, quand laissant tomber son poignard on la vit s'évanouir entre les bras de ses femmes, & qu'elle sortit de cet état de mort avec les transports d'une mère; lorsqu'ensuite s'élançant aux yeux de Polifonte, traversant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur sur le front, les sanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria, *Barbare, il est mon fils*. Nous avons vu Baron: il était noble & décent, mais c'était tout. Mademoiselle Lecouvreur avait les graces, la justesse, la simplicité, la vérité, la bienfaisance; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la première fois dans Mademoiselle Dumefnil.

Quelque chose de supérieur encore, s'il est possible, a été l'action de Mademoiselle Clairon, & de l'acteur qui joue *Tancrede*, au troisième acte de la pièce de ce nom & à la fin du cinquième. Jamais les ames n'ont été transportées par des secousses si vives, jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'est déployée en ces deux occasions dans une force dont jusques-là nous n'avions point d'idée, & Mademoiselle Clairon est devenue sans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si dans le quatrième acte de *Mahomet* on avait de jeunes acteurs qui prissent ces grands traits pour modèle, un Séide qui sût être à la fois enthousiaste & tendre, féroce par fanatis-

me , humain par nature , qui sût frémir & pleurer ; une Palmire animée , attendrie , effrayée , tremblante du crime qu'on va commettre ; sentant déjà l'horreur , le repentir , le désespoir , à l'instant que le crime est commis ; un père vraiment père qui en eût les entrailles , la voix , le maintien ; un père qui reconnaît ses deux enfans dans ses deux meurtriers , qui embrasse en versant ses larmes avec son sang ; qui mêle ses pleurs avec ceux de ses enfans , qui se soulève pour les ferrer entre ses bras ; retombe , se penche sur eux ; enfin , ce que la nature & la mort peuvent fournir à un tableau : cette situation ferait encor au-dessus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'est que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hasardé d'être ce qu'ils doivent être , des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous savons , & le public le fait mieux que nous , qu'il ne faut pas prodigier ces actions terribles & déchirantes , que plus elles font d'impression , bien amenées , bien ménagées , plus elles sont impertinentes quand elles sont hors de propos. Une pièce mal écrite , mal débrouillée , obscure , chargée d'incidens incroyables , qui n'a de mérite que celui d'un pantomime & d'un décorateur , n'est qu'un monstre dégoûtant.

Placez un tombeau dans *Semiramis* , osez faire paraître l'ombre de Ninus ; que Ninias sorte de ce tombeau les bras teints du sang de sa mère , cela vous sera permis. Le respect pour l'antiquité , la mythologie , la majesté du sujet , la grandeur

du crime, je ne fais quoi de sombre & de terrible répandu dès les premiers vers sur toute cette tragédie, transportent le spectateur hors de son siècle & de son pays; mais ne répétez pas ces hardiesses; qu'elles soient rares, qu'elles soient nécessaires; si elles sont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire? Craindre tous les écueils; mais comme il est plus aisé de faire une belle décoration qu'une belle scène, plus aisé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il est vraisemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

PARALLELE

D' H O R A C E,

DE BOILEAU ET DE POPE.

LE journal encyclopédique, l'un des plus curieux & des plus instructifs de l'Europe, nous instruit d'un parallèle entre *Horace*, *Boileau* & *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rapelle des vers adressés au roi de Prusse, dans lesquels *Pope* a la préférence sur le Français & sur le Romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
 Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré :
 D'un esprit plus hardi , d'un pas plus assuré
 Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être ;
 Et l'homme , avec lui seul , apprit à se connaître.

Ces vers se trouvent à la tête du poëme sur la loi naturelle , ouvrage philosophique & moral , dans lequel la poésie reprend son premier droit , celui d'enseigner la vertu , l'amour du prochain , l'indulgence ; & où l'auteur développe les principes de la loi universelle que Dieu a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que l'*Essai sur l'homme* de l'illustre Pope est un très-bon ouvrage , & que ni Horace , ni Boileau , ni aucun poëte n'ont rien fait dans ce genre. Rousseau est le seul qui ait tenté quelque chose d'approchant , dans une pièce de vers intitulée , on ne fait pourquoi , *Allégorie* : il fait ses efforts pour expliquer le système de Platon : mais que cet ouvrage est faible , languissant ! ce n'est ni de la poésie , ni de la philosophie ; il ne prouve ni ne peint.

L'homme & les dieux de ton souffle animés ,
 Du même esprit diversement formés ,
 Furent doués , par ta bonté fertile ,
 D'une chaleur plus vive ou moins subtile ;
 Selon les corps ou plus vifs , ou plus lents ,
 Qui de leur feu retardent les élans ;
 Par ces degrés de lumière inégale ,
 Tu fus remplir le vuide & l'intervale
 Qui se trouvait , ô magnifique roi ,
 De l'homme aux dieux , & des dieux jusqu'à toi ;

Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
 Ayant comblé ton idée éternelle,
 Tu fis du ciel la demeure des dieux,
 Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
 Comme le terme & l'équateur sensible
 De l'univers invisible & visible.

Il n'est pas étonnant que cette pièce soit demeurée dans l'oubli ; c'est, comme on voit, un galimathias de termes impropres, un tissu d'épithètes oiseuses en prose dure & sèche que l'auteur a rimée.

Il n'en est pas ainsi de l'essai de Pope ; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en si peu de paroles. C'est le plan des lords Shaftsburi & Bolingbroke exécutés par le plus habile ouvrier ; aussi est-il traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas si cet ouvrage, si fort & si plein, est orthodoxe ; si même sa hardiesse n'a pas contribué à son prodigieux débit ; s'il ne s'ape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choses sont dans l'état où elles devaient être originairement, & si ce système ne renverse pas le dogme de la chute de l'homme, & les divines écritures. Nous ne sommes pas théologiens ; nous leur laissons le soin de confondre. Pope, Shaftsburi, Bolingbroke, Leibnitz & d'autres grands hommes ; nous nous en tenons uniquement à la philosophie & à la poésie. Nous osons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui est le précis de tout l'ouvrage :

All partial evil à general good.

Tout mal particulier est le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui ferait composé des souffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. Bolingbroke s'entendait-il bien lui-même, quand il digérait ce système ? Que veut dire : *Tout est bien ?* Est-ce pour nous ? Non, sans doute. Est-ce pour Dieu ? Il est clair que Dieu ne souffre pas de nos maux. Quelle est donc au fond cette idée Platonicienne ? Un cahos, comme tous les autres systèmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de Pope qui pourraient être comparées à celles d'Horace & de Boileau, je demanderai si ces deux auteurs, dans leurs satyres, se sont jamais servis des armes dont Pope se sert. Les gentillesses dont il régale mylord Harvey, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, sont un peu singulières ; les voici mot pour mot :

Que Harvey tremble ! Qui ? cette chose de foye !

Harvey, ce fromage mou fait de lait d'ânesse !

Hélas ! il ne peut sentir ni satyre ni raison.

Qui voudrait faire mourir un papillon sur la roue ?

Pourtant je veux fraper cette punaise volante à ailes dorées,

Cet enfant de la boue qui se peint & qui put,

Dont le bourdonnement fatigue les beaux esprits & les belles,

Qui ne peut tâter ni de l'esprit, ni de la beauté :

Ainsi l'épagneul bien élevé se plait civilement

A mordiller le gibier qu'il n'ose entamer ;
 Son sourire éternel trahit son vuide...
 Comme les petits ruisseaux se rident dans leurs cours ;
 Soit qu'il parle avec son impuissance fleurie ,
 Soit que cette marionette barbouille les mots que le com-
 père lui souffle ,
 Soit que crapaud familier à l'oreille d'Eve ,
 Moitié écume , moitié venin , il se crache lui-même en
 compagnie ,
 En quolibets , en politique , en contes , en menfonges ;
 Son esprit roule sur des oui-dires , entre ceci , & cela ;
 Tantôt haut , tantôt bas , petit maître ou petite maîtresse ;
 Et lui-même n'est qu'une vile antithèse ;
 Etre amphibie , qui , en jouant les deux rôles ,
 La tête frivole , & le cœur gâté ,
 Fat à la toilette , flatteur chez le roi ,
 Tantôt trotte en lady , tantôt marche en mylord.
 Ainsi les rabins ont peint le tentateur
 Avec face de chérubin , & queue de serpent.
 Sa beauté vous choque , vous vous défiez de son esprit ;
 Son esprit rampe & sa vanité léche la poussière.

Il est vrai que Pope a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne ; il l'appelle honnêtement *Sporns* , du nom d'un infâme prostitué à Néron. Vous observerez encor que la plupart de ces invectives tombent sur la figure de mylord Harvey , & que Pope lui reproche jusqu'à ses graces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait , bossu par devant & par derrière , qui parlait ainsi , on voit à quel point l'a-

mour-propre & la colère sont aveugles.

Les lecteurs pourront demander si c'est Pope, ou un de ses porteurs de chaise qui a fait ces vers. Ce n'est pas là absolument le style de Despréaux. Ne fera-t-on pas en droit de conclure que la politesse & la décence ne sont pas les mêmes en tout pays ?

Pour mieux faire sentir encore, s'il se peut, cette différence que la nature & l'art mettent souvent entre des nations voisines, jettons les yeux sur une traduction fidelle d'un passage de la *Dunciade* de Pope; c'est au chant second. La Bêtise a proposé des prix pour celui de ses favoris qui fera vainqueur à la course. Deux libraires de Londres disputent le prix: l'un est Lintot, personnage un peu pesant; l'autre est Curl, homme plus délié: ils courent, & voici ce qui arrive:

Au milieu du chemin on trouve un borbier
 Que madame Curl avait produit le matin:
 C'était sa coutume de se défaire au lever de l'aurore
 Du marc de son souper, devant la porte de sa voisine.
 Le malheureux Curl glisse; la troupe pousse un grand cri;
 Le nom de Lintot resonance dans toute la rue;
 Le mécréant Curl est couché dans la vilenie,
 Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, &c.

Le portrait de la mollesse dans le *Lutrin* est d'un autre genre; mais on dit qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Une autre conclusion que nous oserons tirer

encor de la comparaison des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée & la tragédie, c'est qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui est plus aisé à faire, une fatyre, ou ce qui est souvent assez infipide, une ode, soit aussi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, & plus de plaisir à la voir, que non pas à transcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs; car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien; une bonne ode encor moins; elle peut tout au plus amuser un quart d'heure les gens du métier; mais créer un sujet, inventer un noeud & un dénouement, donner à chaque personnage son caractère, & le soutenir, faire en sorte qu'aucun d'eux ne paraisse & ne forte sans une raison sentie de tous les spectateurs, ne laisser jamais le théâtre vuide, faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec noblesse sans enflure, avec simplicité sans bassesse; faire de beaux vers qui ne sentent point le poëte, & tels que le personnage aurait dû en faire s'il parlait en vers; c'est là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, sous peine de ne point réussir parmi nous. Et quand il s'est acquitté de tous ces devoirs, il n'a encor rien fait. *Esther* est une pièce qui remplit toutes ces conditions; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en soutenir la représentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans sa main; il faut arracher des

larmes aux spectateurs les plus insensibles , il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur & sans la pitié, point de tragédie ; & quand vous auriez excité cette pitié & cette terreur , si avec ces avantages vous avez manqué aux autres loix , si vos vers ne sont pas excellens , vous n'êtes qu'un médiocre écrivain , qui avez traité un sujet heureux.

Qu'une tragédie est difficile ! & qu'une épître , une satire sont aisées ! Comment donc oser mettre dans le même rang un Racine & un Despréaux ! Quoi ! on estimerait autant un peintre de portrait qu'un Raphaël ? Quoi ! une tête de Rimbran fera égale au tableau de la transfiguration , ou à celui des noces de Cana ?

Nous savons que la plupart des épîtres de Despréaux sont belles , qu'elles posent sur le fondement de la vérité , sans laquelle rien n'est supportable ; mais pour les épîtres de Rousseau , quel faux dans les sujets & quelles contorsions dans le style ! qu'elles excitent souvent le dégoût & l'indignation ! Que veut dire une épître à Marrot , dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les fots qui soient méchans ? que ce paradoxe est ridicule !

Sylla , Catilina , César , Tibère , Néron même étaient-ils des fots ? Le fameux duc de Borgia était-il un fot ? Et avons-nous besoin d'aller chercher des exemples dans l'histoire ancienne ? Peut-on , d'ailleurs , souffrir la manière dure & contrainte , dont cette idée fautive est exprimée ?

Et si par fois on vous dit qu'un vaurien

A de l'esprit, examinez-le bien;
 Vous trouverez qu'il n'en a que le casque;
 Et qu'en effet c'est un sot sous le masque.

Le casque de l'esprit. Bon Dieu, est-ce ainsi que Despréaux écrivait? Comment souffrir le langage de l'épître à Mr. le duc de Noailles, qu'il batifâ, dans ses dernières éditions, d'épître à Mr. le comte de C...

Jadis qu'en vous gloire & naissance
 Soient alliés à titres & puissance,
 Que de splendeurs & d'honneurs mérités
 Votre maison luise de tous côtés,
 Si toutefois ne sont-ce ces bluettes
 Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Ce malheureux burlesque, ce mélange impertinent du jargon du seizième siècle, & de notre langue, si méprisé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un sujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'est ni utile, ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'est qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures; on ne voit rien qui rende l'homme cher à lui-même, comme dit Horace: point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Presque toutes ses épîtres roulent sur lui-même, sur ses querelles avec ses ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés; on ne se soucie pas plus de ses vers contre la Motte, que de ses roches de Salisburi:

qu'importe?... Q'entre ces roches nues

- » Qui par magie en ces lieux sont venues ;
- » S'en trouve sept, trois de chacune part ;
- » Une au-dessus ; le tout fait par tel art ,
- » Qu'il représente une porte effective ,
- » Porte vraiment bien faite & bien naïve ;
- » Mais c'est le tout ; car qui voudrait y voir
- » Tours ou châtel , doit ailleurs se pouvoir.

Ces détestables vers & ce malheureux sujet , peuvent-ils être comparés à la plus mauvaise tragédie que nous ayons ? Nous sommes rassasiés de vers : une denrée trop commune est avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où la nation se rassemble est presque le seul genre de poésie qui nous intéresse aujourd'hui ; encor ne faudrait-il pas avoir des poèmes dramatiques tous les jours.

Namque voluptates commendat ravior usus.

DE L'HISTOIRE.

COMME nous avons déjà vingt mille ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule histoire de France, & qu'un homme studieux qui vivrait cent ans n'aurait pas le tems de les lire, je crois qu'il est bon de savoir se borner. Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de notre pays celle de l'histoire de

nos voisins. Il nous est encor moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs loix qui sont encor les nôtres. Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui quitterait Tacite & Tite-Live pour étudier sérieusement les *Mille & une nuit*. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables; la raison en est que les hommes ont dû vivre longtems en corps de peuple, & apprendre à faire du pain & des habits, (ce qui était difficile) avant d'apprendre à transmettre toutes leurs pensées à la postérité, (ce qui était plus difficile encore.) L'art d'écrire n'a pas certainement plus de six mille ans chez les Chinois, & quoi qu'en ayent dit les Caldéens & les Egyptiens, il n'y a guères d'apparence qu'ils ayent sù plutôt écrire & lire couramment.

L'histoire des tems antérieurs ne put donc être transmise que de mémoire; & on fait assez combien le souvenir des choses passées s'altère de génération en génération. C'est l'imagination seule qui a écrit les premières histoires. Non-seulement chaque peuple inventa son origine, mais il inventa aussi l'origine du monde entier.

Si l'on en croit Sanchoniaton, les choses commencèrent d'abord par un air épais que le vent raréfia; le desir & l'amour en nâquirent, & de l'union du desir & de l'amour furent formés les animaux. Les astres ne vinrent qu'ensuite, mais seulement pour orner le ciel, & pour réjouir la vue des animaux qui étaient sur la terre.

Le *Kneph* des Egyptiens, leur *Oshiret*, & leur

leur Iſhet, que nous nommons Osiris & Isis, ne font guères moins ingénieux & moins ridicules. Les Grecs embellirent toutes ces factions; Ovide les recueillit & les orna des charmes de la plus belle poésie. Ce qu'il dit d'un Dieu qui débrouille le cahos, & de la formation de l'homme, est sublime :

*Sanctius his animal mentisque capacius altæ
Deerat adhuc & qui dominari in cætera posset
Natus homo est.
Pronaque cum spectent animalia cætera terram;
Os homini sublime dedit calumque tueri
Jussit & erectos ad sidera tollere vultus.*

Il s'en faut bien qu'Hésiode & les autres qui écrivirent si longtems auparavant, se soient exprimés avec cette sublimité élégante. Mais depuis ce beau moment où l'homme fut formé, jusqu'au tems des Olympiades, tout est plongé dans une obscurité profonde.

Hérodote arrive aux jeux Olympiques, & fait des contes aux Grecs assemblés, comme une vieille à des enfans. Il commence par dire que les Phéniciens navigèrent de la mer rouge dans la Méditerranée, ce qui suppose que ces Phéniciens avaient doublé notre cap de Bonne-Espérance, & fait le tour de l'Afrique.

Ensuite vient l'enlèvement d'Io, puis la fable de Gigès & de Candaule, puis de belles histoires de voleurs, & celle de la fille du roi d'Egypte Chéops, qui ayant exigé une pierre de taille de

Chacun de ses amants , en eut assez pour bâtir une des plus belles pyramides.

Joignez à cela des oracles , des prodiges , des tours de prêtres , & vous avez l'histoire du genre humain.

Les premiers tems de l'histoire Romaine semblent écrits par des Hérodotes ; nos vainqueurs & nos législateurs ne savaient compter leurs années qu'en fichant des clous dans une muraille par la main de leur grand pontife.

Le grand Romulus , roi d'un village , est fils du Dieu Mars , & d'une religieuse qui allait chercher de l'eau dans sa cruche. Il a un Dieu pour père , une Catin pour mère , & une louve pour nourrice. Un bouclier tombe du ciel exprès pour Numa. On trouve les beaux livres des Sibylles. Un augure coupe un gros caillou avec un rasoir par la permission des Dieux. Une Vestale met à flot un gros vaisseau engravé , en le tirant avec sa ceinture. Castor & Pollux viennent combattre pour les Romains , & la trace des pieds de leurs chevaux reste imprimée sur la pierre. Les Gaulois ultramontains viennent saccager Rome ; les uns disent qu'ils furent chassés par des oyes , les autres qu'ils remportèrent beaucoup d'or & d'argent ; mais il est probable que dans ce tems-là en Italie il y avait beaucoup moins d'argent que d'oyes. Nous avons imité les premiers historiens Romains , au moins dans leur goût pour les fables. Nous avons notre oriflamme apportée par un ange , la sainte ampoule par un pigeon ; & quand nous joignons à cela le manteau de St. Martin , nous sommes bien forts.

Quelle ferait l'histoire utile? celle qui nous apprendrait nos devoirs & nos droits, sans paraître prétendre à nous les enseigner.

On demande souvent si la fable du sacrifice d'Iphigénie est prise de l'histoire de Jephté? si le déluge de Deucalion est inventé en imitation de celui de Noé? si l'aventure de Philémon & de Baucis est d'après celle de Loth & de sa femme? Les Juifs avouent qu'ils ne communiquaient point avec les étrangers, que leurs livres ne furent connus des Grecs qu'après la traduction faite par ordre d'un Ptolomée; mais les Juifs furent long-tems auparavant courtiers & usuriers chez les Grecs d'Alexandrie. Jamais les Grecs n'allèrent vendre de vieux habits à Jérusalem. Il paraît qu'aucun peuple n'imita les Juifs, & que ceux-ci prirent beaucoup de choses des Babiloniens, des Egyptiens & des Grecs.

Toutes les antiquités judaïques sont sacrées pour nous, malgré notre haine & notre mépris pour ce peuple. Nous ne pouvons à la vérité les croire par la raison; mais nous nous soumettons aux Juifs par la foi. Il y a environ quatre-vingt systèmes sur leur chronologie, & beaucoup plus de manières d'expliquer les événemens de leur histoire; nous ne savons pas quelle est la véritable; mais nous lui réservons notre foi pour le tems où elle sera découverte.

Nous avons tant de choses à croire de ce savant & magnanime peuple, que toute notre croyance en est épuisée, & qu'il ne nous en reste plus pour les prodiges dont l'histoire des autres nations est pleine. Rollin a beau nous ré-

péter les oracles d'Apollon, & les merveilles de Sémiramis; il a beau transférer tout ce qu'on a dit de la justice de ces anciens Scythes qui pillèrent si souvent l'Asie, & qui mangeaient des hommes dans l'occasion; il trouve un peu d'incrédulité chez les honnêtes gens.

Ce que j'admire le plus dans nos compilateurs modernes, c'est la sagesse & la bonne foi avec laquelle ils nous prouvent que tout ce qui arriva autrefois dans les plus grands empires du monde, n'arriva que pour instruire les habitans de la Palestine. Si les rois de Babilone dans leurs conquêtes, tombent en passant sur le peuple Hébreu, c'est uniquement pour corriger ce peuple de ses péchés. Si le roi qu'on a nommé Cyrus, se rend maître de Babilone, c'est pour donner à quelques juifs la permission d'aller chez eux. Si Alexandre est vainqueur de Darius, c'est pour établir des fratries juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaste domination, & englobent le petit pays de la Judée dans leur empire, c'est encor pour instruire les Juifs; les Arabes & les Turcs ne sont venus que pour corriger ce peuple aimable. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation; jamais on n'eut tant de précepteurs; & voilà comme l'histoire est utile.

Mais ce que nous avons de plus instructif, c'est la justice exacte que les clercs ont rendue à tous les princes dont ils n'étaient pas contens. Voyez avec quelle candeur impartiale St. Grégoire de Nazianze juge l'empereur Julien le philosophe; il déclare que ce prince qui ne croyait

point au Diable, avait un commerce secret avec le Diable, & qu'un jour que les démons lui apparurent tout enflammés sous des figures trop hideuses, il les chassa en faisant par inadvertance des signes de croix.

Il l'appelle un *furieux*, un *miserable*; il assure que Julien immolait de jeunes garçons & de jeunes filles toutes les nuits dans des caves. C'est ainsi qu'il parle du plus clément des hommes, qui ne s'était jamais vengé des invectives que ce même Grégoire proféra contre lui pendant son règne.

Une méthode heureuse de justifier les calomnies dont on accable un innocent, c'est de faire l'apologie d'un coupable. Par-là tout est compensé; & c'est la manière qu'emploie le même Saint de Nazianze. L'Empereur Constance, oncle & prédécesseur de Julien, à son avènement à l'empire, avait massacré Julius frère de sa mère & ses deux fils, tous trois déclarés Augustes; c'était une méthode qu'il tenait de son père le grand Constantin; il fit ensuite assassiner Gallus frère de Julien. Cette cruauté qu'il exerça contre sa famille, il la signala contre l'empire; mais il était dévot: & même dans la bataille décisive qu'il donna contre Magnance, il pria Dieu dans une église pendant tout le tems que les armées furent aux mains. Voilà l'homme dont Grégoire fait le panégyrique. Si les saints nous font connaître ainsi la vérité, que ne doit-on point attendre des prophanes, surtout quand ils sont ignorants, superstitieux & passionnés?

On fait quelquefois aujourd'hui un usage un

peu bizarre de l'étude de l'histoire. On déterre des chartes du tems de Dagobert, la plupart suspectes & mal entendues, & on en infère que des coutumes, des droits, des prérogatives qui subsistaient alors, doivent revivre aujourd'hui. Je conseille à ceux qui étudient & qui raisonnent ainsi, de dire à la mer, Tu as été autrefois à Aigues-mortes, à Fréjus, à Ravenne, à Ferrare, retourne-y tout-à-l'heure.

 CONVERSATION

*De Mr. l'Intendant des Menus en exercice , avec
Mr. l'Abbé Brizel.*

IL y a quelque tems qu'un jurifconsulte de l'ordre des avocats ayant été consulté par une personne de l'ordre des comédiens , pour favoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix , des gestes nobles , du sentiment , du goût , & tous les talens nécessaires pour parler en public , l'avocat examina l'affaire dans * l'ordre des loix. L'ordre des convulsionnaires ayant déferé cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre siégeante à Paris , icelle a décerné un ordre à son bourreau de bruler la consultation , comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de monsieur l'intendant des Menus en exercice , & de monsieur l'abbé Brizel. Je fus présent à cette conversation : je l'ai fidèlement recueillie , & en voici un petit précis , que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le sens commun peut étendre à son gré.

Je suppose , disait l'intendant des Menus à l'abbé Brizel , que nous n'eussions jamais entendu

R iiij

* L'ouvrage de cet avocat entrepris en faveur du théâtre ; & où il était beaucoup question d'ordre , fut déferé par maître le Dain & incendié au bas de l'escalier.

parler de comédie avant Louis XIV. je suppose que ce prince eût été le premier qui eût donné des spectacles, qu'il eût fait composer *Cinna*, *Athalie*, & le *Misanthrope*, qu'il les eût fait représenter par des seigneurs & des dames, devant tous les ambassadeurs de l'Europe; je demande s'il ferait tombé dans l'esprit du curé la Chétardie, ou du curé Fantin, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs & ces dames, & Louis XIV. lui-même, de leur refuser le sacrement de mariage & la sépulture? Non, sans doute, dit l'abbé Brizel; une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant des Menus. Quand Louis XIV. & toute sa cour dansèrent sur le théâtre, quand Louis XV. dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des Thuilleries, pensez-vous qu'ils aient été excommuniés? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé Brizel: nous sommes bien bêtes, je l'avoue; mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'Aubignac, le père le Bossu supérieur de Ste. Genevieve, le père Rappin, l'abbé Gravina, le père Brumoy, le père Porée, madame Dacier, tous ceux qui ont d'après Aristote enseigné l'art de la tragédie & de l'épopée? On n'est pas encor tombé dans cet excès de barbarie, repartit Brizel: il est vrai que l'abbé de la Coste, monsieur de la Solle, & l'auteur

des nouvelles ecclésiastiques , prétendent que la déclamation , la musique & la danse sont un péché mortel ; qu'il n'a été permis à David de danser que devant l'arche , & que de plus , David , Louis XIV. & Louis XV. n'ont point dansé pour de l'argent ; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en présence de quelques personnes de sa cour ; & qu'on ne se donne plaisir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chose à parler , ou à chanter , ou à danser en public.

Il est donc clair , dit l'intendant , que s'il y avait eu un impôt sous le nom de menus plaisirs du roi , & que cet impôt eût servi à payer les frais des spectacles de sa majesté , le roi encourrait la peine de l'excommunication , selon le bon plaisir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre sur la tête de sa majesté très-chrétienne.

Vous nous embarrassez beaucoup , dit Brizel.

Je veux vous pousser , dit le Menu. Non-seulement Louis XIV. mais le cardinal Mazarin , le cardinal de Richelieu , l'archevêque Trissino , le pape Léon X. dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies , des comédies & des opéras. Les peuples contribuèrent à ces dépenses : je ne trouve pourtant pas dans l'histoire de l'église qu'aucun vicaire de St. Sulpice ait excommunié pour cela le pape Léon X. & ces cardinaux.

Pourquoi donc mademoiselle Le Couvreur a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne ? pourquoi le sieur Romagnesi acteur de notre troupe Italienne , a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien Romain ?

Pourquoi une actrice des chœurs discordants de l'académie royale de musique a-t-elle été trois jours dans sa cave ? pourquoi toutes ces personnes sont-elles brulées à petit feu , sans avoir de corps , jusqu'au jour du jugement dernier , & feront-elles brulées à tout jamais après ce jugement , quand elles auront retrouvé leurs corps ? C'est uniquement , dites-vous , parce qu'on paye vingt sols au parterre.

Cependant ; ces vingt sols ne changent point l'espèce : les choses ne sont ni meilleures , ni pires , soit qu'on les paye , soit qu'on les ait gratis. Un *De profundis* tire également une ame du purgatoire , soit qu'on le chante pour dix écus en musique , soit qu'on vous le donne en fauxbourdon pour douze francs , soit qu'on vous le psalmodie par charité. Donc *Cinna* & *Athalie* ne sont pas plus diaboliques quand ils sont représentés pour vingt sols , que quand le roi veut bien en gratifier sa cour. Or si on n'a pas excommunié Louis XIV. quand il dansa pour son plaisir , ni l'impératrice quand elle a joué un opéra , il ne paraît pas juste qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaisir pour quelque argent , avec la permission du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé Brizel sentit la force de cet argument ; il répondit ainsi : Il y a des tempéraments : tout dépend sagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous sommes assez heureux & assez sages , pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'osa pas enterrer l'illustre & inimitable Molière dans la paroisse St. Eu-

stache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de St. Joseph, selon notre belle & saine coutume de faire des charniers de nos temples. Il est vrai que St. Eustache est un si grand saint, qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui par quatre habitués, le corps de l'infame auteur du *Misanthrope*. Mais enfin, St. Joseph est une consolation ; c'est toujours de la terre sainte. Il y a une prodigieuse différence entre la terre sainte & la profane ; la première est incomparablement plus légère ; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. Celle où est Molière, y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhamé dans une chapelle, ne peut être damné comme Madlle. Le Couvreur, & Romagnesi, qui font sur les chemins. Peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le *Tartuffe* ; je n'en voudrais pas jurer. Mais je suis sûr du salut de Jean-Baptiste Lulli, violon de Madlle., musicien du roi, surintendant de la musique du roi, qui joua dans Carifelli & dans Pourceaugnac, & qui de plus était Florentin ; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai : cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre à St. Eustache. Il n'a pas tâté de la voirie : il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna Mr. l'abbé Brizel ; & c'est puissamment raisonner.

L'intendant des Menus qui fait l'histoire, lui repliqua ; Vous avez entendu parler du révérend père Girard ; il était forcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il enforcela sa pénitente en lui donnant le fouet tout doucement. De plus, il

fouffla sur elle , comme font tous les forciers. Seize Juges déclarèrent Girard magicien. Cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à la fois jésuite & forcier , a pourtant , malgré ces deux titres , les honneurs de la sépulture , & que Mademoiselle Clairon ne les aurait pas , si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué *Pauline* , laquelle Pauline ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser ?

Je vous ai déjà dit , répondit l'abbé Brizel , que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Madlle. Clairon , s'il y avait un gros honoraire à gagner ; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile ; alors on ne s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur , & d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres : leurs parens n'ont ni assez d'argent , ni assez de crédit pour gagner un procès ; le public ne s'en soucie guères ; il jouit des talens de Mademoiselle Le Couvreur pendant sa vie , il la laissa traiter comme un chien après sa mort , & ne fit qu'en rire.

L'exemple des forciers est beaucoup plus férieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des forciers ; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point , en dépit des seize Provençaux qui crurent Girard si habile. Cependant , l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous manquez de forciers ; nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin de *Pourceaugnac* :

il nous faut un malade , & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les fauterelles ; il y en a ; & j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir , car elles s'en moquent. J'en ai vû des nuées en Picardie ; il est très-dangereux d'offenser de grandes compagnies , & d'exposer les foudres de l'église au mépris des personnes puissantes ; mais pour trois ou quatre cent pauvres comédiens , répandus dans la France , il n'y a rien à craindre en les traitant comme les fauterelles , & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort , Mr. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier général ? Non , monsieur , dit l'intendant ; mon oncle avait cette place , mon père était receveur général des finances , & tous deux étaient secrétaires du roi , ainsi que mon grand-père. Eh bien , repliqua Brizel , votre oncle , votre père , & votre grand-père sont excommuniés , anathématisés , damnés à tout jamais ; & quiconque en doute est un impie , un monstre , en un mot , un philosophe.

Le Menu à ce discours ne fut s'il devait rire , ou battre l'abbé Brizel. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien , monsieur , dit-il au Brizel , que vous me montrassiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi , & les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles , dit le Brizel ; je vous ferai voir plus , je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des payens , & vous apprendrez par les

anciennes constitutions, qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles. *Sicut Ethnicus & Publicanus* est un passage assez connu : la loi de l'église a été invariable sur cet article ; l'anathème porté contre les fermiers , contre les receveurs des dîmanes , n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encor dans les premiers siècles l'*Oedipe* de Sophocle , anathème qui subsiste contre ceux qui ne représentent plus l'*Oedipe* de Corneille. Commencez par tirer de l'enfer votre père , votre grand-père , & votre oncle : & puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravezuez , Mr. Brizel , dit l'intendant : mon père était seigneur de paroisse ; il est enterré dans sa chapelle : mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de Lulli ; & si son curé lui avait jamais parlé de l'*Ethnicus* & du *Publicanus* , il l'aurait fait mettre dans un cu de basse-fosse. Je veux bien croire que St. Matthieu a damné les employés des fermes , après l'avoir été , & qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers tems : mais vous avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face ; & si nous sommes excommuniés , c'est *incognito*.

Justement , dit Brizel , vous y êtes. On laisse l'*Ethnicus* & le *Publicanus* dans l'évangile ; on n'ouvre point les anciens rituels , & on vit paisiblement avec les fermiers généraux , pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

Mr. l'intendant s'appaisa un peu ; mais il ne pouvait digérer l'*Ethnicus* & le *Publicanus*. Je vous prie , mon cher Brizel , dit-il , de m'apprendre pourquoi on a inséré cette fatyre dans vos livres , & pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers tems.

Cela est tout simple , dit Brizel : ceux qui prononçaient cette excommunication , étaient de pauvres gens , dont les trois quarts étaient Juifs , parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou Romains ou choisis par les Romains ; c'était un secret infail-
 lible d'attirer à soi le petit peuple , que d'anathématiser les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs , des maîtres & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité , & qui condamnaient Messieurs des fermes. Criez au nom de Dieu contre les puissances , & contre les impôts ; vous aurez infailliblement la canaille pour vous , si on vous laisse faire ; & quand vous aurez un assez grand nombre de canailles à vos ordres , alors il se trouvera des gens d'esprit qui lui mettront une felle sur le dos , un mors à la bouche , & qui monteront dessus pour renverser les états & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice , mais on conservera les premières pierres , quoique brutes & informes , parce qu'elles ont servi autrefois , & qu'elles sont chères aux peuples ; on les encastrea proprement avec les nouveaux marbres , avec les pierreries & l'or qui seront prodigués ; & il y aura même toujours de vieux

antiquaires, qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'est là, monsieur, l'histoire succinte de ce qui est arrivé parmi nous. La France a été long-tems barbare; & aujourd'hui qu'elle commence à se civiliser, il y a encor des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers généraux de toutes leurs richesses, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art aussi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proscrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la saine partie du clergé laisse les financiers se damner en paix, & permet seulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant des Menus; vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à diner; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur, oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi faisant sa charge? Donc, il ne vous est pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant *Cinna* & *Polyeucte* par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit Brizel, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'est apparemment dans vos libertés de l'église Gallicane? mais ne savez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proscrit le grand Henri IV. & Henri III. & Louis XII. le père du peuple tandis qu'il convoquait un concile à Pise, & Philippe le Bel, & Philippe-

Au-

Auguste , & Louis VIII. & Philippe I. & le saint roi Robert , quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes , & de les faire mourir de mort subite ; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant Des Menus un peu fâché lui coupa la parole , & lui dit : Monsieur , excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira , ils auront bien vous punir ; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa majesté , l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron , je suis aussi hors du giron ; s'ils péchent mortellement en faisant verser des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuses , c'est moi qui les fais pécher : s'ils vont à tous les diables , c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre , ils sont plus coupables que moi ; le roi & la reine qui ordonnent qu'on les amuse & qu'on les instruisse , sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'église les soldats , il est sûr que vous retranchez aussi les officiers & les généraux ; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez , s'il vous plait , à quel point vous êtes absurdes ; vous souffrez que des citoyens au service de sa majesté , soient jettés aux chiens , pendant qu'à Rome , & dans tous les autres pays , on les traite honnêtement pendant leur vie , & après leur mort.

Brizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parce que nous sommes un peuple grave , sé-

rieux, conséquent, supérieur en tout aux autres peuples? La moitié de Paris est convulsionnaire; il faut que ces gens-là en imposent à ces libertins qui se contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point les actions, qui aiment sa personne, qui lui payent avec allégresse de quoi soutenir la gloire de son trône, qui après avoir satisfait à leur devoir, passent doucement leur vie à cultiver les arts, qui respectent Sophocle & Euripide, & qui se damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) est un composé de fripons, de fanatiques, & d'imbécilles, parmi lesquels il y a un petit troupeau séparé, qu'on appelle la bonne compagnie; ce petit troupeau étant riche, bien élevé, instruit, poli, est comme la fleur du genre humain; c'est pour lui que les plaisirs honnêtes sont faits; c'est pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé; c'est lui qui donne la réputation; & pour vous dire tout, c'est lui qui nous méprise, en nous faisant politesse quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choisis; & depuis les jésuites jusqu'aux capucins, depuis le père Quesnel jusqu'au marant qui fait la gazette ecclésiastique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit sur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui persuadons qu'il est essentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplaît mortellement aux saints du

paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaises; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux discours, divisé en trois points, quand il a l'esprit rempli des beaux morceaux de Cinna, de Polyencte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre & d'Athalie? C'est là ce qui nous défespère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous demandons ce qu'on pense du dernier sermon du prédicateur de St. Roc; le fils de la maison nous répond par une tirade de Racine. Avez-vous lû l'œuvre des six jours? disons-nous; on nous replique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin, le tems approche où nous ne gouvernerons plus que les disgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui on peut.

Il n'en est pas ainsi à Rome & dans les autres états de l'Europe. Quand on a chanté à St. Jean de Latran, ou à St. Pierre, une belle messe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt châtres ont fredonné un motet, tout est dit; on va prendre le soir du chocolat à l'opéra de St. Ambroise, & personne ne s'avise d'y trouver à redire. On se garde bien d'excommunier la signora Cuzzoni, la signora Faustina, la signora Barbarini, encor moins le signor Farinelli, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui sont les maîtres chez eux, ne sont jamais persécuteurs; voilà pourquoi un roi qui n'est point contredit, est toujours un bon

roi, pour peu qu'il ait le sens commun. Il n'y a de méchants que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui persécutent pour se donner de la considération. Le pape est assez puissant en Italie, pour n'avoir pas besoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens estimables; mais il est des animaux dans Paris, aux cheveux plats, & à l'esprit de même, qui sont dans la nécessité de se faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigorisme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils se trouvent anéantis dans la foule. Les passants ne regardent les chiens que quand ils aboyent, & on veut être regardé. Tout est jalousie de métier dans ce monde. Je vous dis notre secret; ne me décelez pas; & faites-moi le plaisir de me donner une loge grillée à la première tragédie de Mr. Collardeau.

Je vous le permets, dit l'Intendant Des Menus; mais achevez de me révéler vos mystères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une société gagée par le roi, est le comble de l'insolence & du ridicule? & pourquoi, en même tems, personne ne travaille-t-il à lever ce scandale?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit Brizel, en vous avouant que tout est contradiction chez nous. La France, à parler sérieusement, est le royaume de l'esprit & de la sottise, de l'industrie & de la paresse, de la philosophie & du fanatisme, de la gaieté & du pédantisme, des loix & des abus, du bon goût & de l'impertinence.

La contradiction ridicule de la gloire de Cinna, & de l'infamie de ceux qui représentent Cinna; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux représentations de Cinna, & le droit d'anathématiser les acteurs, l'auteur, & les spectateurs, sont assurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple; mais trouvez-moi dans le monde un établissement qui ne soit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis? pourquoi la défense de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs successeurs regorgent de richesses & d'honneurs? pourquoi St. Joseph ayant été charpentier, & son divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, son vicaire a chassé les empereurs, & s'est mis sans façon à leur place? pourquoi a-t-on excommunié, anathématisé pendant des siècles, ceux qui disaient que le St. Esprit procède du Père & du Fils? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui pensent le contraire?

Pourquoi est-il expressément défendu dans l'évangile de se remarier, quand on a fait casser son mariage, & que nous permettons qu'on se remarie? Dites-moi comment le même mariage est annulé à Paris, & subsiste dans Avignon?

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudissez à la brutale & factieuse insolence de Joad, qui fait

couper la tête à Athalie, parce qu'elle voulait élever son petit-fils Joas chez elle ; tandis que si un prêtre osait parmi nous attenter quelque chose de semblable contre les personnes du sang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamne au dernier supplice ?

Tout dépend de l'usage. La danse, par exemple, a été chez presque tous les peuples une fonction religieuse ; les Juifs même dansèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'avisait à la grand'messe de danser pieusement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ses billets de confession ; on représente encor des actes sacramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait Jésus-Christ, un autre fait le Diable, une actrice est la sainte Vierge, une autre Madelaine à sa toilette ; Arlequin dit Ave Maria, Judas dit son Pater.

Pendant ce tems là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendants de notre bon père Abraham ; & tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois traduites en mauvais Latin. Malgré tout cela il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse & d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; si nous faisons bénir nos attelages à Ste. Geneviève, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde ; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non-seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos prin-

cipes & dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres; c'est une guerre secrète, qui ne finira jamais. L'homme d'église est l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtisan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens; & chacun donne à son voisin loyalement tous les dégouts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes, je l'avoue, est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien; ils défendent les ragouts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchise, dit le Menu. Laissons paisiblement subsister de vieilles sottises; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, & nos petits-enfants nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laissons les Tartuffes crier encor quelque tems, & dès demain je vous mène à la comédie de Tartuffe.

E P I T R E

S U R

L' A G R I C U L T U R E .

QU'il est doux d'employer le déclin de son âge,
Comme le grand Virgile occupa son printemps !
Du beau lac de Mantouë il aimait le rivage,
Il cultivait la terre & chantait ses présens ;
Mais bientôt ennuié des plaisirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quitta le séjour ,
Et malgré Mévius il parut à la cour.

C'est la cour qu'on doit fuir , c'est aux champs
qu'il faut vivre.

Dieu du jour , dieu des vers , j'ai ton exemple
à fuivre.

Tu gardas les troupeaux , mais c'étaient ceux d'un
roi ;

Je n'aime les moutons que quand ils font à moi.

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vuë

Que le parc de Versailles & sa vaste étendue.

Le Normand Fontenelle au milieu de Paris

Prêta des agrémens au chalumeau champêtre ;

Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître.
 Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
 Je veux que le cœur parle ou que l'auteur se taise.
 Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
 En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise ;
 Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons ;
 Ce sont des fauffetés, & non des fictions.

Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire ?
 Me dit un petit maître amoureux du fracas.
 Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas ;
 On s'oublie, on espère, on jouit, on desire ;
 Il nous faut du tumulte, & je sens que mon cœur,
 S'il n'est pas enyvré, va tomber en langueur.

Atten, bel étourdi, que les rides de l'âge
 Meurissent ta raison, sillonnent ton visage,
 Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
 Qu'un Nerbard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
 T'ait noirci des poisons de sa langue maudite ;
 Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
 Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite ;
 Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
 Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.

Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi !
 Succomber sous le poids d'un ennui volontaire !
 De l'ennui ! penses-tu que retiré chez toi,

Pour les tiens , pour l'état tu n'as plus rien à faire ?
 La nature t'appelle , aprens à l'observer.
 La France a des déserts , ose les cultiver ;
 Elle a des malheureux ; un travail nécessaire ,
 Ce partage de l'homme , & son consolateur ,
 En chassant l'indigence amène le bonheur.
 Change en épics dorés , change en gras paturages
 Ces ronces , ces roseaux , ces affreux marécages.
 Tes vassaux languissans , qui pleuraient d'être nés,
 Qui redoutaient surtout de former leurs semblables,
 Et de donner le jour à des infortunés ,
 Vont se lier gaiement par des nœuds désirables.
 D'un canton désolé l'habitant s'enrichit ;
 Turbilly dans l'Anjou t'imite & t'aplaudit.
 Bertin qui dans son roi voit toujours sa patrie ;
 Prête un bras secourable à ta noble industrie.
 Trudaine fait assez que le cultivateur
 Des ressorts de l'état est le premier moteur ;
 Et qu'on ne doit pas moins pour le soutien du trône
 A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.

J'aime assez St. Benoit , il prétendit du moins
 Que ses enfans tondus chargés d'utiles soins
 Méritaissent de vivre en guidant la charue ,
 En creusant des canaux , en défrichant des bois ;
 Mais je suis peu content du bon homme François ,

Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuser dans la rue,
 Et voulut que ses fils robustes fainéans
 Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.

Dieu veut que l'on travaille, & que l'on s'évertue;
 Et le sot mari d'Eve au paradis d'Edin
 Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.
 C'est la première loi donnée au premier homme,
 Avant qu'il eût mangé la moitié de sa pomme.

Mais ne détournons point nos mains & nos
 regards,

Ni des autres emplois, ni surtout des beaux arts.
 Il est des tems pour tout; & lorsqu'en mes vallées
 Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
 De quelque malheureux ma main sèche les pleurs,
 Sur la scène à Paris j'en fais verser peut-être;
 Dans Versailles étonné j'attendris de grands cœurs.
 Et sans croire aprocher de Racine mon maître,
 Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.
 Au fond de son borbier je fais rentrer Fréron.
 L'archidiacre T... prétend que je l'ennuie;
 La représaille est juste; & je fais à propos
 Confondre les pervers & me moquer des fots.
 En vain sur son crédit un délateur s'apuie;
 Sous son bonnet quarré, que ma main jette à bas,
 Je découvre en riant la tête de Midas.

J'honore Diderot malgré la calomnie ;
 Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie ;
 Les échos des rochers qui ceignent mon désert ,
 Répètent après moi le nom de Dalember.
 Un philosophe est ferme , & n'a point d'artifice ;
 Sans espoir & sans crainte il fait rendre justice ;
 Jamais adulateur , & toujours citoyen ,
 A son prince attaché , sans lui demander rien ,
 Fuyant des factions les brigues ennemies ,
 Qui se glissent par fois dans nos académies ;
 Sans aimer Loyola , condamnant St. Médard ;
 Des billets qu'on exige il se rit à l'écart ,
 Et laisse au parlement à reprimer l'église ;
 Il s'élève à son Dieu , quand il foule à ses pieds
 Un fatras dégoutant d'argumens décriés ;
 Et son ame inflexible au vrai seul est soumise.
 C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois ,
 En guerre avec les sots , en paix avec soi-même ,
 Gouvernant d'une main le foc de Triptolème ,
 Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
 La lyre de Racine & le luth de Chapelle.

O vous , à l'amitié dans tous les tems fidelle ,
 Vous qui sans préjugés , sans vice , sans travers ,
 Embellissez mes jours ainsi que mes déserts ,
 Soutenez mes travaux & ma philosophie.

Vous cultivez les arts; les arts vous ont suivie;
Le fang du grand Corneille élevé sous vos yeux,
Aprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux;
Son ombre entre nous trois aime encor à paraître.
Son ombre nous console, & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

A

D A P H N É,

CELEBRE ACTRICE.

ÉPITRE TRADUITE DE L'ANGLAIS.

Belle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitiez, & vous l'embellissiez.
La voix, l'esprit, la grace, la figure,
Le sentiment n'est point encor assez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athènes
Que le génie étalait sur la scène.

Quand dans les arts de l'esprit & du goût
On est sublime, on est égale à tout.
Que dis-je! on règne: & d'un peuple fidelle
On est chéri, surtout si l'on est belle.
O ma Daphné! qu'un destin si flatteur
Est différent du destin d'un auteur!

Je crois vous voir sur ce brillant théâtre,
Où tout * Paris de votre art idolâtre
Porte en tribut son esprit & son cœur.
Vous récitez des vers plats & sans grace,

* Le Traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

Vous leur donnez la force & la douceur ;
 D'un froid récit vous réchauffez la glace.
 Les contre-sens deviennent des raisons.
 Vous exprimez , par vos sublimes fons ,
 Par vos beaux yeux , ce que l'auteur veut dire ;
 Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir ;
 Vous exercez un magique pouvoir ,
 Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
 On bat des mains , & l'auteur ébaudi
 Se remercie , & pense être applaudi.

La toile tombe ; alors le charme cesse.

Le spectateur apportait des présens
 Affectueux de fiflets & d'encens :
 Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse ,
 L'un pour l'auteur , l'autre pour son appui ,
 L'encens pour vous , & les fiflets pour lui.

Vous cependant au doux bruit des éloges
 Qui vont pleuvant de l'orchestre & des loges ,
 Marchant en reine , & traînant après vous
 Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux ,
 Vous admettez près de votre toilette
 Du noble effain la cohue indiscrete ;
 L'un dans la main vous glisse un billet doux ,
 L'autre à Passi * vous propose une fête.

* Le traducteur a mis *Passi* au lieu de *Kinsington*.

Joffe avec vous veut souper tête à tête ;
 Candale y foupe , & rit tout haut d'eux tous.
 On vous entoure , on vous presse , on vous laisse.
 Le pauvre auteur est tapi dans un coin ,
 Se fait petit , tient à peine une place.
 Certain marquis l'apercevant de loin ,
 Dit, Ah ! c'est vous , bon jour , monsieur Pancrace ,
 Bon jour : vraiment votre pièce a du bon.
 Pancrace fait révérence profonde ,
 Bégaie un mot , à quoi nul ne répond ,
 Puis se retire , & se croit du beau monde.

Un intendant des plaisirs dits menus ,
 Chez qui les arts sont toujours bien venus ,
 Grand connaisseur , & pour vous plein de zèle ,
 Vous avertit que la pièce nouvelle
 Aura l'honneur de paraître à la cour.

Vous arrivez conduite par l'amour ;
 On vous présente à la reine , aux princesses ,
 Aux vieux seigneurs , qui dans leurs vieux propos
 Vont regrettant le chant de la Duclos.
 Vous recevez complimens & caresses ;
 Chacun accourt , chacun dit , la voilà ;
 De tous les yeux vous êtes remarquée ,
 De mille mains on vous verrait claquée ,
 Dans le fallon , si le roi n'était là.

Panrace fuit : un gros huiffier lui ferme
 La porte au nez ; il reste comme un terme ,
 La bouche ouverte , & le front interdit ,
 Tel que Francus , qui tout brillant de gloire ,
 Ayant en cour présenté son mémoire ,
 Crève à la fois d'orgueil & de dépit.

Il gratte , il gratte , il se présente , il dit ,
 Je suis l'auteur. -- Hélas ! mon pauvre hère ,
 C'est pour cela que vous n'entrerez pas.
 Le malheureux honteux de sa misère
 S'esquive en hâte , & murmurant tout bas
 De voir en lui les neuf muses bannies ;
 Du tems passé regrettant les beaux jours ,
 Il rime encor , & s'étonne toujours
 Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever , quelque compilateur ,
 Froid gazetier , jaloux d'un froid auteur ,
 Quelque Fréron , dans l'*Ane littéraire* ,
 Vient l'entamer de sa dent mercenaire ;
 A l'aboyeur il reste abandonné
 Comme un esclave aux bêtes condamné.
 Voilà son fort : & puis cherchez à plaire.

Mais c'est bien pis , hélas ! s'il réussit ;
 L'envie alors , Euménide implacable ,
 Chez les vivans harpie insatiable ,

Que la mort seule à grand'peine adoucit ,
 L'affreuse envie active , impatiente ,
 Versant le fiel de sa bouche écumante ,
 Court à Paris par de longs siffemens ,
 Dans leurs greniers réveiller ses enfans .
 A cette voix , les voilà qui descendent ,
 Qui dans le monde à grands flots se répandent
 En manteau court , en soutane , en rabat ,
 En petit maître , en petit magistrat :
 Ecoutez-les : cette œuvre dramatique
 Est dangereuse , & l'auteur hérétique :
 Maître Abraham va sur lui distillant
 L'acide impur qu'il vendait sur la Loire ; *
 Maître Cervié dans sa pesante histoire
 Qu'on ne lit point , condamne son talent .

Un petit singe à face de Tersite ,
 Au fourcil noir , à l'œil noir , au teint gris ,
 Bel esprit faux qui hait les bons esprits ,
 Fou sérieux que le bon sens irrite ,
 Echo des fots , trompette des pervers ,
 En prose dure insulte les beaux vers ,
 Pourfuit le sage , & noircit le mérite .

Mais écoutez ces pieux loups-garous ,

* Le traducteur a substitué la Loire à la Tamise.

Perfécuteurs de l'art des Euripides ,
Qui vont heurlant en phrases insipides
Contre la scène & même contre vous.

Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier de votre art idolâtre ,
* Un possédé dans le fond d'un tonneau ,
Qu'on coupe en deux & qu'un vieux dais surmonte ,
Crie au scandale , à l'horreur , à la honte ,
Et vous dépeint au public abusé
Comme un démon en fille déguisé.
Ainsi toujours unissant les contraires ,
† Nos chers Français dans leurs têtes légères ,
Que tous les vents font tourner à leur gré ,
Vont diffamant ce qu'ils ont admiré.

O mes amis , raisonnez , je vous prie ;
Un mot suffit. Si cet art est impie ,
Sans répugnance il le faut abjurer ;
S'il ne l'est pas , il le faut honorer.

* L'auteur Anglais a sans doute en vuë les chaires des
presbitériens.

† Le traducteur transporte toujours la scène à Paris.

LES CHEVAUX
ET LES ANES;
O U
ETRENNES AUX SOTS.

I. Janvier 1761.

A Ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solennels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lézine, & son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, & prétendit aux prix.
C'était la course. Un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des houffes, des aigrettes,
Un beau harpois, de l'or sur ses bossètes.
Le bon Bathos quelque tems marchanda.
Un certain âne alors se présenta;

L'âne difait , Mieux que lui je fais braire ,
 Et vous verrez que je fais mieux courir ;
 Pour des chardons je m'offre à vous fervir ;
 Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
 Sûr du triomphe il fort de la maifon.
 Voilà Bathos monté fur fon grifon.
 Il vent courir. La Grèce était railleufe.
 Plus l'assemblée était belle & nombreufe ,
 Plus on fiflait. Les Bathos en ce tems
 N'impofoient pas filence aux bons plaifans.

Profite bien de cette belle hiftoire ,
 Vous qui fuivez les sentiers de la gloire ;
 Vous qui briguez ou donnez des lauriers ,
 Diftinguez bien les ânes des courfiers.
 En tout état , & dans toute fcience ,
 Vous avez vû plus d'un Bathos en France ;
 Et plus d'un âne a mangé quelquefois
 Au ratelier des courfiers de nos rois.

L'Abbé Dubois fameux par fa veffie ,
 Mit fur fon front très atteint de folie ,
 La même mître , hélas ! qui décora
 Ce Fénélon que l'Europe admira.
 Au Ciceron des oraisons funèbres ,
 Sublime auteur de tant d'écrits célèbres ,
 Qui fuccéda dans l'emploi glorieux

De cultiver l'esprit des demi-dieux ?
 Un théatin , un Boyer. Mais qu'importe ,
 Quand l'arbre est beau , quand sa sève est bien forte ,
 Qu'il soit taillé par Benigne ou Boyer ?
 De très bons fruits viennent sans jardinier.

C'est dans Paris , dans notre immense ville ,
 En grands esprits , en fots toujours fertile ,
 Mes chers amis , qu'il faut bien nous garder
 Des charlatans qui viennent l'inonder.
 Les vrais talens se taifent ou s'enfuient ,
 Découragés des dégouts qu'ils effuient.
 Les faux talens sont hardis , effrontés ,
 Souples , adroits , & jamais rebutés.
 Que de Frélons vont pillant les abeilles !
 Que de Pradons s'érigent en Corneilles !
 Que de Chaugats ^{a)} semblent des Maffillons !
 Que de Le Dains succèdent aux Bignons !
 Virgile meurt , Bavius le remplace.
 Après Lulli nous avons vû Colasse.
 Après Le Brun Coypel obtint l'emploi
 De premier peintre , ou barbouilleur du roi.

a) Chaugat , mauvais auteur de quelques brochures.

b) Crevier , mauvais auteur d'une histoire Romaine , & d'une histoire de l'université , & beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu , dans lequel il s'efforce de

Ah ! mon ami , malgré ta suffisance ,
 Tu n'étais pas premier peintre de France :
 Le lourd Cervier , b) pédant , crasseux & vain ,
 Prend hardiment la place de Rollin ,
 Comme un valet prend l'habit de son maître.
 Que voulez-vous ? chacun cherche à paraître :

C'est un plaisir de voir ces polissons
 Qui du bon goût nous donnent des leçons ,
 Ces étourdis calculans en finance ,
 Et ces bourgeois qui gouvernent la France ,
 Et ces gredins qui d'un air magistral
 Pour quinze sous griffonnant un journal ,
 Journal chrétien , connu par sa sottise ,
 Vont se quarrant en princes de l'église ,
 Et ces faquins qui d'un ton familier
 Parlent au roi du haut de leur grenier.

Nul à Paris ne se tient dans sa sphère ,
 Dans son métier , ni dans son caractère ;
 Et parmi ceux qui briguent quelque nom ,
 Ou quelque honneur , ou quelque pension ,

prouver que Montesquieu n'était pas chrétien. Voilà un beau service que cet homme rend à notre religion , de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme. La monture de Bathos paraît assez convenable à ce monsieur.

Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé La Coste ^{c)} est le seul à sa place.

Le roi, dit-on, bannira ces abus ;
Il le voudrait, ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme,
Impertinens, je veux qu'on se réforme,
Que le journal de Trévoux soit meilleur,
Guion moins plat, Moreau plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe ;
Je lui défens de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer ;
Je veux, j'entends que sous mon règne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage & juste ;
Que nul Robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Où le rapport, dans mon conseil, j'ordonne,
Que la raison s'introduise en Sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir,
Ou m'éclairer ; car tel est mon plaisir.

Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville.
Donc on aurait grande obligation

^{c)} L'Abbé La Coste, employé à Toulon sur les galères du roi.

A qui pourrait, par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonester par nom & par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins Molinistes,
A leurs rivaux les rudes Jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots d'honnêtes vérités ;
Je les dirai, n'en foyez point en peine ;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les fots, je dois en bon chrétien,
Vous fesser tous: car c'est pour votre bien.

 DES FÊTES.

1759.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait sa petite terre, & sainte Ragonde, ou Radegonde, était la patronne de sa paroisse. Or il arriva que le jour de la fête de sainte Ragonde, il falut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, sans quoi tout était perdu. Le maître après avoir assisté dévotement à la messe avec tout son monde, alla labourer sa terre, dont dépendait le maintien de sa famille; & le curé & les autres paroissiens allèrent boire selon l'usage.

Le curé en buvant apprit l'énorme scandale qu'on osait donner dans sa paroisse, par un travail profane: il alla, tout rouge de colère & de vin, trouver le cultivateur, & lui dit, Monsieur, vous êtes bien insolent & bien impie, d'oser labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, monsieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la sainte, mais il faut aussi manger, & ma famille mourrait de faim si je ne labourais pas. Buvez & mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela est-il écrit? dit le cultivateur. Dans Ovide, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'Ovide avez-vous lû que je dois

aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ le jour de la sainte Ragonde ?

Vous remarquerez que le gentilhomme & le pasteur avaient très bien fait leurs études. Lisez la métamorphose des filles de Minée, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'auteur, & je soutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous souvenez pas que les filles de Minée furent changées en chauves-fouris pour avoir filé un jour de fête ? Le cas est bien différent, repliqua le gentilhomme ; ces demoiselles n'avaient rendu aucun honneur à Bacchus, & moi j'ai été à la messe de sainte Ragonde ; vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-fouris. Je ferai pis, dit le prêtre ; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec sa famille & ses valets, passa chez l'étranger, se fit Luthérien, & sa terre resta inculte plusieurs années.

On conta cette aventure à un magistrat de bon sens & de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de sainte Ragonde.

Ce sont, disait-il, les cabaretiers, sans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des paysans & des artisans consiste à s'enyvrer le jour d'un saint qu'ils ne connaissent que par ce culte : c'est dans ces jours d'oisiveté & de débauche que se commettent tous les crimes : ce sont les fêtes qui remplissent les prisons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenants criminels & les bourreaux : voilà parmi nous la seule excuse des fêtes : les champs

catholiques restent à peines cultivés , tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produisent de riches moissons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la messe de saint Crépin , parce que *crepido* signifie empeigne ; que les faiseurs de vergettes fêtent sainte Barbe leur patronne ; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la messe de sainte Claire ; qu'on célèbre saint... dans plusieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ses devoirs aux saints , on rende service aux hommes , qu'on aille de l'autel à la charrue , c'est l'excès d'une barbarie & d'un esclavage insupportable , de consacrer ses jours à la nonchalance & au vice. Prêtres , commandez (s'il est nécessaire ,) qu'on prie Roch , Eustache & Fiacre , le matin ; magistrats , ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de Fiacre , d'Eustache & de Roch. C'est le travail qui est nécessaire ; il y a plus , c'est lui qui sanctifie.

L E T T R E

*De Mr. CUBSTORF, Pasteur de Helmstad, à Mr.
KIRKERF Pasteur de Lauviorp.*

Du 10. Octobre 1760.

JE gémiss comme vous , mon cher confrère , des funestes progrès de la philosophie. Les magistrats , les princes pensent , nous sommes perdus. L'Angleterre surtout a corrompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumière , sur la gravitation , sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent insensiblement à cet excès de témérité , de ne rien croire que ce qui est raisonnable ; & ils répondent à plusieurs de nos inventions :

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

J'ai réfléchi dans l'amertume de mon cœur sur cette haine funeste que tant de personnes de tout rang , de tout âge & de tout sexe , déploient si hautement contre nos semblables ; peut-être nos divisions en sont-elles la source ; peut-être aussi devons-nous l'attribuer au peu de circonspection de certaines personnes qui ont révolté les esprits au lieu de les gagner. Nous avons insulté les sages , comme les Luthériens outragent les Calvinistes , comme les Calvinistes disent des injures aux Anglicans , les Anglicans aux Puritains , ceux-ci aux primitifs nommés Quakres ;

tous à l'église Romaine, & l'église Romaine à tous.

Si nous avons été plus modérés, je suis persuadé qu'on ne se ferait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injustement les fondemens d'un édifice que nous démolissons nous-mêmes, & dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité & de la modestie; mais nous commençons par leur prodiguer les noms de petits esprits, de libertins, de cœurs corrompus; nous forçons leur amour-propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage & plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout?

D'un côté, nous leur disons que nos opinions sont si claires, qu'il faut être en démence pour les nier; de l'autre, nous leur crions qu'elles sont si obscures, *qu'il ne faut pas faire usage de sa raison avec elles.* Comment veut-on qu'ils ne soient pas embarrassés par ces deux expositions contradictoires?

Chacune de nos sectes prétend le titre d'universelle; mais, qu'avons-nous à répondre quand nos adversaires prennent une mappemonde, & couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre secte est confinée?

Monttons-leur qu'elle mériterait d'être universelle, si nous étions sages: ne les révoltons point en leur disant, qu'il n'y a de probité que chez nous: voilà ce qui a le plus soulevé les savants; ils ne conviendront jamais que Confucius, Pyta-

gore , Zaleucus , Socrate , Platon , Caton , Scipion , Cicéron , Trajan , les Antonins , Epictète , & tant d'autres , n'eussent pas de vertu : ils nous reprocheront de calomnier , par cette assertion odieuse , les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Hélas ! l'anabatiste , les mains teintes de sang , aurait-il été bien reçu à dire , pendant le siège de Munster , qu'il n'y avait de probité que chez lui ? le Calviniste aurait-il pu le dire en assassinant le duc de Guise ? le papiste en sonnant les matines de la saint Barthelemi ? Poltrot , Clément , Châtel , Ravailac , le jésuite le Tellier , étaient très dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de la Motte le Vayer , de Gassendi , de Loke , de Bayle , de Descartes , de Middleton , & de cent autres grands hommes que je vous nommerais ? Non , mon frère , ne nous servons jamais de ces malheureux arguments qu'on retorque si aisément contre nous-mêmes. Le père Canaye disait , *Point de raison* ; & moi je dis , *Point de dispute* , *point d'insolence*.

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissés emporter à l'ambition , à la haine , à l'avarice , à la vengeance ; que nous avons disputé aux princes leur juridiction ; que nous avons troublé les états ; que nous avons répandu le sang : ne tombons plus dans ces horribles excès ; convenons que l'église est dans l'état , & non l'état dans l'église. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales , encor plus que nos dogmes , qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les loix & contre les fonctions

des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les tems & dans tous les lieux, à qui en est la faute ?

L'humilité, le silence & la prière doivent être nos seules armes.

Les savants ne croient pas certaines assertions, (ni nous non plus.) Eh bien, les croiront-ils davantage quand nous les outragerons ? Les Chinois, les Japonois, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Africains ne croient pas en nous ; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'état, de mauvais citoyens, d'ennemis de Dieu & des hommes ? Pourquoi ne disons-nous point d'injures à toutes ces nations, & outrageons-nous un Allemand, un Anglais qui ne pensent pas comme nous ? Pourquoi tremblons-nous respectueusement devant un souverain qui nous méprise, & déclamons-nous si fièrement contre un particulier sans crédit, que nous soupçonnons de ne pas nous estimer assez ?

Cette rage de vouloir dominer sur les esprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous faisons pour nous relever sert à nous abattre. Laissons en repos les puissants du monde, & les hommes instruits, afin qu'ils nous y laissent ; vivons en paix avec ceux que nous ne subjuguons jamais, & qui peuvent nous décrier. Réprimons surtout la hauteur & l'emportement qui conviennent si mal, & qui réussissent si peu.

Vous connaissez le pasteur Durnol ; c'est un bon

bon homme au fond , mais il est fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfans , & il en était à l'article de l'âne de Balaam : un jeune garçon se mit à rire ; Mr. Durnol fut indigné ; il cria , il menaça , il prouva que les ânes pouvaient parler très bien , surtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon se mit à rire davantage : Mr. Durnol s'emporta : il donna un grand coup de pied à l'enfant , qui lui dit en pleurant , Ah ! je conviens que l'âne de Balaam parlait , mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait sur moi une grande impression , & j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer & de braire.

L E T T R E

De Mr. CLOCPITRE à Mr. ERATOU,

Sur la question, *Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, & comment ils l'apprêtaient ?*

M Onsieur, & cher ami ; quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens lisent ; il y en a beaucoup qui ne se servent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec Mr. Paff, l'illustre professeur de Tubinge, si connu dans tout l'univers, & Mr. Crokius Dubius, l'un des plus savants hommes de notre tems. Ils ne savaient point que les juifs eussent mangé souvent de la chair humaine. Dom Calmet lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ses commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des juifs. Je dis à Mr. Paff, & à Mr. Crokius, qu'il y avait des passages qui prouvaient que les juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval & la chair d'homme : Crokius me dit qu'il en doutait ; & Paff m'assura crument que je me trompais.

Je cherchai sur le champ un Ezéchiél, & je leur montrai au chapitre trente-neuf ces paroles.

» Je vous ferai boire le sang des princes, & des animaux gras ; Vous mangerez de la chair

L'abbé Renaudot a traduit la relation , disent qu'ils ont vû manger des hommes sur les côtes de la Chine & des Indes.

Homère parlant des repas des Cyclopes , n'a fait que peindre les mœurs de son tems. On fait que Candide fut sur le point d'être mangé par les Oreillons , parce qu'ils le prirent pour un jésuite , & que malgré la mauvaise plaisanterie , que les jésuites ne sont bons ni à rôtir ni à bouillir , les Oreillons aiment la chair des jésuites passionnément.

Vous sentez bien , Messieurs , leur dis-je , que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'université de Tubinge ; vous savez que les juifs immolaient des hommes ; or on a toujours mangé des victimes immolées ; & à votre avis , quand Samuel coupa en petits morceaux le roi Agag , qui s'était rendu prisonnier , n'était-ce pas visiblement pour en faire un ragoût ? A quoi bon sans cela couper un roi en morceaux ?

Les juifs ne mangeaient point de ragoûts , dit Crokius. Je conviens , répliquai-je , que leurs cuisiniers n'étaient pas si bons que ceux de France , & je crois qu'il est impossible de faire bonne chère sans lard ; mais enfin , ils avaient quelques ragoûts. Il est dit que Rébecca prépara des chevreaux à Isaac , de la manière dont ce bon homme aimait à les manger. Pass ne fut pas content de ma réponse ; il prétendit que probablement Isaac aimait les chevreaux à la broche , & que Rébecca les lui fit rôtir. Je lui soutins que ces chevreaux étaient en ragoût , & que

c'était l'opinion de Dom Calmet ; il me répondit que ce bénédictin ne favait pas seulement ce que c'était qu'une broche , que les bénédictins n'en connaissaient point , & que le sentiment de Dom Calmet est erroné. La dispute s'échauffa ; nous perdimens longtems de vuë le principal objet de la question ; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'esprit juste.

Paff était encor tout étonné des chevaux & des cavaliers que les juifs mangeaient ; & enfin , la dispute roula sur la supériorité que doit avoir la chair humaine sur toute autre chair.

L'homme , dit Mr. Crokius , est le plus parfait de tous les animaux , par conséquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette conclusion , dit Mr. Paff ; de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la pensée qui distingue l'homme , & une bonne pièce tremblante cuite à propos ; je suis de plus très bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte , & que nos fibres n'ont point la délicatesse de celles des perdrix & des grianaux. C'est de quoi je ne conviens pas , dit Crokius ; vous n'avez mangé ni de grianaux , ni de petits garçons ; par conséquent , vous ne devez pas juger.

Nous étions très embarrassés sur cette question , lorsqu'il arriva un houzard , qui nous certifia qu'il avait mangé d'un Cosaque pendant le siège de Colberg , & qu'il l'avait trouvé très-coriace. Paff triomphait ; mais Crokius soutint qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général ; qu'il y avait Cosaque & Cosaque ,

& qu'on en trouverait peut-être de très tendres.

Cependant nous sentimes quelque horreur au récit de ce houzard , & nous le trouvames un peu barbare. Vraiment , Messieurs , nous dit-il , vous êtes bien délicats ; on tue deux ou trois cent mille hommes ; tout le monde le trouve bon ; on mange un Cosaque , & tout le monde crie.

LETTRE D'UN QUAKRE,
A
JEAN GEORGE &c.

*Cette lettre édifiante & curieuse nous ayant été
communiquée, de graves personnages nous ont
conseillé de l'ajouter à ce recueil.*

AMI JEAN-GEORGE,

JE suis venu de Philadelphie en la ville de Paris pour recueillir trois millions cinq cent mille livres que les fermiers généraux payent tous les ans à nos frères de Pensilvanie & Mariland, pour les nez de la France.

L'ami Chaubert, honnête libraire, quai des augustins, lequel me devait quelques deniers, me dit qu'il était dans l'impuissance de me payer, attendu qu'il avait imprimé une Instruction dite Pastorale, de ta façon, en trois cent huit pages, par monseigneur, Cortiat secrétaire. Il m'offrit en payement une grande cargaison d'exemplaires, lesquels il assurait que je pourrais vendre en Canada.

AMI JEAN-GEORGE,

J'ouvris ton livre. Je fus fâché de voir comme tu traites Newton & Loke, qu'un Français

plus juste que toi appelle les précepteurs du genre humain. Peux-tu être assez barbare pour dire, (p. 33.) qu'on ne trouve point d'idée positive de Dieu dans ce sage Loke, auteur du Christianisme raisonnable, & législateur d'une province entière? pourquoi es-tu calomniateur? Ton libraire Chaubert m'a certifié que tu avais travaillé avec un homme qu'on appelle en France *abbé*, à l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes, & que dans cette apologie tu dis, que les Anglais *recueillent le mépris des nations*. Ah! frère, cela n'est pas bien; nous ne sommes pas si méprisables que tu le dis, demande à nos amiraux.

De quoi t'avises-tu, dans une Instruction dite Pastorale, adressée aux laboureurs, vigneron & merciers du Puy en Vélai, de dire (pag. 38.) que le système de la gravitation est menacé de décadence? Qu'a de commun la théorie des forces centripètes & centrifuges avec la religion & avec les habitans du Puy en Vélai? Voi combien il est ridicule de parler de ce qu'on n'entend point, & de vouloir faire le bel esprit chez Chaubert quai des augustins, sous prétexte d'enseigner ton catéchisme à tes paysans. Apren, l'ami, que la théorie démontrée de la gravitation n'est point un système, que tous les corps gravitent les uns vers les autres en raison directe de la masse, & en raison inverse du quarré de la distance, que c'est une loi invariable de la nature, mathématiquement calculée; & souvien-toi qu'on ne doit pas en parler dans une homélie. *Non erat his locus.*

AMI JEAN-GEORGE,

Si tu calomnies la Grande-Bretagne, je ne suis pas surpris que tu outrages les gens de ton pays. (pag. 18.) Tu as tort de remuer les cendres de Fontenelle, & de dire que son *histoire des oracles est remplie de venin*. Cette histoire n'est point de lui, elle est du savant Vandal; Fontenelle n'a fait que l'embellir. Le sage ministre Basnage, le judicieux Du Marfai, les meilleurs journalistes, tous ont soutenu cette histoire que tu veux décrier.

Comme je t'écrivais ces choses avec naïveté, je vis le carrosse d'une dame fort aimable s'arrêter devant la boutique de Chaubert; Est-il vrai, dit-elle, que vous avez imprimé un mauvais livre où le président de Montesquieu, le bienfaiteur des hommes, est traité d'impie? voyons un peu ce livre. Elle se fit donner ta Pastorale. On lui avait indiqué la page. (pag. 208.) Elle lut, & rendit l'ouvrage. Quel est l'ignorant malhonnête qui a fait cette rapsodie? dit-elle. C'est monseigneur... Cortiat secrétaire, répondit Chaubert. Ah j'entends, dit la belle dame, c'est cet homme dont on a brûlé une lettre. Madame, repliqua le libraire, on a brûlé bien des ouvrages qui ne s'en font que mieux vendus; mais il n'en est pas ainsi de ceux de monseigneur... Cortiat secrétaire. Je me tournai vers elle, & je lui dis, Belle femme, qui es-tu? Elle m'aprit qu'elle était la bru du célèbre Montesquieu. Console-toi, lui dis-je; quiconque insulte tant de grands hommes est sûr du mépris & de la haine du public.

Elle partit consolée. Je continuai à te feuilleter. Tu parles (pag. 18.) d'un Perraut, d'un La-Motte, d'un Terrasson & d'un Boindin auquel tu donnes l'épithète d'athée. Je demandai à Chaurbert qui étaient ces gens-là, & si Boindin a fait quelque écrit d'athéisme, comme ton frère Simon en a fait un de déisme. Il me dit que ce Boindin était un magistrat qui avait fait quelques comédies, & que ni lui, ni Terrasson, ni La-Motte, ni Perraut n'avaient jamais rien écrit sur la religion. J'avoue que je me mis alors en colère, & que je dis, *Pox on the Madman*; la peste soit du.... J'en demande pardon à Dieu, & je t'en demande pardon, mon cher frère.

AMI JEAN-GEORGE,

Tu vas de Boindin à Salomon, & tu affirmes (pag. 44.) que l'auteur de l'Ecclésiaste a dit dans son dernier chapitre : » Tout ce qui vient de la » terre, tout ce qui doit y retourner, est vanité. Il n'y a d'estimable dans l'homme que son » ame, sortie immédiatement des mains de Dieu, » faite pour retourner vers lui, consistant toute » entière à le craindre & à le servir, & attendant de son jugement la décision de sa destinée.

Tu n'as pas menti, mais tu as dit la chose qui n'est pas; ce passage n'est point dans l'Ecclésiaste; tu peux répondre comme mylord Pierre dans le conte du tonneau, que s'il n'y est pas *totidem verbis*, il y est *totidem litteris*; mais réponse comique n'est pas raison valable. Quand

on cite l'écriture, il faut la citer fidèlement, & ne point mêler du Pompignan à Salomon.

Tu parles ensuite contre la religion naturelle. Ah ! mon frère, tu blasphèmes ; fâché que la religion naturelle est le commencement du christianisme, & que le vrai christianisme est la loi naturelle perfectionnée.

AMI JEAN-GEORGE,

Pardonne, mais je n'aime ni le galimathias, ni les contradictions. Tu avoues (pag. III.) que Dieu ne punira personne pour avoir ignoré invinciblement l'évangile. Heureux les pécheurs qui n'auraient lû que ta pastorale ! ils ignoreraient l'évangile invinciblement, & seraient sauvés. Et tu prétends, (pag. 117.) qu'il faut un prodige pour qu'un homme qui n'est pas de ta religion ne soit pas damné. Hélas ! puisque chez toi on ne peut être sauvé sans batême, puisque les pères de ton église ont cru que les petits enfans morts sans batême sont la proie des flammes éternelles, puisqu'un enfant mort né est vraisemblablement dans le cas d'une ignorance invincible, comment peux-tu te concilier avec toi-même ?

AMI JEAN-GEORGE,

Tu passes de Boindin à Moïse. Que ton livre ferait de tort à la religion s'il était lû ! Tu pouvais aisément prouver la divine mission de Moïse, & tu ne l'as pas fait. Tu devais montrer pourquoi dans le Décalogue, dans le Lévitique,

dans le Deutéronome, qui font la seule loi des juifs, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort ne font jamais énoncées. Tu devais faire sentir que Dieu gouvernant son peuple immédiatement par lui-même, & le menant par des récompenses & des punitions soudaines & temporelles, n'avait pas besoin de lui révéler le dogme de la vie future qu'il réservait pour la loi nouvelle.

Tu devais alléguer & étendre cette raison pour confondre ceux qui préfèrent aux dogmes des juifs ceux des Indiens, des Persans, des Egyptiens, beaucoup plus anciens, & qui annonçaient une vie à venir. Quel service n'aurais-tu pas rendu en montrant que le *Tartaroth* des Egyptiens devint le Tartare & l'Ades des Grecs, & qu'enfin les juifs eurent leur *Sheol*, mot équivoque, à la vérité, qui signifie tantôt l'enfer, tantôt la fosse; Car la langue des Hébreux était stérile & pauvre, comme tous les idiomes barbares; le même mot servait à plusieurs idées.

Tu devais réfuter les théologiens & les savans téméraires qui ont prétendu que le Pentateuque ne fut écrit que sous le roi Osias, ceux qui l'attribuent à Samuel, ceux qui l'imputent même à Esdras, ceux qui disent que Moïse n'a pas pu prescrire des règles aux rois, puisqu'ils n'existerent point de son tems; qu'il n'a pu donner à des villes les noms qu'elles n'eurent que longtems après lui; qu'il n'a pu placer à l'orient des villes qui étaient à l'occident par rapport à Moïse & à son peuple vivant dans le désert. Tu devais savoir quelle langue parlaient alors, les

juifs, comment on avait gravé sur la pierre tout le Pentateuque, ce qui était une entreprise prodigieuse dans un désert où tout manquait, où l'on n'avait ni tailleurs, ni cordonniers, ni boulangers, ni pain, & où Dieu fit un miracle de quarante ans, pour nourrir & pour vêtir son peuple.

Tu ne devais pas ignorer que l'on n'écrivait alors que sur la pierre, puisqu'il est dit dans le livre de Josué chapitre VIII. *qu'il écrivit sur des pierres le Deutéronome.* Tu devais résoudre mille difficultés de cette nature; & alors ton livre eût pu être utile comme celui de notre savant évêque de Worcester; mais il faudrait savoir l'Hébreu comme lui.

Tu te bornes à dire que Moïse sépara les eaux de la mer à la vue de six cent mille hommes; le moindre écolier le fait comme toi; ton devoir était de montrer comment les juifs descendans de Jacob se trouvaient au bout de deux siècles au nombre de six cent mille combattans, ce qui fait plus de deux millions de personnes; comment ils n'attaquèrent pas les Egyptiens, qui au rapport de Diodore de Sicile, n'ont pas été, même sous les Ptolomées, plus de trois millions d'ames, & qui ne passent pas aujourd'hui ce nombre.

De ces trois millions qui pouvaient composer six cent mille familles, tous les premiers nés avaient été frappés de mort par l'ange du Seigneur; l'Egypte n'avait certainement pas après cette perte cent mille combattans à opposer aux Israélites. Il falait dire pourquoi ils prirent la fuite au

lien de s'emparer de l'Égypte ? pourquoi en prenant la fuite ils se trouvèrent vis-à-vis de Memphis, au lieu de cotoyer la Méditerranée ; c'est ce que notre fameux Tailor a merveilleusement expliqué ; mais il connaissait parfaitement l'Arabie & l'Égypte.

Tu nous aurais enseigné comment en faisant un long détour pour arriver entre Memphis & Baal-Sephon, endroit où la mer s'ouvrit en leur faveur, ils étaient poursuivis par la cavalerie Égyptienne, tandis que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième playe ; car tu dois savoir qu'il est dit, *omnia animantia*, & que dans les *animantia*, sont compris les chevaux. Li le chevalier Masham ; il t'apprendra qu'alors les Nubiens étaient alliés des Égyptiens, & que le Pharaon d'Égypte avait pu faire venir en grande diligence la cavalerie Nubienne.

C'était un beau champ pour un homme profond dans l'antiquité, de faire connaître les secrets de la magie, d'expliquer par quel art les mages de Pharaon égalèrent par leurs prestiges les miracles de Moïse, & comment ils changèrent en sang les eaux du Nil que Moïse avait déjà transformées en un fleuve de sang. C'est ce que le docteur Stillingfleet a su approfondir, en rectifiant Pic de la Mirandole. Tu vois bien, encore une fois, que les Anglais ne sont pas si méprisables.

Tu aurais appris chez notre savant Sherloc la raison évidente pour laquelle Dieu fit arrêter le soleil dans sa carrière vers l'heure de midi, pour

achever la défaite des Amorrhéens déjà affommés par une pluie de pierres, & pourquoi presque tous les grands miracles de ces tems-là n'étaient opérés que pour exterminer les hommes; pourquoi, malgré tous ces miracles, le peuple juif fut malheureux & esclave si souvent & si longtems.

Il était essentiel de réfuter ceux qui, pour prouver que le Pentateuque ne fut pas connu avant Esdras, avancent qu'aucun passage formel de ce Pentateuque, aucune loi particulière, aucun rite ne se trouve cité expressément ni dans les prophètes, ni dans l'histoire des rois juifs, qu'il n'y est jamais parlé ni du Beresith, ni du Veellé Schemot, ni du Vaïcra, ni du Veiedabber, ni de l'Ad-débarim. Tu prends ces noms pour des mots tirés du grimoire; ce sont les titres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome.

Comment ces livres sacrés n'auraient-ils pas été mille fois allégués en preuves, s'ils avaient été connus? C'est une difficulté à laquelle l'évêque de Sarum répond très sagement, d'après le Targum, où il est dit qu'on ne citait le Pentateuque que dans la synagogue, & que les prophètes étant inspirés ne citaient personne.

Tu dois savoir que tous les livres sacrés de la nation judaïque étaient nécessaires au monde entier; car comment Dieu aurait-il inspiré des livres inutiles? & si tous ces livres étaient nécessaires, comment y en a-t-il eu de perdus? comment y en aurait-il de falsifiés?

L'évangile selon S. Matthieu dit au chap. 2. Jésus habita à Nazareth, afin que cette parole du prophète fût accomplie, *Il s'appellera Nazaréen*. Il est vrai que cette parole ne se trouve dans aucun prophète; mais c'était une ancienne prophétie reçue par la tradition, & plus connue que les prophéties écrites.

On voit encor au chap. 27. *Alors s'accomplit ce qu'avait prédit Jérémie, en disant, Ils ont accepté trente pièces d'argent, &c. dont il achètera le champ du potier*. Cela n'est point dans Jérémie; & cette petite difficulté est encor admirablement bien éclaircie par notre docteur Young, qui a concilié parfaitement les deux généalogies qui semblent entièrement contradictoires. Permetts que je te dise que tu devais imiter tous les grands hommes que je te cite, & qu'il valait mieux instruire tes patriotes que de les outrager.

Tu pouvais t'aider de l'exposition admirable d'Yorik dans son sermon sur la tentation de Jésus-Christ par le diable qui le transporta sur la montagne: tu aurais vû quelle est cette montagne dont on découvre tous les royaumes du monde. Cette montagne est l'orgueil que Jésus foulait aux pieds. Fai ton profit de cette sainte allégorie d'Yorik.

Tu nous aurais, à l'exemple de notre évêque de Durham, donné la véritable intelligence de la prédiction de notre Sauveur, qui annonce (Luc chap. 21.) que dans la génération alors vivante, on verra venir le fils de l'homme dans les nuées avec une grande puissance & une

une grande majesté : tu n'aurais qu'à lire l'exposition de ce digne prélat, tu aurais vû dans quel sens cette grande prophétie s'est accomplie : tu aurais vû ce sens dans son commentaire sur St. Paul, & tu aurais approfondi ces paroles de Paul aux Thessaloniens : *Dès que l'arcange aura sonné de la trompette &c. Dieu descendra du ciel : ceux qui seront morts en Jésus, puis nous autres qui sommes vivans, nous serons emportés avec eux dans les nuées.* Tu aurais appris que cette prophétie ne peut s'entendre de la prise de Jérusalem. Ton ouvrage alors eût été en effet une instruction. Mais tu examines si Boileau était un versificateur ou un poëte, si Perraut a pris avec raison le parti des modernes. Tu parles de l'attraction, tu tâches de décrier l'algèbre & la géométrie. Mon ami, tu devais parler de l'évangile.

Tu veux expliquer les mystères ; imite donc notre grand Tillotson ; tu aurais fait voir comment Jésus-Christ ayant dit, *Mon père est plus grand que moi*, cependant il est égal à lui : comment le St. Esprit étant égal au Père & au Fils, ne peut cependant engendrer, & pourquoi au lieu d'être engendré il procède ; sur quels fondemens l'église Grecque le crut toujours procédant du Père seul, & par quelles raisons l'église Romaine le crut au dixième siècle procédant du Père & du Fils tout ensemble.

Je t'exhorte à lire notre évêque de Bangor ; tu verras avec quelle sagacité il concilie Mathieu & Luc, dont tu ne dis qu'un mot. Mathieu dit que des que les mages conduits par une étoile nouvelle furent venus d'Orient adorer le nouveau

né , Hérode fit tuer tous les petits enfans du pays , & que la Vierge s'enfuit avec le nouveau né en Egypte. Luc au contraire déclare que la Vierge & son fils demeurèrent dans leur pays six semaines , après quoi ils retournèrent à Nazareth. Luc ne parle ni de l'étoile , ni des mages , ni du massacre des innocens. Toutes ces contradictions apparentes sont mises dans le jour le plus lumineux par ce savant évêque de Bangor. C'est encor chez lui que tu pouvais apprendre pourquoi notre Sauveur n'expliqua aucun de ses mystères , & pourquoi il en réserva l'intelligence à des tems postérieurs.

De bonne foi , ces questions ne sont-elles pas plus importantes que ce que tu dis de La Motte & de Terrasson , & de la théorie de l'impôt ?

Croi-moi , lorsqu'on veut écrire des pastorales , il ne faut être ni superficiel , ni ignorant , ni méchant.

A M I J E A N - G E O R G E ,

Je tombe sur un plaissant endroit de ta pastorale (pag. 258. & 259.) Tu prétends que la philosophie peut aussi exciter des guerres civiles. Va , tu lui fais trop d'honneur ; tu fais à qui ce privilège a été réservé. Tu allègues en preuve que le comte de Shaftsburi , *l'un des héros du parti philosophiste* , & l'ami de Loke , entra dans des factions contre le conseil de Charles II ; & sur cela tu prends Loke pour un conjuré. Tu fais d'étranges bévuës , de terribles *blunders*. Celui que tu appelles le *héros du parti philosophiste*

était le petit-fils du comte de Shaftsburi. Le grand-père n'était qu'un politique. Le petit-fils fut un véritable philosophe, & passa sa vie dans la retraite, loin des fripons & des fanatiques. Pauvre homme ! voilà ce que c'est de parler au hasard, & de savoir les choses à demi. N'es-tu pas honteux d'avoir trompé ainsi ton troupeau du Puy en Velay ? Que dirais-tu si on te prenait pour ton grand-père !

A M I J E A N - G E O R G E ,

Voici un de tes confrères qui vient rendre à Chaubert ta pastorale, que Chaubert lui avait vendue douze francs. Je ne veux point, dit-il, de cet impertinent ouvrage ; il faut que mon confrère ait perdu la tête ; quel amas de phrases qui ne signifient rien ! il ne dit que des injures. Cet homme fait tout ce qu'il peut pour rendre ridicule ce qu'il doit faire respecter. J'aimerais mieux encor, je crois, (Dieu me pardonne) les vers judaïques de son frère aîné. C'est ainsi qu'a parlé ce digne prélat. Je me joins à lui.

A M I J E A N - G E O R G E ,

Je réfléchis avec douleur sur la superbe de certains gens ; voilà l'origine des fausses démarches, des mauvais vers, de la prose amoullée qu'on donne hardiment au public. On veut passer pour bel esprit dans son village & à Paris, & pour y parvenir il n'y a point de sottise qu'on ne fasse. Quand les sottises sont faites, on veut

les foutenir par les calomnies ; on perd la charité comme la raison ; on tombe d'abîme en abîme, ainsi que de ridicule en ridicule ; on perd son ame en se faisant moquer de soi. Ah mon frère ! que ne puis-je aider à te convertir, à te rendre modéré & modeste comme tu dois l'être, & à te sauver des sifflets dans ce monde, & de la damnation dans l'autre !

Adieu, JEAN-GEORGE.

VIE DE MOLIERE,

Avec de petits Sommaires de ses Pièces.

Cet ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du MOLIERE, in 4^o. édition de Paris. On pria un homme très connu, de faire cette vie & ces courtes analyses, destinées à être placées au devant de chaque pièce. Mr. Rouillé chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé la Serre. C'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de la Serre fut imprimé très mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du Molière. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle. Nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écrasé par la Serre.

VIE DE MOLIERE.

LE goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles , & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages , font cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles , & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière ; on ne dira de sa propre personne , que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté ; & on ne hazardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean - Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620 , dans une maison qui subsiste encor sous les piliers des halles. Son père Jean - Baptiste Poquelin , valet de chambre tapissier chez le roi , marchand fripier , & Anne Boutet sa mère , lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état , auquel ils le destinaient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique , n'ayant rien appris outre son métier , qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi ; mais son génie l'appellait ailleurs. On a remarqué que presque tous

ceux qui se font fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bien-tôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collège, & il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, & l'envoya externe aux jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyait la fortune de son fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune Poquelin fit au collège les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années; il y suivit le cours des classes d'Armand de Bourbon premier prince de Conty, qui depuis fut le protecteur des lettres & de Molière.

Il y avait alors dans ce collège deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était Chapelle & Bernier: celui-ci, connu par ses voyages aux Indes; & l'autre, célèbre par quelques vers naturels & aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle son fils naturel; & pour lui donner l'émulation, il faisait étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étaient mal à leur aise. Au lieu

même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire & pris au hasard , comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom , engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin , l'associa aux études de Chapelle & de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'Epicure , qui , quoiqu'aussi fausse que les autres , avait au moins plus de méthode & plus de vraisemblance que celle de l'école , & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du collège , il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique , & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de servir , il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII. dans Paris. Sa passion pour la comédie , qui l'avait déterminé à faire ses études , se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres , si méprisée quand elle est médiocre , contribue à la gloire d'un état , quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625 , il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient , comme en Italie , de ville en ville. Ils jouaient les pièces de Hardy , de Moncrétien , ou de Baltazar Baro. Ces auteurs leur ven-

daient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siècle, qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bien-tôt après, la passion du cardinal de Richelieu pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode; & il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au fauxbourg saint Germain & au quartier saint Paul. Cette société éclipsa bien-tôt toutes les autres; on l'appella *l'illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce tems-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé Magnon, & imprimée en 1645. qu'elle fut représentée sur *l'illustre théâtre*.

Ce fut alors que Poquelin sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien & auteur, & de tirer de ses talens de l'utilité & de gloire.

On fait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, & qu'ils n'étaient point deshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de *Molière*, & il ne fit en changeant de nom que suivre l'exemple des comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom

de famille était *Le Grand*, s'appellait *Belleville* dans la tragédie, & *Turlupin* dans la farce; d'où vient le mot de *turlupinage*. Hugues Gueret était connu dans les pièces sérieuses sous le nom de *Fléchelles*; dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les guerres civiles en France: il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes Italiennes, dont il faisait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très informes tenaient plus du mauvais théâtre Italien où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encor l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'Ecole*: ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de Molière dans ce genre; l'une est le *Médecin volant*, & l'autre, la *Jalousie de Barbouille*. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la première, qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui*; & on trouve dans la *Jalousie de Barbouille* un canevas, quoiqu'informe, du troisième acte de *George Dandin*.

Le première pièce régulière en cinq actes qu'il

composa, fut *l'Etourdi*. Il représenta cette comédie à Lyon en 1658. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés Gros-René, de Duparc, d'un pâtissier de la rue saint Honoré, de la Duparc, de la Béjart & de la de Brie.

Le prince de Conty, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière qu'il avait vû au collège; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui *l'Etourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce des *Précieuses* faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vûe que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva depuis, que l'ouvrage pouvait corriger & la cour & la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit le *Cid*. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de Conty voulut alors faire Molière son secrétaire, & qu'heureusement pour la gloire du théâtre Français, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les

provinces , & avoir joué à Grenoble , à Lyon , à Rouen , il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conty lui donna accès auprès de Monsieur frère unique du roi Louis XIV. Monsieur le présenta au roi & à la reine-mère. Sa troupe & lui représentèrent la même année devant leurs majestés la tragédie de *Nicomède* , sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque tems des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. Molière , après la représentation de *Nicomède* , s'avança sur le bord du théâtre , & prit la liberté de faire au roi un discours , par lequel il remerciait sa majesté de son indulgence , & louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne , dont il devait craindre la jalousie : il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte , qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière ; & l'on joua dans l'instant le *Docteur amoureux*. Depuis ce tems l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte , ou de trois , après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris ; ils s'y fixèrent , partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens Italiens , qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de Molière jouait sur le théâtre les mardis , les jendis & les samedis , & les Italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine , excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès - lors la troupe de Molière prit le titre de *la troupe de Monsieur* , qui était son protecteur. Deux ans après , en 1660 , il leur accorda la salle du palais royal. Le cardinal de Richelieu l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame* tragédie , dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cent vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie ; & je suis obligé de remarquer à cette occasion , que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable ; c'est une barbarie Gothique , que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France , & les belles salles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra , quoique ce vaisseau soit moins propre encor pour le chant , que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658 , jusqu'à 1673 , c'est - à - dire en quinze années de tems , il donna toutes ses pièces , qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique , mais il n'y réussit pas ; il avait une volubilité dans la voix , & une espèce de hoquet , qui ne pouvait convenir au genre sérieux , mais qui rendait son jeu comi-

que plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus , a donné ce portrait-ci de Molière.

» Il n'était ni trop gras , ni trop maigre ;
 » il avait la taille plus grande que petite , le
 » port noble , la jambe belle ; il marchait gra-
 » vement , avait l'air très sérieux , le nez gros ,
 » la bouche grande , les lèvres épaisses , le teint
 » brun , les sourcils noirs & forts , & les divers
 » mouvemens qu'il leur donnait lui rendaient la
 » physionomie extrêmement comique. A l'égard
 » de son caractère , il était doux , complaisant ,
 » généreux ; il aimait fort à haranguer ; &
 » quand il lisait ses pièces aux comédiens , il
 » voulait qu'ils y amenassent leurs enfans , pour
 » tirer des conjectures de leur mouvement na-
 » turel.

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans , & presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public , en lui faisant connaître la bonne comédie , à le juger lui-même très sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs , relevaient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; & le moindre défaut d'un auteur célèbre , joint avec les malignités du public , suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de Mr. Racine furent si mal reçus ; voilà pourquoi l'*Avare* , le *Misanthrope* , les *Femmes savantes* , l'*Ecole des femmes* n'eurent d'abord aucun succès.

Louïs XIV, qui avait un goût naturel & l'esprit très juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la cour & la ville aux pièces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son maître pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, sur-tout les mauvais auteurs du tems, leurs protecteurs, & leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; & il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea & qui soutint Racine & Despréaux, n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; somme qui, en ces tems-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi, paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appellait Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au diné du roi : *Vous avez un médecin*, dit le roi à Molière ; *que vous fait-il ? Sire*, répondit Molière, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faisait de son bien un usage noble & sage :

il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelles, les Jonfacs, les Desbarreaux, &c. qui joignaient la volupté & la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit, & par son amitié pour Despréaux, allait souvent chez Molière, & vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vint voir souvent, & disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes, des charités. Il encourageait souvent par des présents considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortait du Port-royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène & Cariclé*; & quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems, c'est-à-dire en 1661, Racine ayant fait une ode sur le mariage de Louis XIV. M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très triste pour l'honneur des lettres, que Molière & Racine ayent été brouillés depuis ;

puis ; de si grands génies , dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre , devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme , qui par la supériorité de ses talens , & par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature , mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron , qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne , que la pauvreté empêchait de se présenter , lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant su que c'était un nommé Mondorge , qui avait été son camarade , demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner ? Celui-ci répondit au hazard : *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi* , lui dit Molière ; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous* ; & il joignit à ce présent , celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits , mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après , le pauvre court après lui , & lui dit : *Monsieur , vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or , je viens vous le rendre. Tien , mon ami* , dit Molière , *en voilà un autre* ; & il s'écria : *Où la vertu va-t-elle se nicher !* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui , & qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661. une jeune fille, née de la Béjart & d'un gentil-homme nommé Modène. On disait que Molière en était le père : le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva, que Molière n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux ; & Molière, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avait si souvent joués sur le théâtre. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talens, s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité ?

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade imaginaire*. Il y avait quelque tems que sa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conseilla de ne point jouer ; mais il voulut faire un effort sur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du *Malade imaginaire*. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par

deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille, qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, & la prévention contre la comédie, déterminèrent Harlay de Chanvalon archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à Molière. Le roi le regrettait; & ce monarque, dont il avait été le domestique & le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de St. Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans Molière que le comédien, & qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; & ces misérables, qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, & les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux père Bouhours à composer cette espèce d'épitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour Molière est la seule qui mérite d'être rapportée, & la seule qui ne soit pas dans cette fautive & mauvaise histoire

qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour ;

Mais quelle en fut la récompense ?

Les Français rougiront un jour

De leur peu de reconnaissance.

Il leur falut un comédien

Qui mit à les polir sa gloire & son étude ;

Mais , Molière , à ta gloire il ne manquerait rien ;

Si parmi les défauts que tu peignis si bien ,

Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette vie de Molière les contes populaires touchant Chapelle & ses amis ; mais je suis obligé de dire , que ces contes adoptés par Grimarest sont très-faux. Le feu duc de Sully , le dernier prince de Vendôme , l'abbé de Chaulieu , qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle , m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

L' E T O U R D I E,

O U

L E S C O N T R E - T E M S ,

Comédie en vers & en cinq actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, & à Paris au mois de Décembre 1658, sur le théâtre du petit Bourbon.

Cette pièce est la première comédie que Molière ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre Italien & Espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guères songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puissans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos Jodelets ; & on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société & la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisaient que d'y naître. Ce loisir dans lequel

les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère & à leur ridicule , est le seul tems propre pour la comédie ; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes ayent l'occasion de les bien voir , & le seul pendant lequel les spectacles puissent être fréquentés assidument. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour & Paris , & bien connu les hommes , que Molière les représenta avec des couleurs si vraies & si durables.

Les connoisseurs ont dit , que *l'Etourdi* devrait seulement être intitulé *les Contre-tems*. Lélie , en rendant une bourse qu'il a trouvée , en secourant un homme qu'on attaque , fait des actions de générosité , plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui , puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement qui a trop souvent été l'écueil de Molière , n'est pas meilleur ici que dans ses autres pièces : cette faute est plus excusable dans une pièce d'intrigue , que dans une comédie de caractère.

On est obligé de dire (& c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le stile de cette pièce est faible & négligé , & que sur-tout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-seulement il se trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur , des vices de construction , mais aussi plusieurs mots impropres & surannés. Trois des plus grands auteurs du siècle de Louis XIV. Molière , la Fontaine & Corneille , ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent

notre langue dans les écrits des auteurs célèbres, y discernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reste *l'Étourdi* eut plus de succès, que le *Misanthrope*, *l'Avare* & les *Femmes savantes* n'en eurent depuis. C'est qu'avant *l'Étourdi* on ne connoissait pas mieux, & que la réputation de Molière ne faisait pas encor d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre Français, que le *Menteur*.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée au théâtre du petit Bourbon en 1658.

LE *Dépit amoureux* fut joué à Paris, immédiatement après *l'Étourdi*. C'est encor une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul noeud dans le *Dépit amoureux*. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, sans en avoir l'intérêt; & le cinquième acte employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le *Dépit amoureux* la scène de la brouillerie & du raccommodement d'Erasme & de Lucile. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance.

la plus vive. La petite ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces scènes, qui sont enfin devenues des lieux communs.

LES PRECIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte & en prose, jouée d'abord en province, & représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de Novembre 1659.

Lorsque Molière donna cette comédie, la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. Voiture avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans, étaient les seuls modèles; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit, n'imitaient que ses défauts. Les romans de mademoiselle Scudéri avaient achevé de gâter le goût: il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bizarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encor renchéri sur ce ridicule: les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel-esprit, s'appelaient *précieuses*; ce nom, si décrié depuis par la

pièce de Molière , était alors honorable ; & Molière même dit dans sa préface , qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables Précieuses* , & qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce , faite d'abord pour la province , fut applaudie à Paris , & jouée quatre mois de suite. La troupe de Molière fit doubler pour la première fois le prix ordinaire , qui n'était alors que dix sols au parterre.

Dès la première représentation , *Ménage* , homme célèbre dans ce tems-là , dit au fameux Chapelain : *Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées ; croyez-moi , il nous faudra bruler ce que nous avons adoré.* Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Ménagiana* ; & il est assez vraisemblable que Chapelain , homme alors très-estimé , & cependant le plus mauvais poëte qui ait jamais été , parlait lui-même le jargon des *précieuses ridicules* chez madame de Longueville , qui présidait , à ce que dit le cardinal de Retz , à ces combats spirituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue & toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue , parce que lorsqu'on écrit en prose , on est bien plus maître de son stile ; & parce que Molière ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du tems , châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques , que *l'Etourdi* & *le Dépit amoureux* n'avaient pas essuyés. Un certain Antoine Bodeau fit *les véritables Précieuses* ; on parodia la pièce de Molière : mais tou-

tes ces critiques & ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On fait qu'à une représentation des *Précieuses ridicules*, un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière, voilà la bonne comédie.* On eut honte de ce stile affecté, contre lequel Molière & Despréaux se sont toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel ; & c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le stile des *Précieuses* ; on le retrouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un *, en traitant sérieusement de nos loix, appelle un Exploit, *un compliment timbré.* L'autre †, écrivant à une maîtresse en l'air, lui dit : *Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur... Je veux vous faire peindre en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amusement.* Un troisième ‡ appelle un cadran au soleil, *un greffier solaire* ; une grosse rave, *un phénomène potager.* Ce stile a reparu sur le théâtre même, où Molière l'avait si bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué son bon goût, en méprisant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle estimait.

* Toureil.

† Fontenelle.

‡ La Motte.

LE COCU

IMAGINAIRE,

*Comédie en un acte & en vers, représentée à
Paris le 28 Mai 1660.*

LE *Cocu imaginaire* fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'été, & pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, & dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que Molière perfectionna sa manière d'écrire, par son séjour à Paris. Le stile du *Cocu imaginaire* l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés.

La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme *carogne, cocu, &c.*

Le dénouement que fait Villebrequin, est un des moins bien ménagés & des moins heureux de Molière. Cette pièce eut le sort des bons

ouvrages , qui ont & de mauvais censeurs & de mauvais copistes. Un nommé Donneau fit jouer à l'hôtel de Bourgoigne *La cosue imaginaire* , à la fin de 1661.

D O N G A R C I E

DE NAVARRE,

O U

LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers & en cinq actes, représentée pour la première fois le 4 Février 1661.

MOLIERE joua le rôle de Don Garcie , & ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux , comme acteur. La pièce & le jeu de Molière furent très-mal reçus. Cette pièce , imitée de l'Espagnol , n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de Molière souffrit beaucoup de cette disgrâce , & ses ennemis triomphèrent quelque tems. *Don Garcie* ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L' E C O L E

DES MARIS,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à
Paris le 24 Juin 1661.

IL y a grande apparence que Molière avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puisqu'elles se succédèrent en si peu de tems.

L'*Ecole des Maris* affermit pour jamais la réputation de Molière. C'est une pièce de caractère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que l'*Ecole des Maris* était une copie des *Adelphes* de Térence : si cela était, Molière eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais les *Adelphes* ont fourni tout au plus l'idée de l'*Ecole des Maris*. Il y a dans les *Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent ; il y a de même dans l'*Ecole des Maris* deux tuteurs, dont l'un est sévère, & l'autre indulgent : voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les *Adelphes* ; celle de l'*Ecole de Maris* est fine, intéressante

& comique. Une des femmes de la pièce de Térence , qui devrait faire le personnage le plus intéressant , ne parait sur le théâtre que pour accoucher. L'Isabelle de Molière occupe presque toujours la scène avec esprit & avec grace , & mêle quelquefois de la bienfaisance , même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance ; il n'est point dans la nature , qu'un vieillard qui a été soixante ans chagrin , sévère & avare , devienne tout-à-coup gai , complaisant & libéral. Le dénouement de l'*Ecole des Maris* est le meilleur de toutes les pièces de Molière. Il est vraisemblable , naturel , tiré du fond de l'intrigue ; & , ce qui vaut bien autant , il est extrêmement comique. Le stile de Térence est pur , sententieux , mais un peu froid ; comme César , qui excellait en tout , le lui a reproché. Celui de Molière dans cette pièce est plus châtié que dans les autres. L'auteur Français égale presque la pureté de la diction de Térence , & le passe de bien loin dans l'intrigue , dans le caractère , dans le dénouement , dans la plaisanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Vaux devant le roi, au mois d'Août, & à Paris sur le théâtre du Palais royal, le 4 Novembre de la même année 1661.

Nicolas Fouquet, dernier sur-intendant des finances, engagea Molière à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi & à la reine-mère, dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée Villars. Molière n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, & en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend Grimarest, auteur d'une vie de Molière, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. Molière n'avait point encor auprès du roi un accès assez libre: de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était Fouquet; & il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés & mal exécutés. Paul Péliçon, homme célèbre dans les lettres, composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour, & plut beaucoup

coup à Louis XIV. Mais celui qui donna la fête, & l'auteur du prologue, furent tous deux mis en prison peu de tems après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les *Fâcheux* ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées, qu'on ait vu sur notre théâtre. Les *Visionnaires* de Desmarets étaient dans ce goût, & avaient eu un succès si prodigieux, que tous les beaux esprits du tems de Desmarets l'appelaient *l'inimitable comédie*. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719, mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les *Fâcheux* tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du tems de Desmarets. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature. Ils peignaient au hazard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque, dominaient partout. Molière fut le premier qui fit sentir le vrai, & par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour & du maître; & lorsque, quelque tems après, Molière donna cette pièce à St. Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le Comte de Soyecourt. Molière, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de Soyecourt lui-même de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ECOLE DES FEMMES;

Comédie en vers & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 26 Décembre 1662.

LE théâtre de Molière, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, & toute l'année 1662, pour certaines farces moitié Italiennes, moitié Françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux Pantomime Italien, connu sous le nom de Scaramouche. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'*Ecole des femmes*, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très suivie & très critiquée, comme le dit la gazette de Loret:

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'*Ecole des maris*, & sur-tout dans le dénouement, qui est aussi *postiche* dans l'*Ecole des femmes*, qu'il est bien amené dans l'*Ecole des maris*. On se révol-

ta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de Molière ; on désaprouva *le corbillon*, *la tarte à la crème*, *les enfans faits par l'oreille*. Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse Molière avait sù attacher & plaire pendant cinq actes, par la seule confiance d'Horace au vieillard, & par de simples récits. Il semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte. Mais c'est le caractère du vrai génie, de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, & de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant, que c'est là le grand art des tragédies de l'admirable Racine.

LA CRITIQUE

D E

L'ECOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le premier Juin 1663.

C'Est le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, & non une comédie. Molière y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de *l'Ecole des femmes*. On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte*

à la crème, & quelques autres bassesses de fille qui lui étaient échappées; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de Lisidas. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la *Critique de l'Ecole des femmes*, intitulée: *Le Portrait du peintre, ou la Contre-critique*.

L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Versailles le 14 Octobre 1663, & à Paris le 4 Novembre de la même année.

MOLIÈRE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, & en partie pour répondre à la pièce de Boursault. C'est une satire cruelle & outrée. Boursault y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie Grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bien-séance & de l'honnêteté publique, de supprimer la satire de Boursault & celle de Molière. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des fots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement deshonorés, com-

me Rolet & Wasp. Molière sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,
 O U
 LES PLAISIRS
 DE L'ILE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 Mai 1664, à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

LEs fêtes que Louis XIV donna dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encor par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même tems à ses plaisirs, à la politesse, & à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de *l'île enchantée*, que Molière fit jouer *la Princesse d'Elide*, comédie ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la première scène du second, qui soient en vers : Molière, pressé par le tems, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, & qui au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait

critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté la *Princesse d'Elide* à Paris ; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornemens & des circonstances heureuses qui l'avaient soutenue. On joua la même année la comédie de *la Mère Coquette*, du célèbre Quinault ; c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vûe en France, hors les pièces de Molière, & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée, sont toujours indulgens : mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux & galant n'était pas le génie de Molière ; & cette espèce de poëme n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose & en un acte, représentée au Louvre le 24 Janvier 1664, & au théâtre du palais royal le 15 Décembre de la même année.

C'Est une de ces petites farces de Molière, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quel-

ques scènes tirées du théâtre Italien. On y remarque plus de bouffonnerie, que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit ballet, où Louis XIV. dansa.

L'AMOUR MEDECIN,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée à Versailles le 15 Septembre 1665, & sur le théâtre du palais royal le 22 du même mois.

L'*Amour médecin* est un impromptu, fait pour le roi en cinq jours de tems : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que *le Mariage forcé*. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de Lully.

C'est le premier ouvrage dans lequel Molière ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui ; ils allaient presque toujours en robe & en rabat, & consultaient en Latin.

Si les médecins de notre tems ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, & savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. Molière peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie ; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, & la politesse dans toutes les conditions.

DON JUAN,

O U

LE FESTIN DE PIERRE,

*Comédie en prose & en cinq actes, représentée sur
le théâtre du palais royal le 15 Février 1665.*

L'Original de la comédie bizarre du *Festin de Pierre*, est de *Triso de Molina*, auteur Espagnol. Il est intitulé: *El Combidado de Piedra, Le Convie de Pierre*. Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di Pietra*. La troupe des comédiens Italiens le joua à Paris, & on l'appella *le Festin de Pierre*. Il eut un grand succès sur ce théâtre irrégulier; on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie & de religion, de plaisanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette pièce: une statue qui marche & qui parle, & les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'Arlequin, ne soulevèrent point les esprits: soit qu'en effet il y ait dans cette pièce quelque intérêt, soit que le jeu des comédiens l'embellit; soit plutôt que le peuple, à qui *le Festin de Pierre* plait beaucoup plus qu'aux honnêtes-gens, aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne,

mit le *Festin de Pierre* en vers, & il eut quelque succès à ce théâtre. Molière voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs à l'hôtel de Bourgogne, fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie: c'était une nouveauté inouïe alors, qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, & comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers; les Français au contraire ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de Villiers sur celle de Molière; & ce préjugé a duré si longtems, que Thomas Corneille en 1673, immédiatement après la mort de Molière, mit son *Festin de Pierre* en vers: il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue Guénégaud, & c'est de cette seule manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première représentation du *Festin de Pierre* de Molière, il y avait une scène entre Don Juan & un pauvre. Don Juan demandait à ce pauvre, à quoi il passait sa vie dans la forêt? *A prier Dieu*, répondait le pauvre, *pour des honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu passes ta vie à prier Dieu?* disait Don Juan: *Si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. Hélas! Mr. je n'ai pas souvent de quoi manger. Cela ne se peut pas*, repliquait Don Juan: *Dieu ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tien, voilà un louis d'or; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette scène, convenable au caractère impie de Don Juan, mais dont les esprits faibles pouvaient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation; & ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci, a vu la scène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcaffus, ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

LE MISANTROPE,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais royal le 4 Juin 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du *Misanthrope* a réussi chez toutes les nations long-tems avant Molière, & après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain dont il a éprouvé les noirceurs, & qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le *Misanthrope* est la plus commune, la plus naturelle & la plus susceptible du genre comique. Celle dont Molière l'a traité est bien plus délicate, & fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet sté-

rile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son *Misanthrope* hait les hommes, encor plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce, que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité & une finesse, que jamais auteur comique n'a connus comme lui.

Molière est le premier qui ait sù tourner en scène ces conversations du monde, & y mêler des portraits. Le *Misanthrope* en est plein; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit, & de montrer avec quel art Molière a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesses pour une coquette, de remarquer la conversation & le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit, doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne seraient rien sans le stile. La pièce est d'un bout à l'autre à peu près dans le stile des satyres de Despréaux, & c'est de toutes les pièces de Molière la plus fortement écrite.

Elle eut à la première représentation les applaudissemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, & plus propre encor à être lu, qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis, lorsque le fameux acteur Baron étant remonté sur le théâtre, après

trente ans d'absence, joua *le Misanthrope*, la pièce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on était, que cette pièce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour *le Misanthrope*, & de l'autre la juste admiration qu'on a pour lui, prouve peut-être plus qu'on ne pense, que le public n'est point injuste. Il court en foule à des comédies gayer & amusantes, mais qu'il n'estime guères; & ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des comédies comme des jeux: il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins & plus appliqués.

Si on osait encor chercher dans le cœur humain la raison de cette tiédeur du public aux représentations du *Misanthrope*, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuses & fines ne sont pas également vives & intéressantes; dans ces conversations même, qui sont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours nécessaires à la pièce, peut-être refroidissent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin dans le dénouement, qui, tout bien amené & tout sage qu'il est, semble être attendu du public sans inquiétude, & qui venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le spectateur ne souhaite point que *le Misanthrope* épouse la coquette Célimène, & ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire, que *le Misanthrope* est une satire plus sage & plus

fine que celles d'Horace & de Boileau, & pour le moins aussi bien écrite : mais qu'il y a des comédies plus intéressantes ; & que le *Tartuffe*, par exemple, réunit les beautés du stile du *Misanthrope*, avec un intérêt plus marqué.

On fait que les ennemis de Molière voulurent persuader au duc de Montausier, fameux par sa vertu sauvage, que c'était lui que Molière jouait dans le *Misanthrope*. Le duc de Montausier alla voir la pièce & dit en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au *Misanthrope* de Molière.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI ;

Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre du palais royal, le 9 Août 1666.

MOLIERE ayant suspendu son chef-d'œuvre du *Misanthrope*, le rendit quelque tems après au public, accompagné du *Médecin malgré lui*, farce très gaye & très bouffonne, & dont le public grossier avait besoin ; à peu près comme à l'opéra, après une musique noble & savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesse frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui soutint le Misanthrope ;

c'est peut-être à la honte de la nature humaine ; mais c'est ainsi qu'elle est faite ; on va plus à la comédie pour rire , que pour être instruit. *Le Misanthrope* était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés ; & il falut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

LE SICILIEN,
 O U
 L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose & en un acte, représentée à Saint Germain en Laye en 1667, & sur le théâtre du palais royal le 10 Juin de la même année.

C'EST la seule petite pièce en un acte, où il y ait de la grace & de la galanterie. Les autres petites pièces que Molière ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fonds plus bouffon & moins agréable.

M E L I C E R T E ,

PASTORALE HEROIQUE,

*Représentée à Saint Germain en Laye pour le roi
au ballet des muses, en Décembre 1666.*

M O L I E R E n'a jamais fait que deux actes de cette comédie ; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de Molière. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

A M P H I T R I O N ,

*Comédie en vers & en trois actes, représentée sur
le théâtre du palais royal le 13 Janvier 1668.*

E U R I P I D E & A R C H I P P U S avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'est une des pièces de Plaute qui a eu le plus de succès ; on la jouait encor à Rome cinq cent ans après lui ; & , ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées

à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre, des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les scènes de Sosie & de Cleantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de Lucien, ne savent pas la différence qui est entre une imitation, & la ressemblance très éloignée de l'excellent dialogue de la nuit & de Mercure dans Molière, avec le petit dialogue de Mercure & d'Apollon dans Lucien : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot, que Molière doive à cet auteur Grec.

Tous les lecteurs exemts de préjugés savent combien l'*Amphitruon* Français est au-dessus de l'*Amphitruon* Latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de Molière, ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

*Nostrî proavi Plautinos & numeros &
Laudavere sales, nimium patienter utrumque.*

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie : *Tu viens avec des fourberies cousues.* Sosie répond : *Je viens avec des habits cousus.* Tu as menti, replique le Dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant Molière paraît surpasser Plaute dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient urbanité, autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il falait chez les anciens apprendre au spectateur quelque

événement, un acteur venait sans façon le conter dans un monologue ; ainsi Amphitryon & Mercure viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait, pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens, (d'ailleurs à jamais respecté) est par rapport au nôtre, ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'*Amphitryon* de Plaute était fort au-dessus du moderne ; mais ayant ouï dire que Molière voulait faire une comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'*Amphitryon* de Molière réussit pleinement & sans contradiction ; aussi est-ce une pièce pour plaire aux plus simples & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première comédie que Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus mal-aisés à faire, qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rythme très peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poésie rebute. Corneille ne connut pas ce rythme dans son *Agésilas*.

L' A V A R E,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal le 9. Septembre 1668.

Cette excellente comédie avait été donnée au public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le *Festin de Pierre*, parce qu'il était en prose, avait fait tomber l'*Avare*. Molière pour ne point heurter de front le sentiment des critiques, & sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le tems de revenir, & ne rejoua l'*Avare* qu'un an après : le public, qui à la longue se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en prose, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce stile ordinaire où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification, qui par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans l'*Avare* quelques idées prises de Plaute, & embellies par Molière. Plaute avait imaginé le premier, de faire en même tems voler la cassette de l'*Avare* & séduire sa fille ; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune

homme qui vient avouer le rapt, & que l'*Avaré* prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul: l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène, il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de Molière, caractères, intrigues, plaisanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'*Avaré* parlant (peut-être mal-à-propos) aux spectateurs, dit: *Mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. (Quid est quod ridetis? Novi omnes, scio fures hic esse complures.)* Et cet autre endroit encor, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième, *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du stile de Plaute & du stile de Molière, qu'on voye les portraits que chacun fait de son *Avaré*. Plaute dit

*Clamat suam rem periisse; seque,
De suo tigillo sumus si qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, sollem obstringit ob gulam,
Ne quid animæ forte amittat dormiens;
Etiamne obturat inferiorem gutturem? &c.*

Il crie qu'il est perdu, qu'il est abîmé, si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas?

Cependant ces comparaisons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique Latin, qui n'ayant pas la pureté de Térence, avait d'ailleurs tant d'autres talens, & qui, quoiqu'inférieur à Molière, a été pour la variété de ses caractères & de ses intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi à la vérité dans l'*Avare* de Molière quelques expressions grossières, comme, *Je fais l'art de traire les hommes*; & quelques mauvaises plaisanteries, comme, *Je marierais, si je l'avais entrepris, le Grand-Turc & la république de Venise*.

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, & jouée sur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de Molière; mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poète Anglais nommé *Shadwel*, aussi vain que mauvais poète, la donna en Anglais du vivant de Molière. Cet homme dit dans sa préface: *Je crois pouvoir dire sans vanité, que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce Française n'a été maniée par un de nos poètes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des Français; mais c'est par paresse: c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière*.

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La pièce de *Shadwel* est généralement méprisée. Mr. *Fiel-*

ding, meilleur poëte & plus modeste, a traduit l'*A-vare*, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, & sa pièce a eu près de trente représentations; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours, ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN,

O U

LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose, & en trois actes, représentée à Versailles le 15. de Juillet 1668. & à Paris le 9. de Novembre 1668.

ON ne connaît, & on ne joue cette pièce que sous le nom de *George Dandin*; & au contraire, le *Cocu imaginaire*, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire*, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du *Mari confondu*. *George Dandin* réussit pleinement. Mais si on ne reprocha rien à la conduite & au stile, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce; quelques personnes se révoltèrent contre une comédie, dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à son amant. Elles pouvaient con-

fidérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait George Dandin d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR,
OU
LE TARTUFFE,

*Joué sans interruption en public le 5. Février
1669.*

ON fait toutes les traverses que cet admirable ouvrage essuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au devant du *Tartuffe*.

Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles devant le roi le 12. Mai 1664. Ce n'était pas la première fois que Louis XIV. qui sentait le prix des ouvrages de Molière, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés : il fut fort content de ce commencement, & par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué le 29. Novembre de la même année à Rainfy, devant le grand Condé. Des-lors les rivaux se réveillèrent ; les dévots commencèrent à faire du bruit ; les faux zélés, (l'espèce d'homme la plus dangereuse) crièrent contre Molière, & séduisirent même quelques gens de bien. Mo-

lière voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encor plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer : il fut un an sans donner le *Tartuffe* ; il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection & le zèle de ses amis, aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer le *Tartuffe*. La première représentation en fut donc faite à Paris le 5. Août 1667. Le lendemain on allait la rejouer ; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue ; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges ; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion, qu'on prétend que Molière dit à l'assemblée : *Messieurs, nous allons vous donner le Tartuffe ; mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage, qui était l'éloge de la vertu & la satire de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre Italien *Scaramouche hermite*, pièce très-froide si elle n'eût été licentieuse, dans laquelle un hermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparait de tems en tems, en disant, *Questo è per mortificar la carne*. On fait sur cela le mot du grand Condé : *Les comédiens Italiens n'ont offensé que Dieu, mais les Français ont offensé les dévots*. Au bout de quelque tems,

Molière fut délivré de la persécution ; il obtint un ordre du roi par écrit , de représenter le *Tartuffe*. Les comédiens , ses camarades , voulurent que Molière eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe , toutes les fois qu'on jouerait cette pièce ; elle fut représentée trois mois de suite , & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce , qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer , que les discours de Cléante , dans lesquels la vertu vraie & éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'Orgon , sont , à quelques expressions près , le plus fort & le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue ; & c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire , que Molière au théâtre.

Voyez sur-tout cet endroit :

Allez , tous vos discours ne me font point de peur ;

Je fais comme je parle , & le ciel voit mon cœur :

Il est de faux dévots , ainsi que de faux braves , &c.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux : il n'y en a aucun qui ne soit bon , & celui du *Tartuffe* est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement ; on sent combien il est forcé , & combien les louanges du roi , quoique mal amenées , étaient nécessaires pour soutenir Molière contre ses ennemis.

Dans les premières représentations, l'imposteur se nommait *Panulphe*, & ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de *Tartuffe*, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près, la pièce était comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait, est à ce vers :

O ciel, pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le succès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge & partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne aussi long-tems que le *Tartuffe* au palais royal? Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la *Femme juge & partie*, se croyait égal à Molière; & la préface qu'on a mise au devant du recueil de ce Montfleury, avertit que *Monsieur de Montfleury* était un grand homme. Le succès de la *Femme juge & partie*, & de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un acteur fait valoir. On fait qu'au théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce qu'on méprise à la lecture. On représenta sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la suite de la *Femme juge & partie*, la critique du *Tartuffe*. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique.

Molière plait assez , c'est un bouffon plaisant ;
Qui divertit le monde en le contrefaisant ;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises ;
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises :
Il est mauvais poëte , & bon comédien ;
Il fait rire , & de vrai c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles ; un curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures , dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler Molière. Voilà comme ce grand homme fut traité de son vivant ; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation , & triste pour les hommes de génie , que le petit nombre leur rende justice , tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !



M O N S I E U R

D E

P O U R C E A U G N A C ,

Comédie - ballet en prose & en trois actes , faite & jouée à Chambord pour le roi au mois de Septembre 1669. & représentée sur le théâtre du palais royal le 15. Novembre de la même année.

C E fut à la représentation de cette comédie , que la troupe de Molière prit pour la première fois le titre de la troupe du roi. *Pourceaugnac* est une farce ; mais il y a dans toutes les farces de Molière des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lully, qui n'avait point encor le privilège de l'opéra, fit la musique du ballet de *Pourceaugnac* ; il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertissement du roi, & tout ce qui avait rapport aux beaux arts était honorable.

On n'écrivit point contre *Pourceaugnac* : on ne cherche à rabaisser les grands hommes, que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévèrement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop souvent son

génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen ; mais Molière leur répondait , qu'il était comédien aussi-bien qu'auteur , qu'il fallait réjouir la cour & attirer le peuple , & qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses acteurs aussi-bien que sa propre gloire.

L E B O U R G E O I S

G E N T I L H O M M E ,

Comédie - ballet en prose & en cinq actes , faite & jouée à Chambord au mois d'Octobre 1670. & représentée à Paris le 23. Novembre de la même année.

LE *Bourgeois Gentilhomme* est un des plus heureux sujets de comédie , que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité , attribut de l'espèce humaine , fait que des princes prennent le titre de rois , que les grands seigneurs veulent être princes ; & , comme dit la Fontaine :

Tout prince a des ambassadeurs ,
 Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique , & qui puisse faire rire au

théâtre : ce font les extrêmes disproportions des manières & du langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaifant ; cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage ; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaifant de la comédie ; & voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le *Misanthrope* est admirable, le *Bourgeois Gentilhomme* est plaifant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie ; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. Molière aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du Grand-Turc. Mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lully fit aussi la musique du ballet, & il y joua comme dans *Pourceaugnac*.

L E S
F O U R B E R I E S
D E S C A P I N ,

*Comédie en prose & en trois actes, représentée sur
le théâtre du palais royal le 24. Mai 1671.*

Les *Fourberies de Scapin* sont une de ces farces, que Molière avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux scènes entières du *Pédant joué*, mauvaise pièce de Cirano de Bergerac. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiarisme, il répondait : *Ces deux scènes sont assez bonnes ; cela m'appartenait de droit : il est permis de reprendre son bien partout où on le trouve.*

Si Molière avait donné la farce des *Fourberies de Scapin* pour une vraie comédie, Despréaux aurait eu raison de dire dans son art poétique :

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misantrope.

On pourrait répondre à ce grand critique , que Molière n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies comédies , où il surpasse Térence : que s'il a déferé au goût du peuple , c'est dans ses farces , dont le seul titre annonce du bas comique ; & que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les *Fourberies de Scapin* , & le *Mariage forcé* valussent l'*Avare* , le *Tartuffe* , le *Misanthrope* , les *Femmes savantes* , ou fussent même du même genre. De plus , comment Despréaux peut-il dire , que *Molière peut-être de son art eût emporté le prix* ? Qui aura donc ce prix , si Molière ne l'a pas ?

PSICHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres & en cinq actes , représentée devant le roi , dans la salle des machines du palais des Thuilleries , en Janvier & durant le carnaval de l'année 1670. & donnée au public sur le théâtre du palais royal en 1671.

LE spectacle de l'opéra , connu en France sous le ministère du cardinal Mazarin , était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. Perrin introducteur des ambassadeurs chez Monsieur , frère de Louis XIV. , Cambert intendant de la musique de la reine-mère , & le marquis de Sourdiac homme de goût , qui avait du génie pour

les machines, avaient obtenu en 1669. le privilège de l'opéra ; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, & qu'une tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants & des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle & intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids ; & que si les intermèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse ; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, & l'on joue *Athalie* sans les chœurs & sans la musique. Ce ne fut que quelques années après, que Lully & Quinault nous aprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on faisait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéressante : perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal Mazarin, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissemens en musique, telles qu'*Andromède* & *la Toison d'or*. On voulut donner au roi & à la cour pour l'hyver de 1670, un divertissement dans ce goût, & y ajouter des danses. Molière fut chargé du sujet de la fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop allongé, que la Fontaine venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, & la première du troisième; le tems pressait: Pierre Corneille se chargea du reste de la pièce; il voulut bien s'affujettir au plan d'un autre; & ce génie mâle, que l'âge rendait sec & sévère, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'auteur de *Cinna* fit à l'âge de 67. ans cette déclaration de *Psiché à l'Amour*, qui passe encor pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault; Lully composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands hommes que le seul Racine, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi, qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psiché n'est pas une excellente pièce, & les derniers actes en sont très-languissans; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais royal le 11. Mars 1672.

Cette comédie, qui est mise par les connoisseurs dans le rang du *Tartuffe* & du *Misanthrope*, attaquait un ridicule qui ne semblait propre

propre à réjouir ni le peuple, ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement; mais les connoisseurs rendirent bientôt à Molière les suffrages de la ville; & un mot du roi, lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du *Misanthrope*, soutint la pièce longtems.

Plus on la vit, & plus on admira comment Molière avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce tems-là, savent que *Ménage* y est joué sous le nom de *Vadius*, & que *Trissotin* est le fameux abbé Cottin, si connu par les satyres de Despréaux. Ces deux hommes étaient pour leur malheur ennemis de Molière; ils avaient voulu persuader au duc de Montausier, que le *Misanthrope* était fait contre lui; quelque tems après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de Gaston de France, la scène que Molière a si bien rendue dans *les Femmes savantes*. Le malheureux Cottin écrivait également contre *Ménage*, contre Molière & contre Despréaux; les satyres de Despréaux l'avaient déjà couvert de honte, mais Molière l'accabla. *Trissotin* était appelé aux premières représentations *Tricottin*. L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix & par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Trissotin*, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé Cottin même. S'ils avaient été bons, & si leur auteur

avait valu quelque chose , la critique sanglante de Molière & celle de Despréaux ne lui eussent pas ôté sa réputation. Molière lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne , & n'en fut pas moins estimé : le vrai mérite résiste à la satire. Mais Cottin était bien loin de pouvoir se soutenir contre de telles attaques : on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup , qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satyres de Despréaux coûtèrent aussi la vie à l'abbé Cassaigne ; triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile , & qui flatte plus la malignité humaine , qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satire qu'on puisse faire des mauvais poètes , c'est de donner d'excellens ouvrages ; Molière & Despréaux n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES ,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes , représentée devant le roi à Saint Germain , au mois de Février 1670.

LOUIS XIV. lui-même donna le sujet de cette pièce à Molière. Il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputeraient une maîtresse , en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. Molière servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il

n'avait point encor fait paraître sur son théâtre, un astrologue, & un fou de cour. Le monde n'était point alors defabusé de l'astrologie judiciaire; on y croyait d'autant plus, qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est raporté dans Vittorio Siri, qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de Louis XIV, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi la mode; chaque prince & chaque grand seigneur même avait son fou; & les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie, qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société & ceux que donnent les beaux-arts. Le fou qui est représenté dans Molière, n'est point un fou ridicule, tel que le Moron de *la Princesse d'Elide*; mais un homme adroit, & qui ayant la liberté de tout dire, s'en fert avec habileté & avec finesse. La musique est de Lully. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour, & ne pouvait guères réussir que par le mérite du divertissement & par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre, que dans les divertissemens des *Amans magnifiques*, il se trouve une traduction de l'ode d'Horace :

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE
D'ESCARBAGNAS,

*Petite comédie en un acte, & en prose, représentée
devant le roi à Saint Germain, en Février 1672,
& à Paris sur le théâtre du palais royal, le 8.
Juillet de la même année.*

C'Est une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société, & la politesse aisée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

*En trois actes, avec des Intermèdes, fut représenté
sur le théâtre du palais royal le 10 Février
1673.*

C'Est une de ces farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop

basses , & ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là, il fera toujours le premier de tous les poètes comiques. Depuis lui, le théâtre Français s'est foutenu , & même a été asservi à des loix de décence plus rigoureuses que du tems de Molière. On n'oserait aujourd'hui hazarder la scène où le *Tartuffe* presse la femme de son hôte ; on n'oserait se servir des termes de *Fils de putain*, de *Carogne*, & même de *Cocu* ; la plus exacte bienséance régné dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu lever encor cette tache, qu'un préjugé très injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes, où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un état bien policé, qui exercent, sous les yeux des magistrats, un talent très difficile & très estimable. Mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour apui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi Molière ayant autant de réputation que Racine, le spectacle cependant est desert quand on joue ses comédies, & qu'il ne va presque plus personne à ce même *Tartuffe* qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encor avec empressement aux tragédies de Racine lorsqu'elles sont bien représentées ? C'est que la peinture de nos passions nous touche encor davantage que le portrait de nos ridicules, c'est que l'esprit se lassé des plaisanteries, & que le cœur est inépuisable. L'oreille est aussi plus

flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques ,
& de la magie étonnante du stile de Racine , qu'elle
ne peut l'être du langage propre à la comédie ;
ce langage peut plaire , mais il ne peut jamais
émouvoir , & l'on ne vient au spectacle que pour
être ému.

Il faut encor convenir que Molière , tout admi-
rable qu'il est dans son genre , n'a ni des intrigues
assez attachantes , ni des dénouemens assez heu-
reux , tant l'art dramatique est difficile.



T A B L E

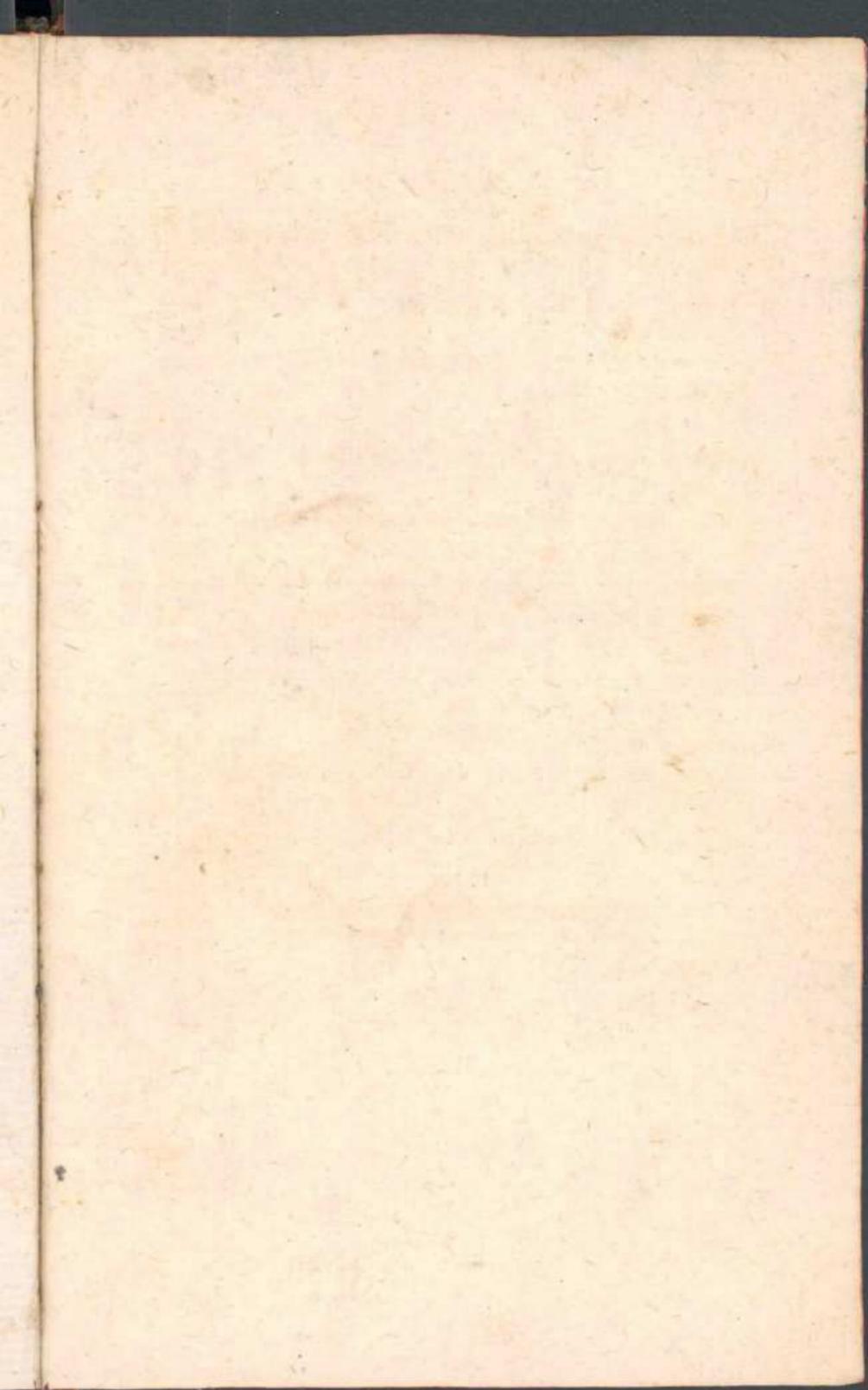
Des pièces contenuës dans ce volume.

| | |
|---|--------|
| <i>P</i> Réface de Catherine Vadé. | page 5 |
| <i>Ce qui plait aux dames.</i> | 18 |
| <i>L'Education d'un prince.</i> | 36 |
| <i>L'Education d'une fille.</i> | 45 |
| <i>Les trois manières.</i> | 50 |
| <i>Thélème & Macare.</i> | 67 |
| <i>Azolan.</i> | 73 |
| <i>L'origine des métiers.</i> | 76 |
| <i>Le blanc & le noir.</i> | 79 |
| <i>Jeannot & Colin.</i> | 97 |
| <i>Chant détaché d'un poëme épique, de la composition de Jérôme Carré.</i> | 110 |
| <i>La Voix du sage & du peuple.</i> | 126 |
| <i>Défense de Milord Bolingbroke, par le docteur Good Natur'd Wellwisher, chapelain du comte de Chesterfield.</i> | 132 |
| <i>Remercement sincère à un homme charitable.</i> | 142 |
| <i>Le Préservatif.</i> | 148 |
| <i>Discours aux Welches, par Antoine Vadé frère de Guillaume.</i> | 170 |
| <i>Supplément à ce discours.</i> | 195 |
| <i>Du théâtre Anglais, par Jérôme Carré.</i> | 201 |
| <i>Plan de la tragédie d'Hamlet.</i> | 202 |
| <i>L'Orpheline, tragédie.</i> | 220 |
| <i>Courtes réflexions.</i> | 226 |

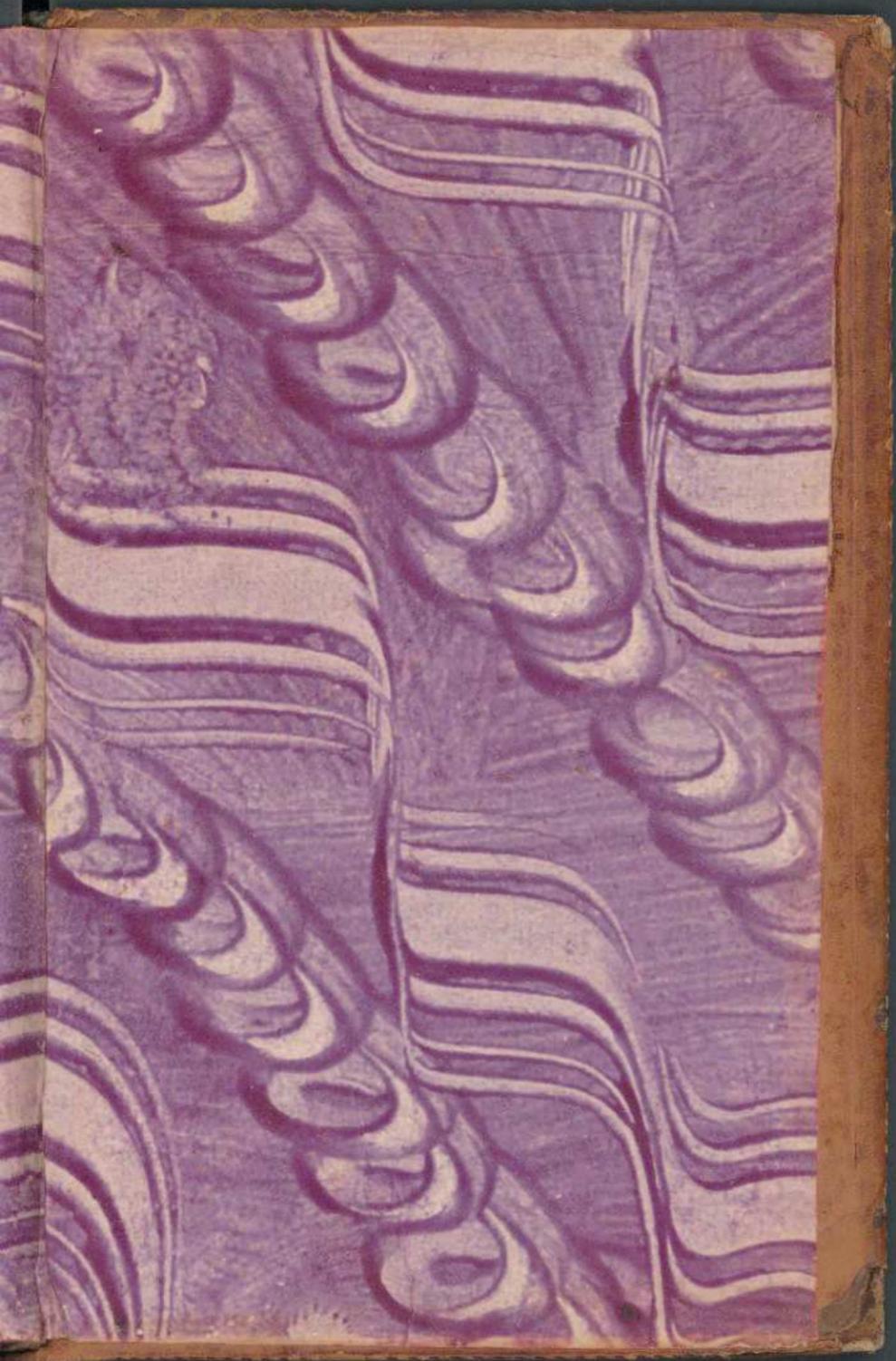
| | |
|---|------|
| <i>Des divers changemens arrivés à l'art tragique.</i> | page |
| | 231 |
| <i>Parallèle d'Horace, de Boileau & de Pope.</i> | 246 |
| <i>De l'histoire.</i> | 255 |
| <i>Conversation de Mr. l'intendant Des Menus, avec Mr. l'abbé Brizel.</i> | 263 |
| <i>Epiire sur l'agriculture.</i> | 280 |
| <i>Epiire à Daphné, célèbre actrice, traduite de l'An- glais.</i> | 286 |
| <i>Les chevaux & les ânes, ou étrennes aux fots.</i> | 292 |
| <i>Des Fêtes.</i> | 298 |
| <i>Lettre de Mr. Cubstorf, pasteur de Helmstad, à Mr. Kirkerf pasteur de Lauvtorp.</i> | 301 |
| <i>Lettre de Mr. Clopicre à Mr. Eratou, sur la question, si les juifs ont mangé de la chair hu- maine, & comment ils l'apprêtaient?</i> | 306 |
| <i>Lettre d'un Quakre à Jean George.</i> | 311 |
| <i>Vie de Molière, avec de petits sommaires de ses pièces.</i> | 325 |

POZ. KB. INW.

~~5070/46~~







XXVIII

Wydawnictwa
do 1945 r.

Biblioteka Gł. AP w Siedlcach
nr inw.: KG - 49154



49154



S. M. G.